
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

H.g.hum.

45

p
f

Hog. kam.

115 p

Schreiben

Extrait de la *Revue indépendante.*

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'HUMANITÉ PRIMITIVE.

THÉOGONIES ET RELIGIONS DES ANCIENS ÂGES.

Nous distinguons deux groupes dans les religions de l'antiquité : l'un qui constitue les cultes de l'Asie arienne, et l'autre qui embrasse les symboles de la primitive Europe, issus également de la Bactriane. Quant aux premiers, le Vêda et le Zendavesta nous en ont conservé les fragments ; pour ce qui est des seconds, il faut les étudier dans les idiomes des principaux peuples de la vieille Europe, qui sont les Grecs et les Latins, les Gaëls et les Kymris, les Germains et les Scandinaves, les Slaves et les Lithuaniens.

Il s'agit, dans ces recherches, des formes primitives de la croyance de tous ces peuples, que rattache les uns aux autres une communauté d'origine et de langage ; jamais des formes ultérieures de leur développement.

I.

CULTE DES TEMPS BARBARES.

Voici les éléments dont il nous semble que ces religions se sont primitivement formées, les uns appartenant à la vie sauvage, les autres à la vie civilisée. Avant les dieux de la culture, il y

..

189.12.

1

avait d'autres dieux qui représentaient les déchirements de l'âme humaine, en correspondance avec les déchirements de la nature physique : dieux chasseurs, dont les symboles étaient les bêtes fauves ou les grands animaux de proie ; cruellement immolés sous ces formes par leurs pontifes, ils les torturaient à leur tour, au moment où ceux-ci communiaient avec le sang et la chair de leurs dieux, comme des chiens qui s'attachent aux flancs d'une proie.

Ces adorations des dieux de la vie barbare, ces cultes de Roudrah et de Zagreus dans les religions de l'Inde et de la Thrace, se distinguent par le mode de sacrifice. La victime était déchirée vivante, dévorée sans être préparée au feu. De là l'épithète d'Omastès, d'Omophagos, d'Omadios donnée au dieu chasseur par les Thraces ; mangeant cru, il est mangé cru ; car le dieu est en même temps le symbole du pontife et de la victime.

Quant au radical grec *omos* d'où proviennent ces mots, il correspond au radical sanskrit *amas* qui a le même sens. Le dieu de la vie sauvage est le Am-âd ou Ama-bhakch du Véda, ou le Mange-cru ; comme Mrigayou, chasseur ou chacal, il mange sa proie, il la dévore.

Ce culte a pour théâtre la forêt, la grotte, l'abîme, le désert de sable, tout ce qui est la figure du Chaos ou du vide. La bouche du dieu est la bouche de la faim, compagne de l'Orcus, en sa qualité du génie de la mort ; la faim est la mort, selon l'expression du Véda : *Ashandya hi Mrityus* (1).

À l'époque où régnaient ces croyances, il n'y avait de souverains dieux que l'Espace et le Temps, l'Espace comme vide ou Chaos, à la gueule immense, le *Hiatus* de toutes les existences ; le Temps qui s'agitait dans l'Espace, sans jamais le remplir, ni le diriger, ni lui imprimer une forme.

Dans la mythologie scandinave, nous avons le Gap Ginnounga qui y correspond de point en point (2) ; c'est le Vide primitif, le Vide des Vides. Vritrah, dans le Véda, ou celui qui couvre tout ; menace d'engloutir l'univers sous forme de Djambhah, le bâillement personnifié ; *djabh*, bâiller, qui est la racine de son nom, se retrouve dans le Gap des Scandinaves, le Chaos des Grecs, — Chaos est pour Chafos, — le Hiatus des Latins. Tous ces

(1) *Vrihad Aranyakam*, éd. Poley, *Mrityu Brâhmanam*, § 1, pag. 4.

(2) *Snorri Edda*, Gylfa Ginning, cap. III.

peuples, exprimant la même idée par le même mot et sous la même forme, ont identifié la faim et le vide (1).

De l'antique Orcus il n'est resté que la bouche des Enfers ; dernière métamorphose, règlement pour ainsi dire de l'abîme, soumis à un système bien ordonné qu'il ne faut pas confondre avec ce qu'il fut dans l'imagination des peuples, quand il embrassait le Tout, figurant le grand rond de l'univers, où le dieu de la Mort, constamment affamé, désignait fatalement les heures de l'existence.

Une religion pareille n'a pu naître qu'au sein d'une nature sauvage, quand la création était encore un désert, que l'homme y errait désolé, dans des forêts inextricables, luttant contre les forces de l'univers, et sans cesse assiégé par de grandes terreurs ; car rien de plus aride.

En fouillant les antiquités des races d'origine bactrienne, on acquiert la conviction qu'elles furent voisines d'une foule de tribus parmi lesquelles il y en avait d'anthropophages. Je n'ai pas ici à poursuivre ces vieux souvenirs dans les dédales des mythologies, où ce qui appartient à l'homme se confond sans cesse avec ce qui appartient à la nature. Toutefois, disons un mot de ces familles malheureuses placées au dernier degré de l'espèce humaine.

Ce qui rend les peuplades sauvages particulièrement intéressantes, c'est que nous pouvons étudier chez elles l'état psychologique des hommes à une très vieille époque de l'humanité ; état d'abattement et de maladie, au physique et au moral, qui n'a rien de commun avec ce que nous appelons Nature. On dirait une agonie prolongée du génie de l'homme dont les intermittences sont caractérisées par une agitation fébrile ; alors tout est passion, activité, tourmente ; ensuite, le paroxysme passé, tout rentre à l'état de rêve, tout se replonge dans une mélancolie primitive. Tels sont exactement les phénomènes que nous offrent les formes originelles des cultes de Roudra et de Dionysos dans l'Inde et dans la Thrace.

Toutefois, ce qui distingue ces cultes de la situation d'esprit que nous pouvons observer chez les sauvages, c'est une énergie et une grandeur dans l'abaissement, une sublimité dans la démenche dont les autres sont complètement incapables. Il en ré-

(1) Benfey, griechisches Wurzellexikon, vol. H, pag. 190.

sulte avec évidence, que les sauvages sont les membres disloqués d'une race d'hommes frappés d'impuissance aux vieux jours du monde, tandis que les races nobles dont nous parlons ont puisé dans leur âme la force nécessaire pour se relever de leur déchéance.

Nous rencontrons ici une grande question : cet état de prostration où nous apparaît l'humanité dans ces anciennes religions est-il l'état originel de l'âme humaine ? L'homme n'a pas commencé par la science, cela va sans dire. Il a vécu d'abord dans l'ignorance des arts de la civilisation ; mais a-t-il réellement commencé par vivre de cette vie infime qui se perpétue au sein des tribus sauvages ? Est-ce bien réellement là sa nature primitive ? l'homme est-il né malade, plus malade encore au moral qu'au physique ? le principe de son âme est-ce le Vide ? le Chaos est-il son auteur ? est-il né de la tourmente, et ne fut-il qu'une ruine dans son ébauche ? Embryon avorté, témoignait-il, en naissant, d'un vaste déchirement de son être moral ? Une faim sans aliment se cachait-elle au fond de son âme ? L'homme est-il né à l'état de rêve, avant le temps et pour ainsi dire avant de vraiment naître, ou fut-il éveillé dès l'origine ?

La question ainsi posée me semble devoir être tranchée par la conscience du genre humain. Non, le sauvage n'est pas originellement tout l'homme. Cet être si triste et si dégradé, qui ressemble à un enfant malade, qui a les vices de la femme sans en posséder les entrailles maternelles, dont la fureur est sans objet, dont les mœurs et les attitudes sont si bizarres, ne saurait être le type de notre état primordial. Ce n'est pas non plus cet homme de fabrique moderne, le sauvage idyllique de Jean-Jacques Rousseau, l'homme de la nature qui n'a jamais existé. Il faut en dire autant de l'homme imaginé par Condorcet, naissant comme le polype et remontant tous les degrés de l'animalité dans l'échelle des êtres, pour aboutir, après des myriades de siècles, à une humanité nauséabonde dont les commencements sont des plus maussades. Considérée en elle-même, la question paraît insoluble : elle cesse de l'être quand nous consultons les documents, avant tout les idiomes de quelques-uns des peuples de l'antiquité, où se trouve la clé de leurs institutions et de leurs usages.

Arrivons maintenant aux traditions d'un âge d'or, d'une terre des Atlantes, d'un jardin des Hespérides, d'un Idâ-vrittam du mythe indien, traditions incertaines et obscures qui ne nous sont

pas parvenues sous leurs formes primitives. Nous les rencontrons en effet, à des époques de civilisation où elles occupent l'esprit des penseurs, si elles ne sont pas revêtues de la pourpre des poètes. Les formes mythiques ne manquent pas, il est vrai; mais l'esprit s'en est emparé, pour en broder un tissu poétique ou métaphysique.

Un fait qui frappe dans ces traditions, c'est qu'elles sont communes à toutes les branches des familles ariennes et bactro-européennes; donc elles ont existé avant la séparation des peuples qui constituent cette grande race du genre humain. Si nous ne possédons pas la forme sous laquelle elles ont été primitivement conçues, il est assez facile de les reconstruire au moyen des mythes, rapprochés des types linguistiques qu'elles possèdent en commun.

Ce n'est pas tout. Un examen attentif de plusieurs formes de la vie domestique et sociale des peuples dont nous parlons, prouve qu'elles sont étroitement liées au rituel sacré qui accompagne les holocaustes, ainsi qu'aux cérémonies des purifications et des ablutions. Cela est surtout frappant en ce qui concerne les primitives formes du mariage, le rituel des noces, les cérémonies pratiquées durant la grossesse depuis la conception du germe jusqu'à son entier développement. Ainsi l'enfant est censé tomber du sein de la mère en venant au monde, d'où lui vient son nom de Tchyavanas dans le Vêda, ou du *déchu*; relevé aussitôt pour être purifié par le feu, afin que le péché de sa conception soit consumé, le père court avec lui autour du foyer domestique, qui est l'autel du sacrifice dont il traverse la flamme.

Ces institutions sacrées de la famille, ces rites solennels démontrent que l'homme, aux yeux des peuples chez lesquels ces usages faisaient partie du culte domestique, était un être d'origine divine qui avait subi une déchéance. Pour mettre une fin à la vie sauvage, le feu de l'autel avait été institué, afin de le purifier de son péché, ou de l'*âgas* dans le langage du Vêda, qui est le *agos* de la religion grecque. L'homme, par la flamme du sacrifice, établissait la communion interrompue entre lui et la divinité

II.

CULTES DES PREMIERS JOURS DE LA CIVILISATION.

J'aborde maintenant les croyances appelées à relever l'humanité de ses primitives douleurs.

Il y a, dans ces cultes, deux agents physiques prépondérants, le feu et l'eau, symboles de leur pensée, l'un brûlant et l'autre lavant les souillures de l'âme comme celles du corps; telle est la racine mystérieuse de leur pouvoir; car ni sous le point de vue religieux, ni dans l'expression mythique proprement dite, le feu et l'eau ne paraissent soit comme éléments, soit comme simples agents. Dans le feu, c'est toujours un esprit lumineux qu'on adore sous la figure du génie créateur, ouvrier des mondes; dans l'eau, c'est le souffle de vie qui se manifeste dans la sève génératrice, circulant au sein de l'univers.

Commençons par le feu.

Une des épithètes de ce dieu est *Tvachtâ* ou *Tachtah* dans le langage du Vêda, le grec *Technitês* quant au nom et au sens; car *tvach* qui veut dire bâtir, construire et désigne toute activité technique, est *t/ech* en grec, devenu *tech* par la perte d'une de ses lettres.

Il s'agit du dieu Héphaïstos, placé à la tête de toute activité créatrice dans le plus vieux système des Hellènes, mais postérieurement détrôné de son haut rang, comme son équivalent dans l'Inde. Père de l'homme comme il est père du monde, le Vêda l'appelle *Pramatis*, ce qui est littéralement *Promâtheus*, par rapport à l'idée et au langage, les deux mots signifiant Présence ou Providence (1).

Le feu est verbe et lumière selon le Vêda; la parole lui est associée comme artisan du monde. Ainsi la déesse *Athâné*, ouvrière ou *Ergané*, est unie au dieu Héphaïstos, le monde étant sa figure ou la forme de son intelligence. L'homme en son corps offre le type du corps de l'univers, son âme représente le pontife et la victime.

Avant d'engendrer *Pallas Athâné*, la déesse ouvrière, pensée

(1) *Rigveda*, ed. Rosen, lib. I, *adhya* 2, cp. VII, hymne 1, shl. 9, 10, 14, pag. 52, 53.

armée qui réside sous son front, le dieu Zeus boit Métis dans la coupe des libations; Métis son épouse, selon la mythologie des Hellènes. Or, Métis, qui, en grec comme en sanscrit, veut dire l'intelligence, est une des désignations les plus fréquentes, sous lesquelles le Véda comprend l'activité ouvrière du dieu créateur qui réside dans la flamme du sacrifice, quand elle est unie à la libation du Somah.

Dès que la coupe du Somah a été portée à l'autel, que l'élément humide s'est joint à l'élément igné, les ténèbres se dissipent, le monde sort organisé du Chaos. Il n'y a plus de gouffre, le vide est rempli, l'Orcus dompté, la gueule du monstre à jamais close. La civilisation triomphe au ciel et sur la terre, la barbarie est anéantie, effacée du cœur de l'homme comme du sein de la nature.

Dans l'élément du feu, c'était un principe de civilisation qu'on adorait, par la cuisson de l'aliment; un principe de sainteté, par la communion avec le corps de la victime. Religieusement et, pour ainsi dire, providentiellement distribué à l'autel, par la sagesse du Pramatis ou Prométhée, l'aliment n'engendrait plus de maladie, comme au temps où la victime était dévorée sanglante, et qu'on s'en arrachait les lambeaux mutilés, ainsi qu'une proie, sous l'empire de cruelles Euménides. Le dieu n'était plus un principe d'inquiétude, un tourment dans l'âme humaine. L'homme mangeant avec sobriété et, si je puis me servir d'une locution chrétienne, avec recueillement, vit la paix descendre dans son cœur, où la divinité fut de nouveau présente. Elle s'engendrait en lui par l'aliment sacré et se perpétuait, selon les hymnes du Véda, dans la race humaine.

Tel est l'esprit dans lequel le dieu du feu est invoqué sous le nom d'Ayous, communiquant à l'homme ce même nom par la chair de la victime et habitant dorénavant l'âme humaine, comme le Génie qui y réside dans la religion latine. Croissant sous de saints auspices, les hommes, ses pontifes, s'appellent Ayavah, animés de l'esprit de vie; car *ayous* signifie la *vie* ou *l'âge des hommes*, qui se perpétue par le dieu de l'autel. Ayous, le dieu, est le principe de la vie éternelle. Les hommes, en leur qualité de vivants, sont les éternels. Jadis proie de l'Orcus, ils mouraient comme fils du Temps; mais les mortels ou Maroutah sont devenus Amritâh ou *ambrosiens*, immortels par la participation aux holocaustes.

Cet *Ayous*, ou temps de la vie, se reproduit étymologiquement dans le grec *Aïôn*, la vie, l'âge de la vie, la longue vie, la vie éternelle, ou aussi la moelle épinière, dans laquelle réside la force vitale. Du même ordre sont les mots latins *ævum*, *ævitas*, *ætas*, âge de la vie, temps de l'existence, ayant le sens de la durée, d'une éternité relative; les mots gothique, scandinave et anglo-saxon *aivs*, *aefi*, *ava*, qui indiquent tous également l'idée dont le Véda contient l'expression mythique, à savoir que les hommes ont reconquis la vie éternelle dont jouit la création au moyen des sacrifices. On le voit, il ne s'agit pas du sens chrétien du mot éternité, mais de la perpétuité du système de l'univers, ainsi que de la vie divine à laquelle les fils d'*Ayous* participent, communiant avec leur père, germe céleste qui se transmet à la race humaine par l'aliment sacré.

La flamme du sacrifice ne devenait parfaite, éclairant le ciel et la terre; elle ne découvrait la création, engendrant l'homme et l'univers, que par le *Somah* qui y était versé, la libation dont nous avons parlé. Enthousiaste, ouvrière, développant les formes dans une inspiration sacrée, elle roulait le fleuve de la vie, sève où résidait le germe du feu dans son ardeur humide qu'elle transportait toute-puissante dans les veines de l'univers.

L'idée cachée derrière ces formes du culte, dont le feu et l'eau étaient les véhicules, c'est que cette sève et cette flamme, cette vie et cette intelligence, perdues et englouties dans l'obscurité, il fallait les reconquérir; il fallait que l'homme, associé aux dieux de la nature, puissances créatrices du système des mondes, se mît à les chercher, pour les trouver en son propre cœur, aussi bien qu'au fond des abîmes, dégageant le vrai du faux, extrayant la lumière des ténèbres. C'était un appel à son énergie héroïque et intelligente, héroïque à cause des dangers de la route qu'il avait à parcourir, intelligente par suite des forces de l'esprit mises en mouvement.

Le feu qui s'était retiré dans l'eau et l'eau qui s'était cachée dans la sève des arbres devaient être reconquis au profit de l'humanité. Ces actes étaient entourés d'une grande solennité et accomplis au sein du mystère. On se rendait à des heures sacrées au sein des forêts pour extraire le feu du bois et pour distiller l'eau des plantes; ce qui avait lieu avec des rites identiques dans les vieilles religions de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, de l'Italie, du nord celtique, germanique, scandinave. Mêmes

actions, mêmes cérémonies, mêmes paroles sacramentelles.

Le terme sous lequel le Vèda comprend l'extraction rituelle du feu et de la sève des plantes sacrées est *mathanam* ou *manthanam*, de la racine *math* ou *manth*, signifiant agiter; agitation qui s'opérait également dans l'âme du pontife, saintement remuée, qui existait ainsi au moral comme au physique, mais en sens inverse de la vie sauvage où l'âme était troublée sans but, broyée pour ainsi dire et écrasée, — *mathitah*, — comme les objets physiques, dont on gagnait le feu et l'eau des holocaustes; mais l'âme en ces recherches était calme, le cœur plein de sérénité, car cette manipulation de la matière sacrée procurait à l'homme force et repos, en lui assurant les objets de son culte.

Le grec *manthano* se rapporte à la même donnée primitive, signifiant apprendre; car ce fut l'originelle instruction prométhéenne communiquée aux hommes pour leur enseigner le Dieu caché, révélateur de tout savoir, de toute industrie et de toute culture.

Arrachées aux ténèbres, ces flammes et ces libations devenaient, en langage hiératique, les *fil*s des pontifes qui en eux avaient reconquis leurs *pères*, car ils renouvelaient et perpétuaient l'espèce humaine. De là les noms de Somah, Soûnouh, Soutah et autres donnés, dans le Vèda, à la libation sacrée, comme au Fils, à l'Engendré.

Le grec Yios, Hyos, correspondant à un mot sanscrit Soûyous, le gothique Sounous et autres termes, frappés au même coin du langage hiératique, appartiennent tous à la sphère des mêmes notions religieuses.

Dans la forme épurée des religions bacchiques, dégrossies de leur caractère sauvage, Dionysos, le dieu devenu également Fils de l'Homme, qui l'extrait sous la forme d'un pur esprit, porte le nom de Hyeus ou Hyès, mot étymologiquement parent de Hyos, fils, et de Hyétos, pluie. Somah, le génie des libations, est le dieu de la pluie fécondante, censée provenir des boissons versées à l'autel des sacrifices. Surgissant quotidiennement des flammes de l'holocauste, célébré par les dieux entre ciel et terre comme à l'aurore des jours, le soleil aspirait ces sèves mystérieuses de la coupe sacrée et les attirait dans son orbite. Ainsi Hyios ou Hyos, qui veut dire fils, se trouve parent de Hyeus ou Hyès, dieu de la sève nourricière; car la coupe des libations n'était autre chose que la figure du grand bassin de l'atmosphère

d'où descendait la pluie et où toutes ces influences génératrices circulaient entre le ciel et la terre.

L'esprit moderne a de la peine à saisir cette constante analogie entre les forces de l'univers et la nature humaine qui caractérise les religions anciennes ; mais il n'y a d'entente possible du génie des langues antiques et de leurs mythes que sous la condition de s'en rendre un compte sévère. *Hyo*, pleuvbir, en grec, est le même vocable que le sanscrit *chou* ou *sou* qui signifie engendrer. L'idée dont ils ressortent est celle de la sève humide et procréatrice dont l'énergie saisissait d'étonnement l'âme neuve des hommes de l'antiquité, comme le plus divin des mystères auquel ils rattachaient les idées de purification par excellence ; car là, dans la profondeur du mystère de l'engendrement, se trahissait le plus spécialement la puissance divine. Mais là aussi avait misérablement échoué le génie de l'homme sauvage, dans l'abrutissement et la bestialité, par suite de la dépravation de ses instincts.

Tel est ce dieu Somah, qui est antérieur à Agnis, le dieu du feu, auquel il se joint à l'autel, comme le Dionysos des bois est antérieur à l'Héphaistos de la vie civilisée. Agnis appartient exclusivement à la culture naissante, tandis que la grande divinité de Somah est beaucoup plus reculée dans la nuit des temps. Elle touche à l'existence primitive par l'ivresse déréglée, compagne d'un repas féroce. Les primitives inspirations dionysiaques sont, en effet, des plus barbares. Le dieu Somah du Vêda, qui est, du reste, le Haoma du Zendavesta, se trouve placé, dans les deux livres, à la tête de toutes les institutions religieuses des nations ariennes.

Avant de le contempler dans l'ordre de la civilisation dont il fait partie, nous allons étudier ce dieu sous ses plus anciennes formes ; car c'est foncièrement le même dieu qui porte le nom de Varounas, et qui correspond de nom, de forme et de pensée à l'Ouranos des Hellènes. Par lui nous sera en partie expliquée la vraie nature de cette primitive divinité qui se cache dans les profondeurs du système des dieux de l'Olympe.

III.

OURANOS OU VAROUNAS, COMME ORCUS ET COMME ASOURAH.

Varounas est considéré comme l'enveloppe de l'abîme : il le personnifie. C'est de ce sombre fond qu'il se détache pour représenter postérieurement le firmament étoilé, où il habite alors comme esprit de vie, Asourah ; après avoir résidé en principe dans l'Orcus, tenant le monde enveloppé sous les plis de son lourd manteau, qui cachait l'immensité des cieux obscurcie par l'immensité des ténèbres.

Il ne s'agit donc pas d'un abîme dans le sens vulgaire du mot, d'un creux ou enfoncement dans les régions basses de l'existence ; il s'agit d'un vide absolu qui embrasse tout ce qui, par la suite, se manifeste comme monde.

L'idée primitive du dieu Varounas se trouve entièrement circonscrite dans l'idée grecque des mots Herkos ou Horkos, et le latin Orcus. Dieu de l'abîme ; armé, comme Pâshin, du nœud coulant, il étrangle ses victimes dans l'Orcus, dont il est la forme, lieu sombre où l'on étouffe faute d'air et de respiration, enceinte où s'agite la Mort, où hurle la Faim. Là est la résidence du dieu de la Mort, Mrityous, dont la compagne est la Faim, Ashanâyâ.

« Na iv-cha kintchan-âgra âstn, Mrityunâ iv-edam *âvritam* âsld ashanây —, « Ashanâyâ hi Mrityus (1). »

« Rien, si peu que ce fût, n'existait au commencement en ce monde ; tout pour » ainsi dire était enveloppé par la Mort, par la Faim ; car la Mort est la Faim. »

Je traduis littéralement, rudement pour donner le ton et le coloris de ce vieux langage, ce qui est la seule bonne manière de faire comprendre sa sombre énergie et la gravité de sa pensée. Tout est enveloppé, *âvritam*, est-il dit, par le Dieu de la Mort qui bouche les avenues de l'existence. Or, *âvritam* vient de *vri* qui signifie envelopper, dont Varounas dérive comme nom propre ; donc Varounas est Mrityous, car ils enveloppent le tout ; il n'y a pas, il ne peut pas y avoir deux êtres, deux Dieux qui enveloppent l'univers ; donc Mrityous et Varounas sont le même Dieu, exprimant la même idée.

(1) Vrihad âranyakam, ed. Poley, Mrityou Brâhmanam, § 1^{er}, pag. 4.

Ceci doit être entendu dans le sens primitif, où le monde n'est pas encore sorti des ténèbres, où Varounas ne s'est pas encore *développé*, où il n'a pas encore paru sous la forme du firmament comme Esprit qui y réside.

Quand le souffle de Vie est descendu dans les abîmes, il se déploie dans la majesté du firmament, et le livre védique, auquel nous avons emprunté le passage cité plus haut, l'appelle du nom de Prânas (ce qui est le grec Phrên ou Phrán); mais dans les hymnes du Véda, il porte le nom plus ancien d'Asourah, dont le sens est identique. Or, Asourah est une épithète constante du dieu Varounas qui s'en revêt quand il s'est vaincu lui-même, qu'il a triomphé de la Mort, qu'il est sorti de l'Orcus et de ses ténèbres.

En Mrityous s'est ainsi opéré un changement, la Mort s'est transformée en Vie, métamorphose qu'il subit en se purifiant par l'holocauste (1). Alors le Prânah ayant anéanti la Mort, l'ayant expulsée du centre de la création, la transporte aux limites extrêmes du monde où finit plus tard la sphère d'action du dieu Varounas; car là sont les commencements et les fins de toute chose.

« Sâ vâ echâ devata itâsâm devatânâm pâpmânam mrityum apahaty yatr-âsâm »
 » dishâm *antas* tad gamayâm tchakâra...

« Sâ va echâ devata itâsâm devatânâm pâpmânam mrityum apahaty — âtha inâ »
 « mrityum atyavahat (2). »

« Ce Dieu ayant abattu la Mort, le péché de ces dieux, la fit reculer jusqu'aux »
 » limites extrêmes de ces régions de l'espace...

» Ce Dieu ayant abattu la Mort, le péché de ces dieux, transporta ensuite la »
 » Mort au-delà. »

C'est cette expulsion de la Mort qui se renouvelle chaque printemps, durant la lutte symbolique de la jeune et de la vieille année, l'une chargée d'espérances comme l'autre de crimes; lutte simulée dans les vieilles institutions des religions ariennes et bactro-européennes (5).

L'Esprit de Vie, dégageant les Dieux de l'univers, puissances déchues, plongées dans les ténèbres, des liens de la mort dont ils furent accablés par suite de leur péché, les purifie par le feu

(1) Ibid., § III, pag. 4, § VII, pag. 5.

(2) Ibid., udgîtha brâhmanam, § X, XI, pag. 7.

(3) Grimm, deutsche mythologie, pag. 724-729.

de l'autel, et découvre ainsi l'horizon, les limites du monde; Varounas sort de l'abîme, et, souffle de vie, il nettoie le firmament.

L'*Orcus esuriens*, l'abîme qui a faim, se trouve dans la mythologie de tous les peuples dont nous nous occupons. La déesse Hel est la Faim dans l'Edda scandinave (1); telle est aussi Halja chez les Goths, et Kâli dans l'Inde, c'est-à-dire la noire; son couteau, *soultr*, est la faim; son plat, *houng*, est encore la faim; elle est faim, pas autre chose. Aussi le gothique *svoults* ou mort est identique au scandinave *soultr* ou faim (2).

Herkos, l'enveloppe, le creux, est, avons-nous dit, le nœud coulant (3), l'instrument du chasseur, du pêcheur, de l'oiseleur, dont ils se servent pour prendre ou étrangler la bête; postérieurement la signification de Herkos se circonscrit dans l'enceinte de la demeure, placée sous la protection d'un Zeus Herkeios, Dieu de l'enceinte. Comme tant d'autres Dieux de l'antiquité, ce Dieu a évidemment changé de caractère. Le primitif Herkeios ne pouvait pas être le Dieu de la civilisation domestique, le gène d'une enceinte sacrée, le gardien de la demeure; il devait être l'Orcus en personne. Sa maison devait être l'enceinte de l'Orcus représentant le Vide: telle fut la demeure de Varounas au principe des choses. On étouffait dans cette demeure sombre ceux qui y descendaient, attirés par les rets, ou les filets, ou les lacets du Dieu, et qui devenaient sa proie: cette proie était gardée par le chien de l'Orcus, ce symbole vivant de la Faim, dont les aboiements effrayaient l'abîme.

Un des noms de ce Dieu est *celui qui dompte*, ou Yamah identique à Varounas dans le Véda; car il porte comme lui le nœud coulant, il est Pâshin comme lui, étrangleur, oiseleur, pêcheur, chasseur comme lui; l'abîme, sa demeure, est gardé par Sârameyah, le chien de l'abîme. Dans le développement ultérieur de la mythologie de l'Orcus, il y a deux chiens qui représentent le Couchant et l'Orient, comme les chiens Orthros et Kerberos de la mythologie du Aidès chez les Grecs (4): ce sont les Sârameyau. Le troupeau des Dieux Varouna, Yama ou Aidès, est la foule des mortels qui se lèvent affamés dans la vie, et se cou-

(1) Snorri edda, *gylfa ginning*, chap. 8.

(2) Grimm, l. c., pag. 842.

(3) Odyssée, XXII, 469.

(4) Hésiode, *théogonie*, 309-311; Volker, *uber homerische Geographie*, p. 132.

chent affamés dans la mort, au désert de l'existence primitive; c'est encore la série des jours et des nuits, où s'enlacent les destinées des mortels dans l'évolution des années de l'existence.

En isolant Yamah et Varounah on isole également leurs chiens. Du reste, ces dieux sont rapprochés dans plus d'un passage du Véda, entre autres dans un hymne où des libations leur sont offertes en commun, sous le nom des deux rois, « *ubhâ rádchâna*, » ainsi qu'à leurs deux chiens, « *Sárameyau shvânau*, » appelés les messagers du dieu, « *Yamasya dâtau*: » animaux évidemment destinés à la garde des morts, pour les empêcher de se débander, de fuir comme Sisyphe, les cherchant dans le monde supérieur et les ralliant dans le monde inférieur, du couchant au levant, du crépuscule du matin au crépuscule du soir (1).

Les chiens d'Othin, — *Vidhris Grey*, ou ses deux loups, Geri et Freki, qu'il nourrissait des holocaustes, étaient de même nature; car Othin est Orcus, par plusieurs traits de son caractère (2). Garmr, du reste, est le Cerbère des Scandinaves.

Yamah est foncièrement une des deux faces du dieu Varounah, qui embrasse le Tout sous la figure d'un vaste abîme; si plus tard les deux dieux se séparent, c'est toujours pour se rejoindre; car Yamah devenu, au sortir de la barbarie antique, le dieu du feu, se réunit alors à Varounah qui circule, comme Somah, dans la coupe des libations, d'où il est versé pour se répandre dans toutes les veines de l'Univers. Leur signification s'épurant et s'agrandissant, leurs rapports changent et se modifient; toutefois ils finissent par se retrouver, à leur point de départ, dans les abîmes; mais Varounah alors n'est plus que le dieu de la mer, tandis que Yamah fonctionne comme roi et juge des morts.

Le caractère originel de Yamah se retrouve aussi dans ses rapports avec l'Océan, qui, avant d'être la plénitude des eaux, figurait le tout comme Vide. C'est ainsi que dans une hymne célèbre, nous voyons Yamah avec Yamî sa sœur jumelle, couchés tous les deux dans le sein maternel, qui est l'immensité des ondes :

« *Tirah puru tchit arnavam dschaganvân* (3).

« Cachés et flottant dans le vaste Océan. »

(1) Rigveda, ach'taka VII, adhyâyah V, varga 14-16.

(2) Snorri edda, Gylfa ginning, chap. X.

(3) Rigveda, achtaka VII, adhyâyah V, varga VII, shl. 1.

Colebrooke cite une autre hymne, la dernière du troisième chapitre du septième mandalam (1), où il est question de la demeure de Varounas, qu'un mortel, qui l'aborde de nuit, trouve gardée par le chien de l'Orcus, dont il cherche à captiver les bonnes grâces au moyen d'incantations magiques. C'est ici, dit le texte, la maison des eaux et du maître de l'élément humide.

IV.

DE L'ORCUS VENGEUR ET DES HOMMES-LOUPS SES REPRÉSENTANTS.

Le grec Horkos, autre forme du mot Herkos, sert à en spécialiser l'emploi; c'est le frein, l'arrêt, mais il faut sous-entendre l'enclos, tout ce qui retient dans l'enceinte.

On connaît la cruelle Styx qui roule, dans le Aidès, le flot du néant de toutes les existences; nymphe redoutable qui liait les dieux par le plus effroyable serment, et menaçait de les attirer dans sa désolante enceinte, s'ils trahissaient la vérité, après avoir juré par ses ondes. C'est d'elle que le serment des dieux recevait le nom de Horkos, frein ou arrêt qui empêchait le parjure de lui échapper; des dieux ce serment passa aux hommes (2).

Celui qui prêtait le serment sous la forme de l'Horkos entendait dire par là qu'il se vouait au Néant s'il manquait à la vérité, qu'il livrait sa tête à l'oubli, y plongeant son front coupable; qu'il rétrograderait ainsi vers l'état sauvage, antérieur à toute civilisation comme à toute vérité; aux lois sacrées de l'humanité, aux flots d'une belle et généreuse lumière. Tous les holocaustes et toutes les cérémonies pratiquées par rapport à la forme la plus solennelle du serment ou au serment sacré, portaient le nom de Horkion dans leur ensemble.

Les parjures dans l'Edda scandinave, ou les « *menn mein-svara*, » glissent dans la fange du fleuve Slythr qui débouche aux enfers, sur le rivage des morts, — « *ná-straundom á* » (3). Dans son ouvrage sur les antiquités du droit germanique, Grimm cite des exemples de la foi des hommes d'un vieux monde tout à fait remarquables par leur naïveté; dans la conviction que l'Orcus

(1) *Miscellaneous Essays*, vol. I, on the Vedas, pag. 30, 31.

(2) *Ilias*, XV, 38; II, 755; Hésiode, *Théogonie* 400, 783.

(3) *Vauluspa* XXXIV, XXXV.

réclamait la main du parjure, celui-ci était légalement privé de la main droite (1). Ainsi le loup Fenris, le type de l'Orcus dans l'Edda, ayant cru à la parole du dieu Tyr qui l'avait frauduleusement enchaîné, et ce dieu, en gage de la véracité de son serment, lui ayant posé la main dans la gueule, quand ce serment fut reconnu faux, le monstre la lui arracha; car il faut tenir la parole, même au démon (2). C'est dans cet esprit qu'il est dit que le serment *mord*, « *eidhar bitta*. » Grimm mentionne également la fameuse « *bocca della verità* » de Rome, où posait la main quiconque prêtait serment. Venait-il à se parjurer, la bouche en se fermant la lui arrachait.

En tout ceci règne une idée fondamentale. La barbarie primitive était *sans foi et sans loi*, tout au contraire de la civilisation naissante; voilà pourquoi le parjure semblait le plus grand des crimes. La bouche de la vérité, c'était le gouffre, le Chaos, ce fond de ténèbres et de barbarie qui réclamait le coupable.

L'Orcus s'appelait *Uragus* de son vieux nom, celui qui contraind et foule; de *urgueo*, *urgeo*, presser, fouler, contraindre, racine qui se retrouve dans le gothique *vriggan* et l'anglo-saxon *vringan*, opprimer. *Vruggo*, semblable à *herkos*, parent de *horkos*, est le lacet en gothique, le nœud coulant. Un autre mot de la même famille est *wourgjan* en vieux haut german, qui se dit du loup parce qu'il étouffe sa proie en l'engloutissant. Des rejetons du même tronc sont encore le gothique *vrikan* et l'anglo-saxon *vrecan*, qui signifient persécuter; on dit en anglais, *to do wrong*, faire mal. C'est le *vengeur* à la poursuite du coupable.

Le loup, en sanskrit, se dit *vrikas*, comme *vargr* signifie loup, voleur et brigand en scandinave. *Le loup dans le sanctuaire*, « *vargr i véom*, » est le profanateur des tombes et de l'asile sacré des dieux, après le parjure le barbare par excellence aux yeux de la loi scandinave, le plus grand des criminels, pareil au *Vargus* de la loi salique, ou à l'homme chassé de la communauté des hommes libres, au bandit, au loup.

Sigmund et Sinfiotli (3), assassins et pêcheurs formidables, quoique descendants des dieux, et en principe dieux eux-mêmes,

(1) Deutsche Rechtsalterthumer, pag. 905, 906.

(2) Edda Saemundr, Aegis Drecka, 38, 39.

(3) Volsunga Saga, chap. XII.

les génies primitifs de l'Orcus des peuples du Nord, deviennent *hommes-loups*, à cause de leurs mœurs féroces, comme Lykaon et ses enfants dans l'Arcadie (1); ou comme le peuple des Neures, dont parle Hérodote, race barbare qui se transforme périodiquement en loups-garoux, rentrant symboliquement dans la vie sauvage (2).

Les hommes de cette trempe représentent évidemment les puissances de l'Orcus, dont ils sont les satellites; bannis de la communauté des hommes civilisés, ils parcourent les bois, reprenant l'ancienne manière de vivre. Le dieu Mrigayou, de l'Inde, ou le dieu chasseur, s'appelle Vrikodarah dans l'épopée indienne, ridiculement interprété comme Brahma; c'est le dieu au ventre de loup, en tout pareil aux héros Sigmund et Sinfiotli dont nous venons de parler, chefs des Volfoungar, ou hommes-loups, réputés les ancêtres des Fraks du Frakland, ou des Francs de la tradition anglo-saxonne et scandinave.

Ce Vrikodarah, au ventre de loup, reparaît, dans l'épopée indienne, sous la figure de quelques héros d'une grande férocité, cités pour une fureur surhumaine, à l'instar des Berserkar scandinaves, des hommes qui combattaient nus, les Gymnosophistes de la bataille: tels étaient Bhimah et le dieu Krichnah lui-même, avant l'époque de la mansuétude. Partout et toujours reparaissent, dans ces violents personnages, les vieilles puissances de l'abîme, comme un ciel sombre surplombant un beau paysage, avertissant que toute culture du cœur et de l'esprit est d'hier, et qu'au fond de l'âme humaine dorment constamment ces génies infernaux, prompts à se redresser de leur couche pour ébranler violemment et faire crouler au besoin le monde moral.

En effet, les hommes sans feu et lieu reparaissent, de temps à autre, dans le monde civilisé dont ils dénotent les crimes. S'ils ne mangent pas la chair crue, s'ils ne sont pas anthropophages comme autrefois, ils ont toutes les passions de l'Orcus, tous les terribles instincts de la vie sauvage.

A toutes ces formes de mots dont nous venons de parler, correspond *vritch* en sanscrit, dont le sens est couvrir, envelopper, mais qui revêt aussi la signification de fuir, éviter, aban-

(1) Pausanias, VIII, 2.

(2) Hérodote, lib. IV, 103.

donner, découvrant un vide ; *vritch* n'est qu'une modification de *vri*, dont provient, comme nous le savons, l'appellation de Varunas, le dieu cruel, le loup par excellence : les hommes-ours correspondent à ses adorateurs aux vieux temps du monde.

V.

DES HOLOCAUSTES HUMAINS OFFERTS A L'ORCUS.

Dans l'Orcus, ou Uragus, l'espace sous forme d'enclos, le lieu des étouffements, descendaient les victimes humaines; non pas solennellement immolées, ni offertes sur l'autel, comme dans les religions où le feu s'identifiait à la victime; pas même déchirées vivantes, comme le chasseur Aktaion, ou le dieu Zagreus, que ses chiens lacéraient sous la figure de ses pontifes; mais tout entières, intactes de corps, palpitantes de terreur, entourées des horreurs d'une mort vivante, dévorées par la bouche de l'Orcus ouverte pour les engloutir.

Consus, le *caché* (1), est un des noms hiératiques de l'Orcus. Dans les grandes calamités publiques, comme pour avertir les hommes que le caché était toujours présent, la barbarie toujours imminente; que les ténèbres rôdaient autour de l'âme humaine; que le règne du Chaos pouvait recommencer, le gouffre s'entr'ouvrait de temps à autre; de grandes cavités se manifestaient soudain en différents lieux: c'était tour à tour l'Asie-Mineure, la Phrygie, sur tout la Grèce et l'Italie. La terre montrait ses entrailles à nu, par suite d'actions volcaniques, du lent travail de l'eau et du feu minant et bouleversant le sol. Mais ce phénomène avait une signification religieuse aux yeux des peuples. C'était l'Orcus qui réclamait sa proie, pour quelque crime caché ou avéré; il exigeait la plus pure, la plus dévouée des victimes, selon l'antique maxime que l'innocent rachetait le coupable.

Dans une de ces circonstances, où le Caché ouvrait une gueule menaçante sur le territoire romain, Curtius, s'offrant en holocauste pour le salut public, se précipita dans l'abîme, tout armé et à cheval. L'Orcus refermé sur sa proie, la patrie fut sauvée

(1) Festus ed. Muller, pag. 202; Hartung, die Religion der Romer, vol. II, pag. 87.

par cet holocauste sublime, car la grandeur est dans l'idée et non dans la cause. Ici donc, ce qu'il importe de remarquer, c'est la filiation des idées mêmes.

En Phrygie, le même mythe se produit sous la forme du même sacrifice. La scène se passe à Kélainai, dans une localité mythique par elle-même, résidence du dieu Poseidon, dans son caractère de Kélainos, le noir, parfois considéré comme le fils que le dieu eut de Kélaïne, la nymphe noire (1). De nom et d'étymologie, c'est le Kâlas de l'Inde, ou le dieu noir, époux de la noire Kâli; or, Kâlah est une épithète de Yamah, que nous savons résider dans les abîmes, comme le feu sous-marin dont nous parlerons tantôt. C'est encore le dieu qui a la déesse Hel ou Halja pour expression, dans la mythologie du Nord. A Kélainai donc, la terre tremble et menace de tout engloutir. L'oracle révèle un moyen de salut : « Que l'on précipite dans le gouffre ce » qu'il y a de plus cher au monde, et la terre se refermera. » Tous les trésors de Midas y passent, c'est en vain; alors le fils du roi, Anchouros, se présente. Embrassant ses parents et sa jeune épouse, armé comme en guerre, et monté sur un cheval caparaçonné, il vole dans l'abîme qui aussitôt se referme; Midas érige un autel de pierre à Zeus, dieu de l'Ida, résidant dans les hauts lieux, comme dieu de la lumière et du jour, autel qui se transforme en or sous sa main merveilleuse (2).

Le dieu souterrain de Kélainai, Poseidon, est devenu roi des ondes, comme Varounas, et a passé, à l'instar de ce dieu, par bien des métamorphoses. L'antique Orcus a résidé en sa personne, qui ne nous a plus montré, postérieurement, que la figure du dieu de la mer, mais il était tout autre en principe, comme on peut facilement s'en apercevoir.

L'histoire de Curtius et d'Anchouros se répète dans le pays de Khoten, métropole d'un grand et antique commerce dans le Tourkestan chinois, contrée voisine de la Bactriane, et faisant primitivement partie de cet empire; car les races industrielles de l'Arie se sont étendues même au-delà, jusqu'à la cité de Hami, leur dernier établissement du côté de la Chine.

Les *Annales de Khoten*, qui ont été publiées par M. Abel Rémusat, nous apprennent que cette cité, dont le nom est une

(1) Strabo, XII.

(2) Plutarque, parallèles V, d'après Callisthènes.

défiguration de l'antique Kou-stana, mot sanscrit qui signifie la mamelle de la terre, fut une colonie fondée par la cité commerçante de Taxila, située au nord-ouest de l'Inde, fameuse du temps d'Alexandre le Grand, et connue, dans les fastes de l'Inde, sous le nom de Takcha-shilâ, la roche du dieu ouvrier. Tout est Arien à Khoten, langue, mœurs, religion, et le fond même de la population primitive (1).

Nous lisons, dans les annales de cette cité, une histoire sèchement racontée à la manière chinoise, qui consiste à dépouiller toute poésie de ses chairs pour la réduire à l'état de squelette et en abstraire le récit prosaïque, sans intelligence des mythes. Si le contenu résiste à la forme sous laquelle il est exposé, c'est une preuve de sa valeur indestructible.

Voici ce récit : un grand désordre menaçait Khoten d'une ruine prochaine, car le fleuve qui répandait la vie sur son territoire venait de se perdre dans une crevasse du sol. Une nymphe se montra tout à coup à travers cette crevasse et réclama un mortel pour fiancé de l'abîme. A cet appel redoutable répondit un jeune seigneur monté sur un *cheval* blanc. Aussitôt les eaux bouillonnèrent et reprirent leur cours : l'abîme rendit le coursier, qui remonta le fleuve ; quant au héros, il avait disparu ; mais il fut admis au rang des divinités tutélaires de l'empire.

Nous ne voulons pas nier la réalité du dévouement d'un Curtius, ni la répétition d'un fait de ce genre dans des circonstances identiques ; mais l'idée qui ressort de tous ces récits est entièrement mythique. Il s'agit d'un terme mis au retour menaçant de la barbarie primitive au moyen du rachat de l'abîme ; car l'homme est coupable envers le Chaos, il faut qu'il apaise les puissances infernales, auxquelles la civilisation a fait un tort irréparable en les lésant dans leurs droits antiques et primitifs. C'est dans ce sens que Varounah est constamment invoqué.

« Uru-shansa mâ na àyuh pramochih (2).

« Toi à la vaste renommée, ne nous délivre pas de la vie ! »

(1) Histoire de la ville de Khoten, pag. 57-60.

(2) Rigvéda, lib. 1, adhyâyah 2, chap. VI, hymne 1, pag. 38.

VI.

DE L'HOLocauste DU CHEVAL OFFERT A L'ORCUS A LA PLACE
DE L'HOLocauste HUMAIN.

Un mot maintenant du cheval de l'Orcus, qui n'est qu'une substitution de la victime animale à la victime humaine, un changement apporté aux formes du culte qui imposaient le sacrifice humain. Le *Yadchous* indien, ou le *Véda* des holocaustes, nous montre l'*Ashvamédha*, ou l'immolation du cheval, formellement institué en remplacement du *Naramédha* ou de l'immolation de l'homme.

Les ondes sont les coursiers dans le langage hiéroglyphique des *Védas*; locution mythique dont sont nées beaucoup de fables dans les religions ariennes et bactro-européennes.

Le séjour des chevaux sur les grands fleuves *Oxus* et *Indus*, où ils furent probablement montés pour la première fois; l'ondulation de leur queue et de leur crinière, le galop de leur course, l'écume qui sortait bondissante de leur bouche, leur poitrail fumant, tout cela a pu fournir des images au génie antique, qui aimait à symboliser les phénomènes de la nature. Ainsi le cheval a pu naturellement servir de type à l'onde; mais il y avait un autre motif beaucoup plus saillant.

Les vieux documents des langues ariennes et bactro-européennes nous révèlent l'existence d'une race de pasteurs-cavaliers venus du nord de l'Asie, région que les Persans appellent le *Touran*, et qui, dans la géographie mythique du *Véda*, porte le nom du *Kourou* ou de l'*Outtara-kourou*, la région hyperboréenne des *Seigneurs*; car le sanskrit *Kourou* est le grec *Kyrios*, dont le mot *Kyros*, autorité, est dérivé, et qui correspond, peut-être, au persan *Khourous*, ou *Khoulous*, fameux dans l'histoire par le personnage de *Cyrus*.

Dans ces mêmes contrées qui embrassent le *Khokhand* et le *Ferghana*, les annalistes chinois placent la patrie des chevaux d'origine divine, qui suent le sang et descendent d'un cheval céleste (1); allusion évidente au cheval solaire et à l'immolation des coursiers de la haute Asie dans la région des *Massagètes*,

(1) Ritter, *Géographie*, vol. VII, pag. 633-5.

qui sacrifiaient des chevaux au soleil, comme Hérodote nous l'apprend (1).

Ayant dompté le cheval dans les vieux jours du monde, les pasteurs-guerriers envahirent la Perse et l'Inde, la Médie, l'Arménie, la Phrygie, sous divers noms qui trahissent tous une origine commune. Parmi ces noms plus ou moins célèbres, je citerai celui de Touran-gamâh, ou des hommes qui marchent vite, d'après le galop du cheval, appelé Tourah ou Touran-gah, nom qui paraît sous la forme de Thor-gamos dans différentes parties de l'Écriture-Sainte (2) ; au rapport d'Ezéchiel, la maison de Thorgamos faisait le commerce de chevaux venant d'Arménie pour les vendre à Tyr (3).

Dans les traditions de l'Arménie, telles qu'elles paraissent aux leurs incertaines du récit de Moïse de Khorène (4), les Thorgamossiens sont les Arméniens, cavaliers de race héroïque, que leur langue, quelque altérée qu'elle soit, prouve être une branche de la grande famille des idiomes de l'Asie arienne (5) ; cavaliers de race arménienne, qui sont évidemment les auteurs des cavaliers de la Phrygie, fameux dans les chants de la Grèce héroïque et chevaleresque (6).

Je ne saurais toucher ce sujet qu'à la course, imitant pour ainsi dire les chevaux d'Erichthonios, qui ne pliaient pas même la feuille d'herbe dans leurs mouvements. Qu'il nous suffise d'observer que ces envahisseurs de l'Asie méridionale arrivèrent partout sous les auspices de leurs dieux cavaliers, couple de gémeaux ou de chevaux, Dioscures ou fils de Boréas, fameux dans la Grèce et la Phrygie, comme les Aspinâ le furent dans le Zendavesta et les Ashvinau dans le Véda. Ils avancent partout, dans l'Inde comme en Phrygie, envahissant le territoire en des courses rapides jusqu'aux bords de la mer, où nous les voyons s'embarquer sur l'Océan indien comme sur le Pont-Euxin ; partout les mythes du Véda et de la Grèce nous les montrent comme conducteurs de navires, héros de la navigation.

(1) Hérodote, lib. I, cp. 216.

(2) Genèse, X, 3.

(3) Ezéchiel, XXVII, 14 ; XXXVIII, 6 ; Strabo, XI.

(4) Ed. Whiston, pag. 26.

(5) Windischmann, « die Grundlage des Armenischen im arischen Sprachtamme ; » dans les Abhandlungen der 1^{ten} classe der Acad. der Wiss., IV vol., division 2, Munic.

(6) Ilias, XX, 219-229.

C'est de ces races chevaleresques, sans contredit, dont l'arrivée remonte à des époques encore grossières et semi-barbares, que Poseidon, le Dieu de la mer, reçut chez les Grecs le nom de Hippios ou de cavalier, et qu'un haras, ou un *bādavyam*, fut attribué au dieu Varounas dans l'Océan indien. Aussi, l'un et l'autre dieux ont-ils des rapports avec les Dioscures.

Les dieux dont nous parlons, guides de races envahissantes sur terre et sur mer, avaient une religion qui ressortait d'un vieux fond de barbarie, modifié sur les inspirations de croyances nouvelles. Dans un curieux passage du Vêda des holocaustes, on les voit procéder du dieu de la Mort et de la Faim, ennobli et métamorphosé, comme aliment du sacrifice, par sa transformation en cheval, de mortel alors devenu immortel (1). Les races bardies et aventureuses qui se confiaient à ces chefs symboliques, guides invisibles de leurs exploits, actives sur l'Océan indien comme sur le Pont-Euxin, dans la mer Rouge comme dans la Méditerranée, pareilles aux Tyrsènes de la Grèce pélasgique, leurs parents et successeurs, furent coudoyés dans tous ces parages par les Phéniciens leurs prédécesseurs, de race étrangère. Il y eut certes, entre eux, plus d'un combat, comme plus d'une association et plus d'un échange de culte, de divinités et de croyances. Les navires de tous ces guerriers sont leurs coursiers; aussi le coursier par excellence, celui que Poseidon créa en personne, celui qui figure la coupe du soleil embarqué sur l'Océan, porte le nom de Skyphios, c'est-à-dire du navire; ce nom de la coupe solaire, coursier du dieu, reparaît du moins dans le sens de navire seul dans les langues celtiques et germaniques (2).

Enfin les fables et les croyances de ces races de pirates et marchands cavaliers, dont les coursiers mythologiques écumaient la mer, se retrouvent pour la plupart chez les Scandinaves de race normande; preuve de l'énergique vivacité de ces antiques croyances qui identifiaient l'Orcus avec les sombres horreurs de l'Océan d'une manière grandiose et imposante.

Poseidon Hippios, le dieu de la mer, sous la figure du coursier, est identique à Hélios, le dieu solaire, quand il se couche dans l'Océan, où il rencontre les terreurs de la nuit dans les embrassements de la belle Erinny, la furie des abîmes, cavale comme

(1) Vrihad ānyakam, Mriyou brāhmanam, pag. 4, 5.

(2) Volker, l. c., pag. 150.

il est cheval. De leur union naît Arion, le coursier de l'Océan (1).

Un autre nom d'Erinnys est Gorgo, qui a figure de femme, d'abord parce qu'elle personnifie la Faim, ensuite parce qu'elle s'identifie avec la victime humaine, vierge exposée au monstre marin et jadis offerte à l'Orcus pour la traversée des ondes. Ainsi, dans la Furie des eaux, deux caractères opposés s'amalgament : la femme des régions infernales et la Vierge qui lui a servi de pâture et dont elle emprunte la physionomie.

Cette Gorgo qui glace le sang est la Médousa. Or, Arion qui sort de l'Erinnys, comme Pégase qui sort de la Médousa, se complètent ; ce sont les Dioscures de l'Océan ; leur présence indique le rachat de la victime, la substitution du cheval à la fille exposée ou immolée sur l'Océan.

Il faudrait citer une riche nomenclature, si je voulais énumérer tous les mythes saillants où les chevaux sont substitués à l'homme et précipités, comme à Rhodes, vivants dans les flots ; la mythologie des Indiens, des Persans, des Grecs, des Latins, des Celtes, des Germains, des Scandinaves, des Lithuaniens et des Slaves m'en offrirait des traits en grand nombre.

Aux Dioscures se trouve substitué le navigateur Héraklès des Phéniciens, qui est au fond le Melcarth ou Mélikertès de Tyr, enveloppé dans la vaste unité des mythes de la Grèce. C'est lui qui délivre Hésione, l'arrachant au monstre marin. Quant à Persée le Danaen qui affranchit Andromède et décapite la Méduse, c'est au fond un Dioscure de race hellénique, comme Bellérophon, monté sur Pégase.

VII.

RAPPORTS DES DIOSCURES AVEC LES DEUX FORMES DE L'EXISTENCE, LA VIE ET LA MORT.

Disons un mot d'abord de l'origine mythologique des Dioscures.

Les Ashvinau de l'Inde paraissent sur les bords de l'Océan indien, quoiqu'ils soient engendrés dans l'Outtarakourou, au nord ; car ils sont les fils du Soleil qui s'unit à son épouse dans la contrée boréale, sous forme de cheval, elle étant transformée en

(1) Pausanias, Arcad. XXV, § IV.

cavale (1). C'est la même déesse qui figure, dans les récits de Ctésias, sous le nom de Sémiramis, et chez laquelle nous pouvons observer la fusion intime de deux systèmes de religion opposés, le culte couchite de l'Asie méridionale joint au culte d'une déesse bactrienne, l'Anaitis des auteurs de l'antiquité (2). Sémiramis est cette femme du Soleil dont nous parlons; transformée en cavale, elle engendre d'Onnès, son premier époux, deux fils qui sont les Dioscures de l'Arie indienne et persane, car ils portent les mêmes noms, ceux de Hya-patès et de Hy-d-aspès. Or, Hyapatès est le sanskrit Haya-patis, seigneur cavalier, et Hy-daspès est une confusion grecque, à cause du fleuve indien de ce nom, retentissant dans l'oreille des Hellènes qui ont ainsi faussement introduit un *d* dans leur prononciation, écrivant Hy-daspès pour Hy-aspès. C'est en sanskrit Hayashvas, le cheval Haya, Mais *aspès* est la forme zend du sanskrit *ashva*; de sorte que Ctésias nous a transmis, en l'ignorant, et le nom indien et le nom persan des Dioscures (3).

J'observerai, en passant, que les fameux cavaliers de l'Inde chevaleresque, appelés Hayas ou Haihayas, les Hyi des géographes de l'antiquité, portent le même nom dans les annales de l'Arménie; car les Thorgamos de cette contrée sont plus spécialement connus sous le nom de Hai-kh, avec la terminaison arménienne, dont les Géorgiens ont fait Haoss, en y mettant la finale de leur idiome; le mot Thorgamos, qui signifie cheval ou cavalier rapide, comme nous l'avons vu, revient ainsi au même sens que le nom de Haikh ou Haoss.

Sémiramis du reste a les deux caractères attribués à la femme du soleil dans la mythologie indienne; elle est lumineuse comme déesse du jour et ténébreuse comme déesse de la nuit, bienfaisante et malfaisante; Aphrodité et Erinnyes tout ensemble, en sanscrit Sandchnâ et Thchâyâ, la lumière qui révèle le nom des choses et l'ombre qui les plonge dans l'obscurité, d'où naît le caractère double de ses enfants.

Du reste, que les reines d'Assyrie, adorant ce type, s'en soient revêtues et qu'une grande reine de ce nom ait vraiment existé, j'en ai la conviction intime.

(1) Rigvéda, achtaka VII, adhyâyah VI, varga 23; Mahâbhâratam, vol. IV, Harivanshe Harivanshaparvani, adhyâyah IX, pag. 463.

(2) Strabo, XI, 14.

(3) Diodor. Sicul., lib. II, 5; Juba, apud Plin. Hist. Nat., VIII, 64.

Les Ashvinau, Dioscures de l'Inde, chez lesquels nous pouvons étudier un double caractère, se rapportent par leur physionomie au soleil levant et couchant ; dans le Nord, leur patrie, au soleil qui se lève sur la cime du mont de l'Orient et se couche derrière le mont de l'Occident ; l'un l'Oudaya-giri et l'autre l'Asto-giri. Au Midi et sur les rives de l'Océan, où ils parurent par suite de la conquête des peuples cavaliers, leurs adorateurs, ils correspondent également aux deux phases du soleil, qui sort de la mer orientale à l'aurore, pour descendre dans la mer occidentale au crépuscule du soir.

En général, ils expriment les deux moitiés de l'existence ; dans le mois, les deux divisions du mois, données par la croissance et le déclin de la lune ; dans l'année, les deux partages de l'année, où le soleil va au midi et au nord ; suivant, en été, la route septentrionale de l'Outtarakourou, le lieu de leur naissance, et, en hiver, la route méridionale du Dakchina-patham, le lieu de leur mort. Voilà ce qui en est pour la nature physique ; mais ils symbolisent de plus la vie et la mort de l'homme, la nuit et le jour de son existence ; ainsi, dans un sens plus élevé, la mort et l'immortalité.

Comme dieux de l'holocauste du cheval, ils figurent le cheval avant et après son immolation, mortel et immortel, Arion et Pégasos, en quelque sorte ; paraissant dans les deux bassins de l'Océan et du Ciel, au lever et au coucher de l'astre du jour.

Ainsi il est dit dans le Vêda des holocaustes :

« Ahar vâ ashvam purastân mahim-ânvadhâyata, tasya pôrve samudre yoni ;
 » râtrir enam pashtchân mahim-ânvadhâyata, tasy-âpare samudre yonir ; etau
 » vâ ashvam mahimânâv abhitah sambabhûvatur... Samudra ev-âsya bandhub,
 » samudro yonih (1). »

« Un grand jour naquit en face du cheval ; dans la mer antérieure est l'origine
 » de ce jour. Une grande nuit naquit derrière le cheval ; dans la mer postérieure
 » est l'origine de cette nuit. Ces deux grandeurs étaient autour du cheval... La mer
 » est sa chaîne, la mer est le sein qui l'a engendré. »

Le jour qui naît en face du cheval et qui surgit de la mer d'Orient, c'est la vie, c'est la création au matin des jours en général, comme à l'aurore de chaque jour en particulier ; la nuit qui monte derrière le cheval et enveloppe la mer du couchant, c'est l'abîme qui existait antérieurement à la création, qui fut

(1) Vrihad Âranyakam, Ashvamedha brâhmanâm, § 2, pag. 3.

avant l'ordonnance des temps, et dont l'image se reproduit à la disparition de la lumière du jour. Les deux mers autour du cheval indiquent les deux bassins de l'Océan et de l'atmosphère, représentés en deux endroits; l'un le pilier du sacrifice où le cheval est attaché en vie; l'autre le chaudron où son sang coule quand il est immolé. C'est par cet holocauste, ou par ce Médhas que la mort est abattue; car le sacrifice qui a la puissance de purifier la création, en l'arrachant aux ténèbres et à l'abîme, est un gage de la perpétuité du monde, comme nous l'avons dit, et de l'immortalité de l'âme.

C'est ainsi que les dieux Dioscures deviennent de vrais *libérateurs* ou Éleuthères dans le sens grec du mot, comme *vainqueurs de la peur*, ou Bhecha-dchau, étant en cette qualité les médecins célestes, dans le mythe védique (1). Ils guérissent le monde et l'homme du péché de la mort; périsant et revivant alternativement, chaque soir comme chaque matin, ils sont perpétuellement les garants de la perpétuité de l'existence; triomphateurs de l'Orcus, ils ont, de plus, guidé et sauvé le navigateur sur l'Océan.

VIII.

DES VOLCANS SOUS-MARINS, COMME BOUCHES DE L'ORCUS.

Ainsi que nous l'avons vu, la mère de ce couple divin, transportée du nord au midi, de la montagne à l'Océan, est une Furie, une Erinny, une Gorgone, une Méduse, ayant le type de la cavale et unie au dieu cheval, qui est le Soleil descendu au sein des ondes. C'est le moment de déterminer le foyer de ce culte, devenu un culte maritime, d'indiquer les lieux où il a géographiquement pris naissance, et d'où il s'est répandu pour pénétrer dans l'Occident.

La Gorgo, la Méduse ou l'Erinny de la mythologie grecque, correspond exactement, dans la limite de nos recherches, à la Bâdavâ de l'Océan indien, furie sous forme de cavale, d'après laquelle les Dioscures de cette mer portent le nom de Bâdava-soutau, ou fils de la cavale.

Nous avons dit que l'association de la figure d'une femme jeune et belle à cette monstruosité du type de la cavale et à la

(1) Ibid., Madhou brâhmanam, pag. 33.

cruauté de la furie, provenait d'une fusion de la victime avec la déesse à laquelle on l'immolait; ensuite, que la cavale était une autre figure du rachat de la victime humaine. C'est ainsi que Clœlia, dans la religion romaine, traduite en histoire romaine, traverse le Tibre à la nage, montée sur un cheval et armée en guerre. Digne pendant du Curtius que nous avons cité, elle indique de plus comment la victime fut sauvée par son coursier, car elle s'échappe de l'abîme (1).

A la circonstance d'une jeune vierge exposée au monstre marin, comme Hésione et comme Andromède, et sauvée par un héros de race divine, il faut en ajouter une autre, toute spéciale, qui, mettant cette mythologie en son plein jour, en fait comprendre toute l'horreur.

C'est que le dieu caché ou Orcus, le Neptunus Equester ou Poseidon Hippios, le dieu cavalier dans l'Océan indien y était le type du *volcan sous-marin*, comme de la *bouche des enfers*; car les volcans sous-marins existaient le long des côtes de la Gédrosie, du golfe Persique et de la mer Rouge, aux temps de la navigation primitive, bien avant que les mers de l'Occident fussent fréquentées.

Bâdavah, le coursier de l'Océan, est le Volcan sous-marin dans la mythologie de l'Inde; il est encore appelé la bouche, ou la face, ou le feu de la cavale, Badavâ-moukhah, Badav-ânalâh, Badav-âgnis; et même le fils ou le feu d'Ourvah, Aurvah, Aurvânalâh. Or, Ourvah est Varounah ou Ouranos, dans sa signification primitive, représentant l'abîme. Par un jeu de mot inventé pour les besoins de l'étymologie, on le fait naître de la *cuisse* du dieu, parce que *ôdrou*, en sanskrit, signifie cuisse; de cette cuisse jaillit le monstre à tête de cheval, génie du volcan sous-marin qui disparut dans l'Océan, où il vit encore (2).

Qu'il nous soit permis d'ajouter quelques mots sur la nature de la terreur religieuse dont le mythe semble envelopper le coursier de l'abîme.

La victime humaine, solennellement immolée dans la religion des pasteurs, s'appelle Dadhyang dans le Vêda, ce qui semble signifier le veau, comme nourrisson de la vache, car Dadhi est

(1) Livius, II, 13; Valerius Maximus, III, 2, 2; Servius ad Virg., Æn. VIII, 646.

(2) Mahâbhâratam, vol. I. Adiparva Tchaitrarathaparvany âurv-âpâkhyâne, 180, adhyâyah, pag. 248-249.

le lait, et le suffise *ang* indique une application personnelle. Quoi qu'il en soit, c'est une victime entièrement libre et volontaire, purement sacerdotale, car Dadhyang est pontife et fils de pontife; c'est lui et son père Atharvan, le prêtre du feu, qui donnèrent une extension à l'holocauste (1), dont les Maroutah furent les inventeurs (2). Il appartient à l'époque de la civilisation naissante, où on n'exerçait plus de cruautés sur le corps de la victime.

Or ce Dadhyang, cette victime humaine qui périt dans la montagne (3), meurt par la suite sur l'Océan; où les Ashvinau ont remplacé sa tête d'homme par une tête de cheval, c'est-à-dire qu'ils ont substitué le cheval à la victime humaine. Sous cet aspect, Dadhyang leur enseigne le Madhou, la douce doctrine, le miel de la vérité, l'immortalité de l'âme (4).

Les têtes de chevaux que l'on sépare de leurs troncs, dans les rites des holocaustes propres aux vieux Germains et aux Scandinaves, et dont on tient la bouche entre-bâillée, comme s'ils allaient proclamer un oracle, renferment évidemment une notion toute semblable (5). Nicouz ou Nicor, surnom d'Othinn chez les Anglo-Saxons et les Scandinaves, sort de l'abîme sous la figure de cheval (6); d'autres fois, c'est un rayon de sang qui jaillit de la profondeur de l'Océan (7), indiquant l'accomplissement d'un holocauste clandestin, de nature horrible, que le cheval a silencieusement remplacé, proclamant ainsi par sa seule présence un changement dont Dadhyang est l'interprète dans les hymnes du Véda.

Précisons maintenant le lieu où périt sur mer primitivement la victime qui, du sein de l'Orcus, proclame comme « de la bouche de la vérité » la grande doctrine de l'immortalité de l'âme; consolante pour celui qui monte aux cieux, comme le

(1) Rigveda, lib. I, adhy. V, cp. XIII, hymne 7, shl. 16, pag. 159.

(2) Ibid., adhy. I, cp. II, hymne 3, shl. 4, pag. 9; adhy. II, cp. VII, hymne 1, shl. 1, pag. 50; adhy. V, cp. XII, hymne 8, shl. 3, pag. 144, shl. 6, pag. 145; adhy. VI, cp. XIV, hymne 3, shl. 5, pag. 174.

(3) Ibid., adhy. VI, cp. XIII, hymne 11, shl. 14, 15, pag. 168.

(4) Adhy. VIII, cp. XVII, hymne 1, shl. 12, pag. 243, 244; ibid., hymne 2, shl. 22, pag. 251; ibid., hymne 4, shl. 9, pag. 257; Vrihad Aranyakam, Madh brâhmanam, adhy. II, br. V, pag. 31-33.

(5) Grimm, deutsche mythologie, pag. 41, 42, 624-626.

(6) Ibid., pag. 458.

(7) Ibid., pag. 463.

cheval Pégasos, issu de la tête de la Méduse ; désolante pour celui qui descend dans l'abîme, car l'Orcus ne lâche plus sa proie.

Le grand dieu des Bactro-Persans, qui est l'Asourah du Vêda, Varounah ou Ouranos, esprit de vie issu du gouffre de la mort ; Ahourah, vulgairement Ormazd, entre autres lieux où il établit sa loi, créa un quinzième territoire, les Hapta-Hendou, ou les sept Indus, en sanskrit Sapta-Saindhavah, sept torrents de la bénédiction céleste, versés de la coupe du Somah, qui est celle des libations. S'épandant du haut des cieux, ils purifient la terre, entraînant, par le moyen de l'Indus et de ses affluents, le péché des mondes, d'où la mer a contracté le goût salé que nous lui connaissons (1).

Le territoire en question comprend les régions supérieures et moyennes du cours de l'Indus jusqu'à la cité de Moultan, pays conquis par les Ariens du nord sur une race coushite aborigène, comme nous essaierons de le prouver en temps et lieu. Parente des Coushites de la Babylonie, de l'Arabie méridionale et de l'Éthiopie, elle occupait la région primitivement connue sous le nom de Koucha-dvipa dans la géographie mythique de l'Inde, et adorait les dieux-serpents, ennemis des dieux du Vêda, où ils portent le nom de Kâdraveyas et autres équivalents.

Après avoir achevé ce territoire, Ahoura en créa un seizième, le dernier de tous, nommé Rangha, que M. Burnouf, d'après une observation qu'il a bien voulu me communiquer, identifie étymologiquement avec Rasâ-talam ou le sol de Rasa des livres de l'Inde (2) ; lieu qui, dans l'ordre de la succession géographique, doit nécessairement comprendre le Delta de l'Indus, connu des anciens sous le nom de la Pattalène.

Le nombre sept, dans l'énumération des Indus ou des rivières de ce nom, purement mythique, appartenait à la religion arienne, où il se trouve partout dans le Vêda. Il faut rapporter à la même source l'appellation des sept Pâtâlas ou des sept lieux infernaux aux embouchures du fleuve, lieux qui sont le Puitika (3) du Zendavesta, et d'où roulent, par les sept bouches de l'Indus, toutes les impuretés de la région arienne, sous la forme de cadavres de serpents, pour être revomies dans l'Océan (4).

(1) Vendidad Sadé, Fargard I.

(2) Ibid.

(3) Burnouf, Yaçna, Notes, pag. XCVII ; Boundehech, XIII.

(4) Rigveda, lib. I, adhyâyah 2, hymne 2, shl. 2, 8, 9, 10, pag. 54, 56.

Certès, les aborigènes couchites des régions de l'Indus, adorateurs des serpents depuis Taxila, entre l'Indus et l'Hydaspes, ou même depuis le Kachmir jusqu'à la Patalène, n'ont pu donner ces noms odieux aux régions qu'ils occupaient. Toutefois nous avons dans les trois Égyptes, la haute, la moyenne et la basse, aux embouchures du Nil, une analogie de ce triple système indien des trois mondes, comprenant le Ciel ou la haute région de l'Indus, la Terre ou la région moyenne du cours de ce fleuve, et l'Enfer ou la basse région de son embouchure, avec les trois cités de Taxila, de Moultan et de Pâtâla, que l'on peut comparer, à cet égard, aux cités de Thèbes, de Memphis et à la pointe du Delta. Les Ariens, en envahissant ces contrées de l'Indus, ont donc pu se conformer à un type antérieur dans la distribution du pays et marquer ce type d'un génie nouveau, produit de leurs croyances.

Le Pâtâlam qui est la Patalène des anciens, identique au Rasâtalam, qui est le Rangha du Zendavesta, comprend les deux extrémités de la division du Delta; car les cinq autres districts constituant la totalité des sept Talâni, sont probablement imaginaires. Tous ces lieux sont les résidences mythiques des serpents de l'intérieur du globe, selon les croyances de l'Inde; là ont roulé les débris de Ahi et de sa race, les cadavres des serpents, couverts par le corps de la Danou leur mère, selon l'hymne du Véda (1).

Talam, — en latin *tellus et terra*, — qui est le radical de tous ces mots, signifie littéralement ce qui est au-dessous du sol, le talon, — en latin *talus*, — la plante du pied; ce mot se retrouve dans une très riche et très significative nomenclature des langues bactro-européennes. Les mots qui, en grec, expriment le support des choses en sont dérivés, comme Atlas, Télamon, Talos et autres dénominations mythiques; mais ce n'est pas le lieu d'en explorer la mine.

Ainsi *Talam*, ce qui est au-dessous du sol et, par contre-coup, le creux, le vide, *Talâ-talam*, correspondent à *Tar-taros*, quant au sens et quant au mot; car le *l* en *tal* équivaut, linguistiquement parlant, à la lettre *r*, la racine du mot étant *tré*, dont *tal* n'est qu'une forme et une modification; de sorte que *tarati*, qui vient de *tré*, équivaut à *talati*, qui vient de *tal* en sanskrit.

(1) Ibid.

Du sens fondamental de *traverser*, qui existe en *tri*, le sens de *fixer, consolider, établir* qui existe en *tal* se dérive facilement ; au lieu de la traversée des mondes, nous avons le lieu fixe, le *nec plus ultrà* de l'existence, le fondement sur lequel la terre repose. Talà-talam comme Tartaros est la *fin* de la terre, où sont les *racines* de toute chose (1).

Pâtâlam non seulement est le creux de la terre, comme Chaos, Vide, abîme, mais encore le *feu sous-marin* ; aussi les sept Pâtâlas ne comprennent-ils pas seulement le Delta de l'Indus, mais encore ce qui est au-dessous, le fond de l'Océan ; à l'orient des embouchures du fleuve, les phénomènes volcaniques du pays des marécages de la côte ou du Katchthchah, — la péninsule de Catch de nos cartes ; — à l'occident, les phénomènes volcaniques du pays de Las, sur l'âpre territoire des côtes du Belouchistan.

Toute cette région des sept Pâtâlas est mythologiquement supportée par le grand serpent de la religion couchite, l'Anantah ou l'Infini des croyances populaires ; croyances au sein desquelles se sont conservés les débris des cultes des aborigènes, entrés dans la composition des religions sectaires de l'Inde actuelle, et étrangers, comme le système du dieu Vichnou, dont ce serpent est le type, à la véritable religion du Véda (2).

Le feu sous-marin, à la base du Pâtâlam, est ce feu de la destruction qui, voué par les gueules du serpent, dévorera la création sur le déclin du monde. Ainsi dans l'Edda, le monde sera anéanti quand le grand serpent Jormoun-Gandur, ceinture de l'univers comme Anantah, déroulant sa spirale et se dressant sur la queue, ne formera plus le lien des existences. Emblème du dieu de la Mort, qui maintenait forcément la vie dans la sphère de l'être, il dévorera le présent du monde, unissant son passé à son avenir, et détruisant le Temps en le résolvant en soi (3). C'est ainsi que ce grand feu de la destruction temporise, attendant son jour.

« Agnir echa mahârtchimân dhâgartti Vârune hride (4)

« Ce feu aux grands rayons veille au cœur du fils de Varuna (de la mer). »

(1) Hésiode, Théogonie, 720, 736, 807 ; Ilias, VIII, 13.

(2) Roth, theologische Jahrbucher, Tubingen, 1846 ; « zur Geschichte der Religionen » pag. 358-361.

(3) Vauluspa, XLIX, LV, LVI.

(4) Mahâbhâratam, vol. II, Udyogaparva, Bhagavadyâna parvani Mâtally-opâkhyâne, adhyâyah 97, shl. 18, pag. 218.

« Atah kila mahân agnir antakâle samutthitah dhakchyate...`saryam trailo-
» kyam sa tchar-âcharam (1). »

« C'est pour cela qu'on dit qu'il sortira de lui, à la fin des temps, un grand feu
» qui consumera les trois mondes, avec tout ce qui est mobile et tout ce qui est
» stable. »

Nous avons dit que les deux territoires de la péninsule de Catch et du pays de Las, à l'orient et à l'occident des embouchures de l'Indus, participaient dans la mythologie de la nature *tartaréenne* plutôt qu'inférieure de la Patalène; car les enfers n'y sont pas, ce n'est pas là la descente du Aidès, mais c'est bien là le Tartare, la résidence des Dieux couchites, Dieux-serpents, expulsés par les Ariens, et combattus par eux depuis le Kachmir jusqu'au Delta du fleuve et de tous ses affluents. Telle est la similitude des serpents et des Gigantes ou Gégenes, Autochthones aux pieds de serpent de la Théogonie d'Hésiode; mais il ne faut pas les confondre avec les Titans, car les Titans sont les Ouranions, ceux qui *étendent* la victime, ce que leur nom indique. Dieux primitifs, coopérateurs des Dieux souverains du monde, qui sont, dans le Véda, Varounas et Agnis correspondant à Ouranos et à Héphaïstos ou Prométhée.

Les pays de Catch et de Las bordent des deux côtés l'Océan indien, et possèdent, de toute antiquité, des ports de commerce recevant les navires des golfes Persique et Arabique. Toutes ces régions sont volcaniques ou le furent dans l'antiquité; les puits de soufre et de bitume y abondent, et les rapports des phénomènes qu'ils présentent sont constants avec des éruptions volcaniques sur les côtes de l'Océan. Dans tous ces lieux est adorée la noire déesse, la Kâli, semblable à une Hel ou à une Kélaïno, qui tiennent l'une et l'autre de l'Erinnys et de l'Hécate; c'est la même qui paraît comme Bâdavi, ayant la tête de la cavale. On l'appelle Asa-pourâ dans le langage vulgaire de la péninsule de Catch et Hingouli, dans le pays de Las. Des milliers de pèlerins vont la visiter de toutes les contrées de l'Inde occidentale, du Belouchistan et du Mékran; à ces pèlerins se joignent, comme dans l'antiquité, les navigateurs venant des ports de la Perse et de l'Arabie, car les Musulmans ont adopté la déesse païenne qu'ils

(1) Ibid, adhyâyah 98, shl. 19.

adoraient jadis, et dont ils ont formé maintenant une sainte de leur légende (1).

L'adoration adressée à cette femme terrible, dont le crâne Brahma-randhram forme, dit-on, la voûte où elle s'est précipitée furieuse dans son sanctuaire du pays de Las; quel autre sens peut-elle avoir que celui d'une prière et d'un holocauste pour obtenir une navigation heureuse? Ce sont les marchands Banyans, race douce et inoffensive, qui honorent cette divinité cruelle, type de la vierge jadis immolée, précipitée vivante dans les flammes du puits ou de la caverne. Je ne nie pas, du reste, qu'en dehors des cultes de la navigation, des phénomènes ignés n'aient dû, dès l'origine, surexciter les imaginations tournées aux adorations païennes; toutefois, les marins et les marchands presque seuls ont toujours fourni la masse des pèlerins.

Les pèlerins qui visitent les sanctuaires des pays de Catch et de Las, vont bien plus loin encore pour rendre leur tournée méritoire; ils se rendent dans le pays des Kadrosiens ou Gadrosiens, qui est la Gédrosie ou le pays des Kâdraveyas, des serpents fils de la Kadrou, la mère des serpents dans le Véda (2). La côte de cette contrée est habitée par les Pasiréens qui, suivant Arrien, occupent le port de Pasira, communiquant avec le chef-lieu de ce nom dans l'intérieur; il s'agit du Pasani de la géographie moderne, dont le nom est clair par lui-même; car Pâshin, en sanskrit, ou Pâsha-bhrit, est le nom du Dieu de la côte, Varounah ou Yamah, que nous avons appris à connaître sous ce caractère. Résidant dans l'abîme, aux enfers ou au Narakah, il porte le nœud coulant au moyen duquel l'âme, sous la figure d'un petit homme (*eidolon* en grec), est tirée du gosier de l'homme mourant pour être conduite au fond de la côte de Gédrosie, où est le lieu de son jugement.

Non loin de la côte est l'île de Nosala ou de Kaniné, dont parle Arrien, l'île de la vierge Kanyâ, en sanskrit, séjour de l'Erinnys, qui y est encore adorée; car dans cette île, aujour-

(1) Journal of the Asiatic society of Bengal, Calcutta, 1844, vol. XIV, pag. 817-18; vol. VIII, 1839, pag. 193-4; vol. XII, 1843, pag. 474-6; vol. IX, 1840, pag. 134-135; Mason Narrative of a Journey to Kalat, London, 1843, pag. 394-2.

(2) Vâdcha-saneya-sanhita, adhyâya 3, shl. 6, et le commentaire de Mahldhara à ce passage; Rigveda, Aitareya brâhmanam, pantchama pantchikâ, adhyâyah V, § xxiii.

d'hui Ashtola, les pèlerins abordent avec une sainte terreur, y séjournant une seule nuit dans l'adoration mystérieuse de la déesse (1).

IX.

EXPÉDITIONS DES DIOSCURES DE L'INDE ET DES DIEUX QUI LES REMPLACENT,
CONTRE LES RÉGIONS INFERNALES DES CÔTES DE LA GÉDROSIE.

Nous venons de reconnaître sur les côtes de la Gédrosie, le lieu sous-marin des enfers de la mythologie de l'Inde, la résidence de Yamah ou Varounah, Dieu et lieu qui portent également le nom de Narakah; car l'homme est Narah dans le Véda, comme *guide* dans le sens suprême quand l'idée de Narah se confond avec celle de la Divinité, comme *guidé* dans le sens inférieur où l'homme est conduit lié au Narakah, Yamah ou Varounah fonctionnant à l'instar de l'Hermès-Psychopompos, guide des âmes vers le Aïdès, lieu du jugement. Ceux qui sont condamnés restent dans le vide primitif, le lieu de l'étouffement; ceux qui sont acquittés vont peupler les Cieux; tous, d'après la théologie populaire de l'Inde, reviennent ensuite sur la terre après avoir subi la peine ou la récompense de leurs œuvres.

Que l'idée du Narakah soit toute *locale* dans la mythologie de l'Inde, aussi bien que celle du Pâtâlam; que le Hadès et le Tartare des Indiens, comme celui des Grecs, des Latins, des Celtes et des Germains, soient conçus, en principe, dans la double circonscription d'un lieu souterrain et d'un lieu sous-marin, cela est hors de doute pour quiconque a étudié les mythologies de ces peuples. Non seulement ces conceptions sont bornées à des territoires distincts, mais elles se rattachent aussi à tout l'ensemble de l'histoire de leurs localités respectives, les mythes servant plus d'une fois d'enveloppe à des faits historiques.

A une époque certainement très reculée de l'antiquité, époque qui précéda celle dont le tableau nous est offert dans la grande épopée indienne du Mahâbhâratam, une branche du peuple arien, les Yâdavâs s'étaient emparés des côtes voisines de la péninsule de Catch, et notamment de la péninsule du Guzerate. Cette région portait, dans une antiquité beaucoup plus reculée

(1) *Arien*, *Indic.*, § xxvi, § xxxi.

encore, le nom de Koucha-sthâli, ou de la demeure de Kousch; quand les Yâdavas en prirent possession, ils y fondèrent, sur les bords de l'Océan, une cité du nom de Dvâraka, qui devint bientôt la métropole d'un grand commerce maritime, et le siège d'une race énergique laquelle s'aventura sur l'Océan, suivant la trace d'autres races ariennes qui l'avaient précédée dans la même carrière (1).

Les Yâdavas ont adoré les dieux Dioscures du Véda sous de nouveaux noms et en leur assimilant les vieilles divinités des Autochthones. Krichnah et Balarâmah, le dieu noir et le dieu blanc, représentant, comme les Ashvinau leurs prédécesseurs, les deux moitiés de l'existence, furent pour ces contrées à peu près ce que Romulus et Rémus ont été pour les origines de Rome; un couple de dieux fraternels qui, comme Hengist et Horsa dans l'antiquité anglo-saxonne, furent représentés par un couple de frères héroïques, chefs de race, en qui ces dieux paraissent incarnés. Il faut toutefois se garder de les confondre avec ce que la secte des Vaichnâvas en a fait dans les temps postérieurs de l'indianisme, avant comme après l'ère mahométane; car ces dieux de l'antiquité sont demeurés à tout jamais des héros populaires, même après la complète disparition de la race des Yâdavas des annales poétiques de l'Inde.

Ainsi Krichnah et Balarâmah se partagent la nuit et le jour, les deux moitiés du mois et les deux moitiés de l'année, la mort et la vie, et comme nous venons de l'établir, au physique et au moral, tout l'ensemble de l'existence. Cependant, comme je m'efforcerai de le prouver ailleurs, l'un des frères du moins, Balarâmah, n'est pas en principe un dieu de la race arienne. C'est le type du serpent Anantas de la religion couchite, car il est une incarnation de cet Atlas des Couschites, porteur du firmament et soutien du globe. Évidemment c'est de nom et de fait, ainsi que j'essaierai de le démontrer, le grand dieu de la race des Chamites qui, dans la nuit des temps, furent les premiers fondateurs d'empires dans l'Asie méridionale, les premiers navigateurs de l'Océan Indien et de la mer Rouge, sous leur dieu-serpent Balram, connu et adoré des Phéniciens, ces grands débris de la puissance de Cham.

Balram porte encore le nom de Makar; or, comme nous le

(1) Harivansha, harivansha-parvani Ail-otpattau, adhyâyah X, shl. 33; ibid, Vichnu-parvani Vikâdru-vâkye adhyâyah 94, shl. 44-69; adhyâyah 95, shl. 1-35.

verrons bientôt, le Makarah représente, pour la race arienne de l'Inde, l'Orcus sous la figure d'un monstre marin, dont le dieu couschite, le Melkarth ou Makar, le Bal-cham ou Bal-ram des Phéniciens, triomphait sur mer; triomphe dont héritèrent les Dioscures ariens, ainsi que les héros Yâdavas qui s'aventurèrent sur l'Océan en dominateurs de l'Inde couschite, subjuguée par les armes ariennes.

Alors une sorte de syncrétisme des éléments de la religion arienne des vainqueurs et de la religion couschite ou chamite des vaincus se forma naturellement par l'action du temps, et servit de principe aux formes de la religion populaire de l'Inde; religion qui, à son tour, donna naissance à la secte de Vichnou, plusieurs siècles au moins avant l'ère chrétienne; car ce sont les héros de cette secte que Mégasthènes et les historiens d'Alexandre ont appris à connaître sur les bords de la Yamouna, dans les cités de Méthora et Cliso-bora, c'est-à-dire à Mathoura et à Krichnapoura, berceau des héros Yâdavas (1).

Les deux frères qui, comme Romulus et Rémus, comme Hengist et Horsa, ont pu avoir une existence historique, mais qui n'en représentent pas moins les dieux Dioscures, descendus sur la terre sous le nom de Krichnah et Balarâmah, après que leur règne se fut consolidé dans le Guzerate, portèrent leurs armes vers les régions voisines, sur terre et sur mer, comme il est facile de s'en rendre compte par les récits du Harivansha, ou le fond historique perce à travers l'enveloppe de la fable épique, quelque défigurée qu'elle soit par la surcharge des ornements. Ainsi se découvre le roc sur lequel une forêt a pris naissance, dénudant les racines par plus d'une fente, où le roc est forcé, en quelque sorte, de servir de sève et, pour ainsi dire, de moelle nourricière à l'arbre qu'il supporte.

Une partie des guerres de ces deux frères a pour but de purger la mer des pirates Nairritah et de conquérir au loin la sûreté du commerce, dirigé vers les régions distantes de l'Arabie et de l'Ethiopie; une autre partie des mêmes guerres a pour but de détruire la puissance maritime du royaume de Narakah, où sont les enfers de l'Inde, sur les côtes de la Gédrosie.

Narakah lui-même est terrassé. Le dieu Sauveur triomphe de l'enfer où il descend pour ramener à la lumière du jour la vierge,

(1) Roth, zur Geschichte der Religionen, I. c., pag. 359.

filles du dieu architecte du monde, que Narakah, fils de la terre, avait enlevée, l'engloutissant vivante dans le palais de l'abîme :

« Samudra-madhye... Narako... hatah (1).

« Narakah (souverain des enfers), tué au milieu de l'Océan. »

« Tvachtur duhitaram... dchagrâha... (2).

« Il avait enlevé la fille du dieu architecte des mondes. »

C'est la vierge, proie de l'Orcus et qui se transforme en Erinnys, reine de l'abîme; c'est aussi un type de la création, dans toute sa grâce et dans toute sa beauté, que le Chaos veut effacer. Narakah avait dépouillé Aditi, la mère des dieux, celle qui, dans le Vêda, engendre Adityah ou Varouna; l'esprit divin, pénétrant dans l'abîme, le féconde, le transforme; la plénitude de l'existence sort enfin, sous la forme du firmament, du grand vide tel qu'il existait en principe.

Krichna triomphe ainsi de nouveau du pouvoir de l'abîme, mythe primitif qui sert d'enveloppe à des faits historiquement arrivés sur les côtes de la Gédrosie.

X.

LA GÉDROSIE ET SES HABITANTS.

Parmi les cavaliers ariens dont nous avons déjà parlé, il y avait d'antiques tribus qui embrassèrent de bonne heure le culte des dieux-serpents, par opposition à d'autres races chevaleresques, hostiles à ces mêmes divinités.

Au nombre des premiers sont les Madras, dont il est souvent question dans le Vêda (3), ainsi que dans la poésie épique, avec cette différence, que nous ne les voyons pas accusés de crimes dans le Vêda, tandis qu'ils paraissent sous des couleurs odieuses dans les récits épiques. Ces Madras, dont le docte M. Lassen a savamment traité, avaient fondé un empire qui s'étendait non seulement sur différentes parties du Pandjab, au royaume actuel des Sikhs, mais encore sur les bords de l'Océan, à l'ouest de l'Indus, dans le pays où les compagnons d'Alexandre le Grand plaçaient les Arabiens et les Orites, jusqu'à la Gédrosie (4).

(1) Harivansha, Vâsudeva-mahâtmye 174 adhyâyah, shl. 9..

(2) Ibid, Vichnu-parvani Naraka-badhe 121 adhyâyah, shl. 7.

(3) Sâmaveda, Thchandogya Oupanishat, prapâthaka VII, § II; Vrihad Aranyakam, adhyâyah 3, brâhmanam 7, ou Ouddâlaka brâhmanam, pag. 43.

(4) Lassen, de Pentapotamia indica, pag. 63-72; Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes, vol. I, 1837, pag. 353-4; vol. III, pag. 212-214.

Ils occupaient donc par les armes tous les territoires où nous avons reconnu le culte de l'Erinnys ou de la divine furie ; mais s'ils s'étaient emparés de ce territoire, ce n'était, certes, pas pour la beauté du sol ; c'était pour y exercer le métier de la piraterie.

Ceux que les livres de l'Inde connaissent sous le nom de Madras, sont ceux-là mêmes qu'Hérodote désigne comme le peuple cavalier de la Médie, peuple qui porte le nom de Mardes ou Mares, les Madaï de l'Écriture sainte, c'est-à-dire les Mèdes mêmes. La dynastie qui régnait sur ces peuples avait le titre d'Astyage, qui est Azdahak ou Ajtahag chez les historiens de l'Arménie (1). C'est le nom du serpent à la dent cruelle, combattu, dans les hymnes du Véda et dans le Zendavesta, par le dieu cavalier Vritra-han ou Verethra-Zan, dieu qui tue le serpent, lequel dessèche les sources de la prospérité, et frappe de stérilité les fleuves dans les montagnes, le Azi-dahâka (2) ou le serpent qui mord des livres zends, dont on a fait Astyage chez les Grecs et Zohak chez les Persans modernes. Dans les hymnes du Véda il s'appelle Ahi, le serpent.

Nul doute que ce serpent, combattu par le dieu arien, ne soit d'abord un objet entièrement physique, l'ennemi de la création, l'excès du froid en hiver et du chaud en été, glaçant ou desséchant le courant des grandes eaux ; mais nul doute aussi que ce serpent n'ait été interprété, très anciennement, dans un tout autre sens ; qu'il ne désigne encore le peuple adorateur des dieux-serpents, peuple qui y voyait un emblème de la Vie aussi bien que de la Mort ; enfin, que cette partie des cavaliers de race arienne, connus dans l'Inde occidentale sous le nom de Madras, établis dans l'Afghanistan et le Beloutchistan, maîtres de la Médie, célèbres sous le nom de Mardes ou de Mares, n'ait également été désignée sous le nom de serpents. Telle est l'origine de la dynastie des doubles Zohaks ou des doubles Astyages, l'occidentale, celle de la Médie ; l'orientale, celle de l'Afghanistan.

Le Shahnameh traite absolument en histoire le mythe du Véda et du Zendavesta, mais de manière que le mythe est encore reconnaissable sous la transformation qu'il lui fait subir (3). C'est qu'évidemment aussi plusieurs traits du Véda et du Zendavesta

(1) Moÿse de Chorène, l. c.

(2) Burnouf, études sur la langue et les textes zends, Journal asiatique, 1844, tom. IV, pag. 498.

(3) Firdoucy, ed. Mohl, vol. I, pag. 96-113.

même (1) semblent indiquer qu'il s'agit parfois, sous le voile du mythe, d'un événement très réel de la vie des peuples, événement qui se rapporte à des actions et réactions amenées par l'extension séculaire des empires de l'Asie méridionale, couchite ou chamite, sur le nord arien et bactrien. Les anciens nous en ont gardé un souvenir dans leurs traditions sur la toute primitive époque de l'empire d'Assyrie, envahissant les régions de la Bactriane, d'où vint sa chute (2).

Quoi qu'il en soit, Zohak est appelé, dans le *Shahnameh*, un cavalier *Marde* ou *Arabe*; or, le nom d'Arabe est ici une erreur facile à expliquer. Arvan est le nom du coursier dans le *Véda* et le *Zendavesta*; les Arabitæ des anciens, dans le pays de Las, sur l'Océan indien, où nous avons appris à connaître les Madras ou Mardes, sont les Arvânah ou Arvanah, chevaux ou cavaliers; durant l'ère mahométane, on en a fait des Arabes par suite de la consouance des noms. Les Arabes cavaliers, c'est-à-dire les Bédouins de race sémitique, qu'il ne faut jamais confondre avec les fils de Kousch et de Yoktan du midi de la Péninsule, ne paraissent que tard sur la scène du monde, quelle que soit l'antiquité de leur origine.

Qu'il me soit permis ici d'ajouter que l'association du cavalier et du serpent se retrouve jusque dans la tradition anglo-saxonne et scandinave, ou Hama, comme il est appelé chez les Anglo-saxons, Heima, ainsi que l'appellent les Germains et les Scandinaves, signifie le serpent, héros féroce à trois mains, d'une stature gigantesque, et s'appelant Stoudas, le cheval; car son père Stoudas avait un grand haras de chevaux, étant cheval comme son fils (3).

XI.

LES MACARES.

Disons un mot du Makarah, dont le nom se retrouve probablement dans la côte du Makran, nom persan de la Gédrosie, mot qui existe en sanscrit comme en grec, sans posséder dans aucune des deux langues sa vraie racine. En revanche, il a la forme

(1) *Rigveda*, achtaka VII, adhyâyah VI, varga IV; *Mahâbhâratam*, Indra vidchaya.

(2) *Diod. Sicul.*, lib. II.

(3) *Vilkina Saga*, chap. XVII; *Grimm, deutsche myth.*, pag. 360.

d'un radical dans le Phénicien Makar (1), et semble appartenir ainsi à la famille des idiomes de l'Asie couchite, dont les langues paraissent toutes avoir subi une régénération de fond en comble par l'immixtion des idiomes sémitiques; car les Sémites ont conquis, en Asie comme en Afrique, la majeure partie de l'antique héritage de Kousch, race dont ils se sont incorporés les débris, ou qu'ils ont absorbée dans une unité nouvelle.

Le Makarah est le type du Dieu Kâmah, dont le nom se trouve dans les hymnes du Véda, qui, dans un langage antique, chantent la création du monde (2). Kâma est donc au rang des plus anciens dieux de l'Inde; mais quoiqu'il paraisse dans le Véda, il n'y est cependant l'objet d'aucun culte, et il n'y joue, comme l'Eros des Orphiques et de la Théogonie d'Hésiode, qu'un rôle purement cosmogonique. Il est l'Amour Créateur; mais il existe un tout autre dieu qui remplit la même fonction dans le Véda, dieu moins spéculatif et d'une physionomie évidemment plus ancienne. Le dieu dont je parle est l'objet d'un culte sérieux et joue un grand rôle mythique; c'est Asourah, le souffle de vie, un des surnoms du dieu Varounas, issu de l'Orcus, devenu créateur du monde.

Kâmah, pour des causes que j'exposerai ailleurs, me paraît, en principe, un dieu étranger à la race arienne. Par son nom comme par ses fonctions, dieu créateur et génie solaire, embrasant et embrasé, jeune et vieux à la fois, comme l'Amour, c'est Cham, Kamosch, Baal-Cham, le dieu de Khemmis en Égypte, le grand dieu de la race de Kousch et de Cham, qui tire de lui son nom principal. Il parut sur l'Océan indien comme dans la mer Rouge, et à la suite de la navigation des Phéniciens dans la Méditerranée, triomphant partout du monstre marin. Il est Baal-Makar en même temps qu'il a vaincu le Makar; il est Makar descendu en effet dans l'abîme et englouti par le monstre; il sort de sa gueule revêtant le génie de l'Orcus après l'avoir transformé; dompté à tout jamais, il ne s'assimilera plus la victime. Aussi ce dieu, qui, dans la mythologie populaire de l'Inde, a vaincu sur l'Océan comme Amour Créateur le monstre de l'abîme, est Makara-ketanah, Makara-ketuh, Makara-dhivadchah, Makar-ânkah, portant le monstre comme emblème; car il a soumis l'Océan où

(1) Movers, die Phonikier, vol. I, pag. 417-423.

(2) Rigvéda, achtaka VIII, adhyâyah VII, varga XVII, shl. 4, 5.

le Makarin a son empire, lui, le dieu des Kouschites, le premier navigateur de la mer des Indes.

Ce Dieu péri, comme nous le verrons ailleurs, par la fureur de Roudrah, le dieu arien, qui agit sur lui comme le démon de l'hiver ou du brûlant été agit sur le génie du printemps. Alors Kâmah revêt le caractère d'Adonis et de tant d'autres divinités de l'Asie méridionale, couchito-sémitique, qui toutes sont pleurées par les femmes et qui toutes périssent dans la fleur de l'âge. Il y a là, en dehors de l'allégorie physique, un souvenir qui semble appartenir à l'histoire; la douleur des races autochtones subjuguées, s'exhalant en gémissements sur la perte de leurs dieux, et passant aux vainqueurs dans la suite des âges, quand le sens originel de ces Vilápâh, comme on les appelle en sanscrit, ou de ces lamentations, était depuis longtemps effacé.

Après avoir cruellement péri, le même dieu revit sur l'Océan comme fils de Krichnah par le héros de l'Arianisme; d'autres dieux couchites, comme Balarâmah, dont nous avons dit un mot, sont incorporés parmi les dieux ariens et renouvelés dans le même esprit. Évidemment le syncrétisme religieux, dont Dvâarakah fut la puissante métropole dans la péninsule du Guzerate, avait pour but de s'affilier des peuples de race diverse, aborigènes comme étrangers, afin d'en faire, sous des dieux ariens modifiés, les membres d'un nouveau corps social, des rangs duquel disparussent les inimitiés du passé. C'est ainsi que le dieu Kâmah, revivant dans un des fils de Krichnah, reparut sur l'Océan, englouti de nouveau par le monstre marin, ou le Shambarah (1); il sortait du corps du poisson, comme le Melcarth de Tyr du ventre de la baleine, à l'instar du prophète Jonas, de l'Écriture sainte; l'arrivée de Jonas par le Tigris, venant de la mer Rouge et sortant du corps d'un monstre marin, est un vieux type de ces parages et sert de cadre, pour ainsi dire, à la mission historique du prophète.

Plusieurs îles des côtes de la Gédrosie, du Makran, du golfe Persique et du golfe Arabe (2) paraissent avoir porté anciennement le nom de Makar, parce que le Dieu y aborda comme vainqueur du Makarah, sortant du navire comme du ventre de la baleine, triomphateur de l'Orcus. Ce nom fameux, nous le re-

(1) Harivansha, Vichnu parvani Shambara-badhe 163 adhyâyah, pag. 759-761.

(2) Diodor. Sicul., lib. III, § 38.

trouvons de plus en plus reculé vers l'Occident, et constamment attaché aux îles.

D'abord plusieurs îles de la Grèce ont porté ce nom, entre autres les îles de Chypre, de Rhodes, de Crète, de Lesbos et autres. Il se retrouve comme nom de cité en Arcadie, en Sicile et ailleurs. Une héroïne, Makaria, trouve volontairement la mort dans une source qui prend son nom, proche Marathon, dans l'Attique; c'est l'indice d'un sacrifice à la déesse de l'abîme, épouse de l'Orcus. Makareus, assimilé sous sa forme cruelle à la bouche de l'abîme, est un des fils de Lycaon en Arcadie, du Dieu loup, de l'anthropophage; un autre Makar échappe au déluge de Deucalion, ce qui signifie qu'il est sauvé du monstre marin (1).

Mais ce qu'il y a de plus important, c'est que les Dieux eux-mêmes sont souvent appelés les Makares dans Homère et Hésiode (2); ce qui paraît les confondre avec la race d'Ouranos ou les Ouraniones, c'est-à-dire qu'une longue communauté d'empire maritime exercé par les Phéniciens conjointement avec les Pélasges, indépendamment de beaucoup de conflits et de rivalités, avait amené sur plusieurs points la fusion des idées des deux races, du reste, si radicalement distinctes, et l'union de leurs Dieux dans une certaine mesure dont il ne faut pas s'exagérer la portée. Hésiode, enfin, considère les îles Macares, aux extrémités de l'Océan, du côté du couchant, comme le séjour des Dieux où les hommes se rendent après leur mort, quand ils sont appelés à goûter le fruit de l'immortalité (3).

XII.

PHORKYS ET KÉTO, OU LES HORREURS DE L'OcéAN.

Phorkys et Kéto répondent à l'idée d'abîme dans la Théogonie d'Hésiode; Phorkys, le cochon de mer, en latin Porcus, car c'est le même mot, le *sanglier de l'abîme*; Kéto, la baleine, le monstre marin: ils représentent la même chose (4). C'est comme Mrityou associé à Ashanâyâ dans le Véda, le génie de la Mort, époux de la Faim, sa compagne; la femme caractérisant l'é-

(1) Athénée, lib. III.

(2) Illas I, 339; Odyssée X, 299; Hésiode, Oper. 551, 143.

(3) Hésiode, Oper. 173.

(4) Hésiode, Théogon. 257, 271.

nergie du mâle, sa Shakti ou sa puissance, dans le langage mythologique de l'Inde.

La fable grecque qui fait sauver le poète Arion par le marsouin ou le dauphin, image en petit du cochon de mer, après que l'équipage du navire l'avait précipité dans les flots, nous montre l'Abîme refusant le sacrifice humain auquel un sanglier a pu être substitué en principe. Le nom d'Arion rappelle celui du cheval, issu de Poseidon-Hippios et de l'Erinuys, le frère de Pégase, le type du rachat de la victime humaine. Toutefois, il se peut que le poète Arion ait été sauvé d'un naufrage ou autrement; mais l'histoire, telle qu'elle est racontée, présente évidemment le sens indiqué. Le poète ici est comme Orphée dont la tête inspirée traverse également l'amas des ondes. Sous ce point de vue, c'est le Kavi du Véda, le Dieu Hymnode, le Dieu de l'Océan, qui créa le monde en le tirant de l'abîme par la magie de ses chants sacrés, durant l'accomplissement de l'holocauste (1).

Le sanglier s'appelle Varâhah dans le Véda, et y est un type du Dieu ouvrier des mondes, créateur du Ciel et de la Terre; hiéroglyphe, comme tant d'autres, emprunté à la vie sauvage des bois, puis conservé, parce que cet animal, devenu holocauste, figurait la victime, image du Dieu; or, c'est ce sanglier qui, plongeant dans l'Océan, soulève la terre, puis la façonne, arrangeant le firmament et déterminant l'ordre des cieux (2).

Le Zendavesta connaît le même type sous la même appellation (3).

Ce sanglier a deux faces. Si, d'une part, il représente la force divine qui a plongé dans l'Océan pour en arracher le monde; d'autre part, il est comme Phorkys un type de cet abîme qui anéantit le monde, l'absorbant dans le Vide, le renfermant dans le Néant. Sous ce point de vue on trouve aussi son nom transcrit sous la forme de Varâhou, que les génies des Vents ou les Maroutah combattent sur l'Océan, eux qui sont :

(1) Sâmaveda, prapâthaka V, dashati V, § v, pag. 37; *ibid*, prap. V, dashati X, § x, pag. 42.

(2) Taitirîya Yadchour-véda, lib. VII, cp. I, sectio V, Colebrooke, *miscell. Essays*, vol. I, on the Védas, pag. 75. Sâmaveda, prap. IV, 2 moitié, shl. I, pag. 39. Rigveda, achtaka VII, adhyâyah 4, § XII, shl. I. Rigvéda, ed. Rosen, lib. I, adhyâyah VIII, cp. XVI, hymne 9, shl. 5, pag. 238. Harivansha, Bhavichya parvani varâhe, 225 adhyâyah, shl. 1-50.

(3) Zendavesta, Jeschts Sadès, Jescht de Behram, V cardé.

« Vidhāvato Varāhām (1).

« Ébranlant les sangliers de l'abîme. »

Le démon qui enveloppe, dans le principe des choses, toutes les existences, qui embrasse, sous de communes ténèbres, le ciel et le contre-ciel, Ouranos et Tartaros; Vritrah est appelé Varāhou dans le Véda (2). Il y est combattu par le dieu Vichnou qui, pénétrant l'éther et la masse des eaux, devient auteur du monde, sous le type même du sanglier Varāhah; car, ainsi que je l'ai dit, le symbole du sanglier est double. Comme Phorkys, c'est l'abîme; comme Esprit Créateur qui y descend, il arrache l'univers aux ténèbres, et, architecte des mondes, les fabrique à la lumière du jour (3).

« ... Vichnuh... sahlyān vidhyad Varāham.

« Le Dieu qui, par sa force, pénètre le tout, fendit le sanglier. »

Ce que sont dans la mythologie des Grecs Phorkys et Kéto, Rāhou et Kétou le sont dans la mythologie de l'Inde, où le sens primitif se complique cependant de l'idée de la comète qui y est introduite, de l'astre errant qui obscurcit le soleil et la lune, et menace le monde de la destruction.

La crainte de la comète, dont une primitive apparition semble avoir coïncidé avec un grand trouble dans l'assiette d'une portion de la terre, dont les hommes furent témoins aux vieux jours du monde, est répandue sous la forme du même mythe arien et bactro-européen, chez la majeure partie des peuples de la haute Asie, de race finnoise, turque, manchoue et mongole. Cela prouve que ces peuples voisins, dans leur berceau, de la race arienne et bactro-européenne, ont reçu de leur influence la forme du mythe d'une part, et d'autre part, que, témoins des mêmes désordres de la nature, ils ont vécu sous la même pression d'une universelle terreur. On croyait évidemment à la fin du monde.

Le mythe donc de Rāhou et de Kétou, en tant qu'il se rapporte à l'apparition d'une comète, dans la fable du *Manthanam* (4),

(1) Rigveda, lib. I, adhyāyah VI, cp. XIV, hymne V, pag. 176.

(2) Ibid, adhyāyah VIII, cp. XVIII, hymne I, shl. XI, pag. 262.

(3) Ibid, adhyāyah IV, cp. XI, hymne IV, shl. VII, pag. 122.

(4) Mahābhāratam, vol. IV, Harivansha, Bhavichya-parvani Pauchkare 220 adhyāyah, shl. 30, 31. Ibid, vol. I, Ādiparva, amritamanthanam samāptam, 19 adhyāyah, shl. 4-9, pag. 42.

ou de l'agitation de l'Océan, doit être formellement distingué de l'apparition de Râhou et de Kétou sous la figure du serpent qui embrasse, par la tête et la queue, le firmament et l'abîme, étouffant l'univers dans ses replis.

Pour ce qui est de la forme même du mot Râhou, je le crois une mutilation du nom de Varâhou, par le fait de la prononciation populaire; peut-être fut-elle intentionnelle. Un tel déguisement de la parole, que le Vêda appelle *parokcham*, — invisibilité, mystère, — n'y est pas rare (1). Généralement parlant, je ne me fie pas à ces décapitations de la parole; mais comme ici l'idée correspond à l'expression, je crois pouvoir hasarder cette témérité. Si, du reste, elle se trouvait erronée, la racine *rah* pourrait rendre compte du mot Râhou qui représenterait le *rahas* ou le *rahah*, la solitude, le mystère.

Quant à la Kétou, c'est tout à fait la Kéto des Grecs, de nom, d'idée et de fait. Kétos est ce monstre marin, cette baleine à laquelle Hésione et Andromède furent exposées, quand Persée et l'Hercule tyrien, le dieu Melkarth ou Melikertès, qui lui avaient échappé, affranchirent les vierges de la dime dont la bête était friande. Kéteus est encore un surnom de Lykaon ou du loup, père de Kalisto, sauvée sous la figure de l'ourse, c'est-à-dire de la vierge des bois, dont le sacrifice fut rédimé par celui de l'animal, déchiré comme victime (2).

Kétou, en sanskrit, est tout *prodige* ou toute apparition monstrueuse du firmament ou de l'abîme; c'est dans sa signification vague et générale le *signe*, et dans sa signification resserrée et spéciale cette partie de la queue du serpent de la sphère céleste qui plonge dans l'Océan, tandis que sa tête, sous le nom de Râhou, se dresse dans les cieux. On le voit, c'est le même type que le serpent Anantas; c'est le même dieu des peuples Couchites, interprété en sens haineux par les races ariennes et bactro-européennes. Il comprend le Chaos et ses horreurs, toutes les infortunes dont le monde était menacé, sous le symbole des dieux de la race ennemie. Tel est le fil historique, parfois caché sous cette mythologie.

Râhou et Kétou, comme figurant la tête et la queue du serpent dans le ciel des astronomes, ne constituent pas l'idée pri-

(1) Rigvéda, Aitareya Oupanichat, § xxiii.

(2) Apollodor, III, 8, 2.

mitive. L'astronomie perce à peine dans le Vêda, et l'élaboration systématique de cette science est, sans contredit, le fait des peuples de l'Asie méridionale, des Couschites de la Babylonie et du midi de l'Arabie, ainsi que de leurs frères établis sur l'Océan indien, aux embouchures de l'Indus comme dans la Gédrosie. Le perfectionnement de l'astronomie primitive est dû aux besoins de la navigation sur l'Océan indien, le golfe Persique et la mer Rouge.

Tout l'Occident est appelé le Kétou-mâlam ou le Vârouni, la région de la Kétou, ou de la déesse Ourania dans les livres de l'Inde ; car si c'est l'Erinnys qui réside dans les abîmes, cette vierge est belle, quoique terrible, et, de plus, Aphrodité, dans toute sa parure, figurant le monde dans sa beauté, est sortie de l'abîme des ondes.

Que l'Orcus ait eu, symboliquement parlant, dans la pensée des peuples du Latium, la figure d'un monstre marin, cela peut se déduire du nom d'*Orca* donné à la baleine ; tel est encore le nom d'un vase, façonné sur le type d'un requin et destiné à contenir l'eau :

« *Orca* genus marinæ bellæ maximum dicitur : ad cujus similitudinem vasa quoque ficaria *orcæ* dicuntur (1). »

Ajoutons à ces mots le mot *urceus*, vase d'eau, cruche, ainsi que le grec *Orkynos*, monstre marin, grand poisson de mer ; puis *horké*, *hyrché*, *yrché*, vase pour conserver les poissons salés ; la forme du vase prouve qu'il exprime symboliquement la gueule du monstre. On sait que l'art antique empruntait ses types à la mythologie, même jusqu'aux moindres objets de l'industrie.

Il est curieux de retrouver la même filiation d'idées dans un mot emprunté à l'idiome des Celtes de l'Ecosse et de l'Irlande, chez lesquels *Orc* ou *Oirc* signifient à la fois le chien de chasse, la baleine et la mort. Les îles *Orcn-ey*s ou les Orcades paraissent avoir joué, dans la mythologie de ces peuples, un rôle analogue à celui des îles Makares ; séjours de la terreur d'abord, résidences du dieu de l'abîme ; puis types de l'ordre de création, terres jeunes et fraîches, qui remplaçaient le Chaos et sortaient, pures et virginales, du sein des ondes. Là donc était dompté le monstre marin, là était rachetée la vierge.

(1) Festus, ed. Muller, pag. 180.

XIII.

DE LA MER ÉRYTHRÉE, JUSQU'AU DÉTROIT DE BAB-EL-MANDEB.

Mais revenons de cette excursion à la mer Rouge.

La mer Rouge prend son nom de la victime, ou de l'Erythras, qui en sanskrit est Roudhiras ou Rohitas, le rouge, le sanglant, dont le tombeau se voit sur Oa-rakta, l'île rouge, selon Néarque; or *raktah* en sanskrit est rouge, et *raktam* sang (1).

Agatharchide, cité par Strabon (2), raconte que le Perse Erythras, le rouge, poursuivant sa cavale, qu'une lionne furieuse avait chassée jusqu'au fond de l'Océan, pour sauver son troupeau de cavales, fut le premier à se hasarder en mer, abordant dans l'île d'Oa-rakta, la rouge, la sanglante, où Néarque place son tombeau; c'est de lui que le golfe Persique tire son nom, étant la vraie mer Rouge, qui s'étend jusqu'aux Indes. Ailleurs Strabon donne à la même île le nom de Tyrrhiné (3), dont le nom rappelle les navigateurs Torrhènes ou Tyrsènes de la Méditerranée; c'est-à-dire les Pélasges, associés à leurs voisins les Tyriens, dans l'exploration de la Méditerranée, comme probablement, aux jours reculés du monde, dans la mer Rouge, où les Phéniciens occupaient deux îles, d'où ils tirent leur origine, et dont l'une fut l'île de Tyros, dans le golfe Persique (4).

Erythras est évidemment la victime humaine, dont le sang colora l'Océan et à laquelle fut substituée la cavale, la Badavi de la mer de l'Inde. Le troupeau d'Erythras rappelle le *Bādavyam*, ou le troupeau des pontifes cavaliers de l'Inde, pontifes chevaux qui immolent la cavale au volcan sous-marin, monstre à la tête de cavale.

Le mythe est si vivace dans ces régions que nous en trouvons la trace ineffaçable dans les contes indiens et arabes dont le théâtre est la mer des Indes, le golfe Persique ou la mer Rouge; ainsi dans le conte des voyages de Sindbâd, celui-ci, ayant fait naufrage dans sa première navigation, est rejeté par les vagues sur une île où il voit un cheval attaché et un homme sortant de

(1) Arrien, Indic. 37.

(2) Strabon, XVI, cp. IV.

(3) Ibid, cap. III.

(4) Ibid.

dessous terre derrière le cheval; cet homme le conduisit dans un souterrain, parmi les palefreniers du roi de l'île; ce qui rappelle l'institution du Bâdavyam ou le haras des pontifes cavaliers de l'Inde. Au commencement de chaque saison de l'année, ils y amènent les juments du roi et les y attachent; il sort de la mer un étalon qui les couvre; comme ensuite il veut les tuer, les palefreniers le contraignent par leurs cris à retourner dans la mer; ils amènent ensuite les juments dont ils ont soin, jusqu'à ce qu'elles aient mis bas; le poulain qui naît d'elles est un cheval marin, appartenant au roi (1). C'est Varounas, appelé le Roi dans le Véda, qui est le souverain de l'île, et le même que ce cheval féroce voulant dévorer les cauales. Du reste nous retrouvons, sur les bords de l'Oxus, une tradition toute analogue, comme on peut le voir dans l'histoire de Kurroglou (2).

La même idée que celle qui se trouve exprimée par le mot Érythras, se trouve représentée dans la personne du héros Rohitah, le sanglant, ou Rohit-ashvah, le cheval rouge, sanglant, des annales guerrières de l'Inde. Rohitah, dès avant sa naissance, est destiné à devenir l'holocauste du cruel Varounas, c'est-à-dire à être immolé sur mer; son père, qui veut le sauver, est frappé d'hydropisie par le roi des ondes. Enfin Rohitah achète, dans la personne de Shounah-shepah, une victime humaine pour le remplacer (3).

Telle est la mer *Rouge* sur laquelle Varounas exerce, comme le cruel Ouranos, son primitif empire, qui est celui de l'Orcus et de ses sombres terreurs; Varounas qui nage dans le sang de la victime, rougissant la mer Érythrée, comme Ouranos qui nage dans son propre sang sur les côtes de l'Épire; ce sang est le gage que l'Orcus enfin apaisé, une création jeune et belle, une splendide Shri ou Vârouni, une Ouranie ou une Aphrodité sortiront du sein des flots. Varounas et Ouranos représentent ainsi les deux formes de l'existence: l'espace comme vide et l'espace comme plein, l'abîme originel et le splendide firmament.

Les Phéniciens s'appellent les *Rouges*, ce que leur nom in-

(1) Les voyages de Sindbad, traduction par Langlois, pag. 11-13.

(2) Chodzko, Specimens of the popular poetry of Persia, London, 1842, pag. 17.

(3) Rigveda, Aitareya brâhmanam VII, 13-18, surtout les §§ 14, 15. Bhâgavata pur. lib. IX, cp. VII. Râmâyanam ed. Schlégel, Shunahshepha-vikraya nâma 61-62 sargah; ed. Gorresio, 63 sargah.

dique dans l'étymologie des Grecs. Ils portent ce nom parce qu'ils ont immolé des hommes à l'Orcus avant que l'holocauste du cheval, propre aux navigateurs ariens, les eût rachetés. Toutes les localités qui portent le nom d'Érythras sur les côtes de l'Asie mineure et de la Méditerranée, tirent leur nom d'une idée du genre de celle que nous venons d'exposer.

C'est Varounah lui-même qui est vaincu par le dieu Krichnah, vainqueur des enfers ou du Narakah sur les côtes de la Gédrosie, et qui va maintenant triompher de Varounas dans la mer Rouge :

« Nirdchitash teha iva bhagavân Varuno lohite hrade(1).

« L'adorable a subjugué Varounas dans la mer Rouge. »

Il y a littéralement le lac Rouge, mais lac est ici pour mer, car Varounah réside exclusivement dans l'Océan.

Quittons le golfe Persique pour la côte du Hadhramaut d'Arabie; c'est le Hazar-maveth de l'Écriture, la demeure de la mort, — Hadhar-el-Mauth; dans ce territoire et sur ses côtes volcaniques réside un génie pareil au Mrityou du Vêda, génie de la Faim ou de la Mort.

Cette côte de la désolation qui cache, dans l'intérieur des terres, des régions de haute culture, fut le siège des Aadites de l'antiquité. Ils y vécurent puissants et redoutés avant l'invasion des Yoktanides de la race de Sem, usurpateurs de l'antique héritage de Kousch, dont ils subjuguèrent non seulement l'empire, mais dont ils s'approprièrent en partie les noms; car les fils de Yoktan, dans l'Écriture sainte, ont souvent adopté les dénominations des fils de Kousch, leurs prédécesseurs; ceci remonte déjà aux très vieux temps du monde (2).

Il existe deux lieux fameux dans le midi de l'Arabie, et tous les deux rapprochés des bords de la mer; ils portent également le nom du sépulcre de Hout. L'un est situé dans le pays de l'Orient ou dans le territoire de Mahrah, où est le tombeau de Hout le fils, tandis que celui de Hout le père est au couchant de cette région. Quand le père périt à l'Occident, le fils sort à l'Orient de sa tombe; le père et le fils sont évidemment les deux formes du dieu solaire. Quant à la tombe du couchant, elle est proche du Bar-hout ou du puits de Hot, ce qui signifie le fils du grand serpent noir, dans la langue Ehhkili, idiome couschite

(1) Harivansha, Vichnu-parvani Vâsudeva-mahâtmye 474 adhyâyah.

(2) Genèse X, 7; 26-30.

parlé à Mahrah, et dont nous devons la révélation aux doctes investigations de M. Fresnel (1).

Ce serpent noir qu'est-il, sinon le génie de la région même du Hadhra-mauth, ou de la maison du dieu de la mort? le fils qui renouvelle le père est le soleil, issu de l'œuf du serpent dans la mythologie de l'Inde; or ce soleil s'appelle Mârt-ândah dans la légende populaire des contrées occidentales de l'Inde où régnait le culte des serpents, notamment au Kachmir, ainsi que dans la région de Taxila. C'est le soleil sorti de l'œuf et fils de Mrityou, le Mauth des côtes de l'Arabie, le génie ou le dieu de la mort (2).

Les géographes de l'antiquité ont connu ce fameux puits, où, selon les habitants, demeurent les âmes de ceux qui ont été condamnés aux enfers. De cette région volcanique sortent des vapeurs pestilentielles, et dans ces ébullitions du bitume la superstition populaire croit entendre les gémissements des torturés.

Là donc les anciens ont placé la source du Styx, de même qu'ils ont établi, sur d'apparentes consonnances de mots, à cause de deux tribus voisines, appelées les Minéens et les Rhadaméens, que Minos et Rhadamanthys y avaient leur séjour (3).

Sans nous inquiéter de ces puérides étymologies, ce qu'il y a de certain, c'est que l'Arabie méridionale, dans une vaste étendue de côtes, était le séjour d'un très vieux culte, parent du culte des serpents, dont nous avons pu retracer la filiation sur l'Indus et dans la Gédrosie; c'est ce même culte qui se répand par l'antique Éthiopie jusqu'en Égypte, où les rois, fils du soleil, ont le serpent pour emblème; mais comme ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ce qui concerne ce culte, je le réserve pour une autre circonstance.

Les vieux habitants d'une partie de cette côte avaient une réputation terrible aux jours de l'antiquité; on les accusait de déchirer les hommes vivants quand ils étaient naufragés, et d'enlever, à l'instar du démon Narakah de la Gédrosie, les femmes des contrées lointaines, somptueusement entretenues dans leurs sombres palais (4).

(1) Fresnel, quatrième lettre sur l'histoire des Arabes, *Journal asiatique*, juin 1838, pag. 516, 530-33; *ib.* 509, note 2; *ib.* Lettre sur la géographie de l'Arabie, juillet 1840, pag. 84.

(2) Hariyansha, hariyansha-parvani Vaivasvat-otpatti kathane 9 adhyâyah, shl. 2, 5, pag. 463-4.

(3) Ptolom., lib. VI, cp. VII; Plin., *Hist. Nat.*, lib. VI, cp. XXXII.

(4) Ritter, *Erdkunde*, vol. XII, Arabie, pag. 296.

Il existe sur les côtes de l'Asie mineure un golfe étendu, du nom d'Adra-myttion, dont l'étymologie est incertaine et qui borde une région du même nom, avec une capitale. Le nom n'est pas hellénique, quelle que soit son origine. On le rapporte au Lydien Adramys, qui est le même que le roi Hermon, et dont le nom se reproduit dans l'île d'Adramyttis des côtes de la Lydie. Le nom prétendu lydien d'Adramys, interprété par le Grec Hermon, indique un culte de la mort, comme à Hermioné, dans le Péloponèse, au voisinage de la côte, et où se trouvait l'entrée des enfers.

Le voisinage d'Erythré, au reste, et des régions érythréennes, de la terre rouge ou de la terre de la victime, ainsi que la nature du sol et celle des régions environnantes, rend très probable que nous possédions en Adra-myttion le même nom que celui de Hadhra-mauth ou Hazar-maveth, la maison de la Mort. Une partie de l'Asie mineure, avant d'avoir été occupée par des tribus bacto-européennes, le fut par des races sémitiques ; je m'efforcerai ailleurs de prouver qu'en plusieurs de ces localités il y avait eu, plus anciennement encore, des établissements couchites. Le nom de Kyzikos entre autres, le dieu ou le héros sur la tombe duquel on célébrait des jeux sanglants, et qui périt tragiquement, ainsi que Kleité son épouse, ce nom et celui de la péninsule de Kyzikos ne me paraissent souffrir d'autre étymologie que le sanskrit Kouchikas, dérivé de Kousch.

Il y a plus ; en admettant un élément historique dans le fameux Memnon de Suse, transporté de la région de l'aurore au sein de la Troade et de la Kyzicène, j'y vois le témoignage de la présence d'un Dieu et d'une colonie couchite, antérieurs de bien des siècles aux établissements des Phrygiens et des Pélasges. Memnon est pleuré comme Kyzikos, avec lequel il a une parenté évidente.

XIV.

APPARITIONS APOCALYPTIQUES DE L'ORCUS ET DE SON CHEVAL.

Le Néant, qui fut avant le monde, ou la plénitude éthérée, renfermé en soi dans le Vide, lieu des enfers dans les religions païennes, couve le feu de la mort, cette flamme dévorante qui

ne nourrit ni n'illumine, mais qui prive d'air et de liberté, qui étouffe.

Les doctrines apocalyptiques de l'antiquité ne remontent peut-être pas très haut dans les croyances des peuples. Il est certain que la spéculation y a eu même une plus grande part que la religion. Dans la philosophie d'Héraclite, dont les Stoïciens, sur ce point, se sont faits les copistes; dans les livres de l'espèce du Mokcha-dharma, qui renferme un cours de métaphysique à l'usage des guerriers de l'Inde, pour vulgariser les spéculations de l'entendement (1); dans tous ces systèmes où il est question d'une théorie sur la fin des temps, elle relève, partout et toujours, d'une doctrine sur les cinq éléments qui, procédant les uns des autres, sont réabsorbés les uns dans les autres, en ordre inverse de leur évolution. A la dissolution dans l'eau, cause primitive de la naissance physique du monde, succédera la conflagration universelle, qui desséchera radicalement les sources de l'existence et ne laissera plus subsister que l'espace sous forme de vide: cadre sans contenu, caverne sans air et sans lumière.

Dans l'Asie mineure et spécialement à Erythrée, comme dans les régions volcaniques de la Phrygie, la prêtresse d'Apollon ou la Sibylle prophétisait cet avenir; car, à l'instar de la Pythie, elle recevait ses inspirations d'en bas, sortant de dessous terre. En Scandinavie, en Germanie, comme chez les Celtes, il y avait des femmes qui recevaient les mêmes inspirations et prophétisaient aussi les temps apocalyptiques. Le célèbre poème de la Vauluspa, entre autres, qui fait partie de l'Edda et embrasse la prophétie de la Vaula — Velléda — sur la fin des temps, chante dans le plus haut style ce tragique avenir.

Ces doctrines apocalyptiques, que nous trouvons ainsi répandues parmi une portion des peuples de race arienne et bactro-européenne, quoique leur âge et le genre de leur propagation soient voilés et qu'elles relèvent plus de la métaphysique que de la religion, ont toutefois un côté mythique sous lequel elles apparaissent chez quelques uns des peuples que nous venons de citer. C'est sur cet aspect que nous allons fixer un instant notre attention.

(1) Mahābhāratam, vol. III, lib. XII. Shanti parvani mokcha dharmechu Shūk-ānuprashna 233 adhyāyah, pag. 667, 668. *Ibid.* Mokcha-dharma-parvani, Yād-ohnavalkya Dhanaka-samvāde 314 adhyāyah, pag. 774.

Nous savons que l'holocauste du cheval, en tout cas une substitution pour l'holocauste de l'homme, s'explique de cette manière, que le dieu de la mort, Mrityou, voulant changer de nature, et restreignant cette ardeur de manger crue toute chose, désira périr par le feu pour se rendre pur, et revêtit la forme du cheval. Ce fut sous cette forme qu'il devint alors un aliment sacré, distribué entre lui et les dieux de l'univers; le monde naquit de l'holocauste, en même temps que lui, Mrityou, changeant de nature, cessant d'être le souffle desséchant de la mort, devint le souffle de vie, divin et immortel (1).

Cette conception a évidemment pour but de marquer le passage d'un ordre de choses barbare, sauvage, où l'on adorait les puissances du Chaos et le Temps sous la figure de la mort, où l'on ignorait le principe de la vie et la plénitude, à un ordre de choses régulier, qui adressait son culte au génie de la vie et de l'immortalité, créateur du ciel et de la terre. Il maintenait sa création sous la condition expresse que les hommes lui adressassent leur holocauste, image en petit de la création en grand.

La manière, du reste, dont ces deux croyances et états de l'humanité opposés entre eux sont audacieusement combinés, est tout entière dans le génie d'une haute et naïve antiquité, qui ignorait l'art de l'analyse dans les idées et opérait en tout une construction synthétique des idées et des choses. C'était, il est vrai, frayer à une philosophie naissante la voie du panthéisme.

Précipité dans les abîmes, sur terre, dans les montagnes, aux sources des rivières, qui étaient censées communiquer, par des voies souterraines, avec un nombril ou un centre de la création dans l'Océan; sur mer, dans des gouffres ou tourbillons, le long des côtes, aux passages dangereux, qui souvent tenaient à l'existence des volcans sous-marins, le cheval, devenu la figure du dieu de la Mort, donna lieu à ces représentations de quelques mythologies de l'Orient et de l'Occident, où le génie de la Mort lui-même paraît à cheval, dans un esprit apocalyptique, par rapport à la destruction de l'univers.

Kalkah, en sanskrit, est le péché, et Kalki est le dieu de la Mort, qui doit mettre fin au monde et au genre humain. Il naîtra sous la forme d'un cheval blanc quand l'époque de la destruction sera

(1) Vrihad âranyakam, Ashvamedha brâhmanam, Mrityou brâhmanam, pag. 3-5.

arrivée (1). Quand cette doctrine de l'avenir est-elle née dans l'Inde? je l'ignore; radicalement étrangère au Vêda, c'est une croyance populaire qui a, comme toutes les fables populaires, une racine antique par laquelle elle communique avec les vieilles superstitions du génie humain. A part sa frappante ressemblance avec le célèbre passage de l'Apocalypse, elle a d'autres parentés jusqu'au sein de la mythologie du Nord. Là, Hel, la déesse du Hadès, et que nous savons être identique de nom et de forme à la déesse indienne Kâli, fait à cheval ses tournées nocturnes en de certaines grandes journées où elle enlève de sa personne les morts (2).

XV.

DU TAUREAU DE LA MER, CHEF DU TROUPEAU DE L'ORCUS.

Dans la mythologie grecque et indienne, les dieux de la mer, Poseidon et Varouna, ont tous les deux des troupes de vaches dans leur domaine et paraissent sous la figure du taureau, ce qui indique un sacrifice de taureau aux puissances de l'abîme. Cet holocauste, quoiqu'il ait laissé plus d'une trace dans les récits épiques de l'Inde et de la Grèce, est d'une signification beaucoup moins importante que l'holocauste du cheval. Je le crois beaucoup plus reculé dans la nuit des temps, mais aboli de bonne heure; je crois aussi qu'il ne s'est jamais accompli en pleine mer et qu'il n'a eu lieu que sur les côtes, au départ des navires. Les raisons que j'aurais à donner pour soutenir mon opinion trouveront leur place ailleurs.

Quoi qu'il en soit, la vache, dans le rituel du Vêda, paraît comme un animal qui, aux origines de la vie pastorale, fournissait le lait aux holocaustes des dieux de l'abîme, dans la demeure de Yamah ou Varounah; elle figure, par conséquent, dans le Narakah des côtes de la Gédrosie; mais elle se retrouve également au Rasâ-talam de la Pattalène, alimentant, aux embouchures de l'Indus, l'holocauste des serpents :

« Idam Rasâtalam nâma saptamam prithivi-talam yatr-âste Surabbir mâtà gavâm amrita-sambhavâ (3). »

(1) Vichnou pourânam, ed. Wilson, lib. IV, cp. XXIV, pag. 484.

(2) Grimm, Deutsche myth., pag. 290, 804.

(3) Mahâbhârâtam, Udyogaparvani bhagavadâyana parvani Matally-opakhyâne shl. 1, adhyâyah 101.

« Ceci est le septième abîme de la terre et qui a nom Rasâtalam , où habite Sou-
» rabhi la mère des vaches , source de l'immortalité. »

Que la vache ait été immolée , aux sources et aux embouchures des fleuves , comme une victime consacrée à Varouna , bien plus anciennement que le cheval , c'est un fait qui se démontre encore par la cérémonie des fiançailles. Jadis , aux temps de la vie pastorale , on immolait la vache à la réception du fiancé dans la demeure de celui qui allait devenir son beau-père , avant l'accomplissement des cérémonies des noces ; plus tard , quand cet holocauste fut repoussé , la forme en fut toujours symboliquement maintenue ; puis la vache était relâchée à la sollicitation de l'hôte , sous les paroles sacramentelles suivantes :

« Délivrez la vache des chaînes de Varouna (1) ! »

XVI.

COUP D'ŒIL SUR LA NAVIGATION PRIMITIVE.

Dans toutes ces doctrines de l'Orcus telles que je viens de les exposer , comme étant en rapport avec l'antique navigation de l'Océan indien jusqu'au détroit de Bal el Mandeb , ainsi qu'avec la primitive navigation de la Méditerranée et des golfes adjacents , voici ce qui me semble évident. C'est qu'une croyance appartenant aux plus vieux marins du monde , aux hommes de race couschite , dont les Phéniciens sont le plus important débris et les vrais héritiers , s'est jointe très anciennement à une croyance hostile en principe et d'origine arienne , pélasgique ou bactro-européenne ; croyance dont les dieux Dioscures étaient les représentants. Il n'est pas dit toutefois que ces religions , quelque opposées qu'elles fussent par leur génie , ne se soient pas touchées sur plusieurs points. Le contraire serait même impossible , car la race humaine est une ; en prenant même les peuples aux antipodes de leurs nationalités respectives , par la pensée et le sentiment , étant hommes , ils se rapprocheront toujours sous quelques rapports.

Quant aux races ariennes et bactro-européennes qui ont hé-

(1) Colebrooke , Misc. essays vol. I , on the religious ceremonies of the Hindous , pag. 207.

rité de la puissance des Couschites sur l'Océan, si elles leur furent entièrement hostiles dans le principe des choses, les siècles venant lentement à effacer avec les souvenirs les ressentiments, dans ces vieux jours dépourvus d'annales et d'historiographie, ces races ont dû plus d'une fois s'allier et se confondre avec les successeurs de leurs anciens adversaires.

Ainsi tout ce qu'on peut abstraire d'historique des mythes de l'Inde sur la Pattalène, le Narakah, les établissements des prédécesseurs des Yâdavas à Koucha-sthalî dans la péninsule du Guzerate, les excursions des Yâdavas sur l'Océan indien, etc., nous offre le résultat suivant. Ce sont partout de petits empires maritimes, pareils aux Thalassocraties des mers de la Grèce et du Pont-Euxin, ou pareils encore à la domination exercée par les Normands aux temps reculés du moyen âge. Souvent ces dominations étaient fondées sur la piraterie, mais souvent aussi il se formait un empire régulier, comme du temps de Krichnah, pour la répression du brigandage.

Les golfes Persique et Arabique ont dû être témoin des mêmes phénomènes; nous y voyons les origines de Tyr, car les Phéniciens y séjournaient avant leur établissement sur les bords de la Méditerranée.

Les fables maritimes des Grecs sont non seulement d'une parenté intime avec ce que nous pouvons savoir des mythes de la Phénicie; mais leur parenté est beaucoup plus intime encore avec les mythes de l'Océan indien, sur les côtes du Catch et de la Gédrosie. Si une partie des races pélasgiques a passé des régions bactriennes en Europe par les routes du nord de l'Asie, venant de l'Arménie, une autre partie des mêmes races a dû venir par mer, descendant le cours de l'Indus, établie peut-être durant des siècles sur les côtes de l'Océan indien. Ainsi cette tradition si contestée par le docte Otfried Müller, de l'arrivée des Danaëns en Grèce par la voie de l'Égypte s'explique facilement; ainsi s'expliquent aussi, dans les traditions des logographes de la Grèce; ces combinaisons évidemment fortuites où l'on rattache à la tige grecque, par voie de l'Égypte et de la Phénicie, ici un Aigyptos comme frère d'un Danaos qui n'a jamais existé, là un Belos comme allié d'un Inachos dont l'existence est tout aussi futile. Ces généalogies sont de pure fabrique, il est vrai; mais elles constatent deux faits: la tradition d'une alliance maritime entre les Phéniciens et les Pélasges sur la Méditerranée, et cette autre

tradition de l'invasion des Phéniciens et des Pélasges dans l'antique Égypte, lorsque, par cette voie, ils passèrent d'Asie en Europe.

Ce qu'Otfried Müller a eu raison de nier, c'est la dérivation des cultes des Grecs, soit de la Phénicie, soit de l'Égypte; car les langues, le génie des croyances, l'esprit des peuples, tout contraste; mais là où il s'est évidemment trompé, c'est quand, partant de ce point de fait, il a méconnu le fil historique qui rattachait les peuples d'origine et de croyances diverses à de communes destinées, en ces temps reculés où l'Occident reçut dans son sein ses primitifs habitants de race bacto-européenne.

XVII.

SIGNIFICATION SYMBOLIQUE DES ANIMAUX DANS LES RELIGIONS PRIMITIVES.

Le caractère des anciens dieux qui dorment dans les profondeurs de la civilisation primitive, tenant l'âme oppressée sous de secrètes terreurs, nous a été en partie révélé; sans se manifester dans le cours habituel de la vie, ils reparaisent néanmoins aux temps des grandes calamités physiques et morales, quand la nature est ébranlée ou que l'homme est visité pour ses péchés. Cependant il arrive parfois que, dans un esprit plus doux, l'Orcus s'appitoie sur sa victime et la refuse en quelque sorte.

On se ressouvient du chien de l'abîme dont nous avons parlé, symbole de la faim qui hurle dans les entrailles de l'Orcus, type du levant et du couchant, sous ses deux formes, quand il conduit alternativement le troupeau des vaches de l'abîme au firmament nocturne, ou qu'il le reconduit dans les ténèbres de l'Océan durant les deux moitiés de l'année originelle du mois.

Dans les vieux jours du monde tout devenait type, et le type était aussitôt incrusté dans la parole. Les corps de la nature recevaient, ainsi que les éléments, des noms symboliques empruntés, comme épithètes, aux animaux des bois, ou encore aux troupeaux qui faisaient partie de la primitive civilisation de l'homme, quand il apprit à distinguer, dans les bêtes, celles dont il pouvait tirer profit de celles qui lui étaient nuisibles. De là les hiéroglyphes du langage, si fréquents dans le Vêda et que l'on peut, sous un certain rapport, comparer à l'écriture hiéroglyphique des Égyptiens; les auteurs des hymnes du Vêda, expri-

mant par la parole ce que les Égyptiens représentaient par la peinture.

Quelle fut la cause de cette manière d'exprimer les idées d'une façon symbolique, en donnant, par exemple, à la *pluie* le nom de *taureau*, « Vrichah? » à la *libation* le nom de *cheval*, « Vâdchin? » à la *nuit* le nom de la *cavale*, « Menâ ashvasya? » à l'*aurora* le nom de la *vache*, « Go? » manière de graver la pensée dont les exemples abondent dans les hymnes du Vêda.

Parfois, on ne saurait en douter, cela tenait à quelque chose de purement extérieur, tel que la forme des animaux, ou à leurs habitudes; car les hommes qui vivaient au sein de la nature devaient avoir l'imagination frappée par les contours des choses; mais généralement la vraie cause était religieuse; les animaux des bois, comme les bêtes des troupeaux, servant également aux repas sacrés, typifiaient également la victime. Le Dieu lui-même avait paru sous figure de l'animal dont il portait le nom; ses pontifes, bouchers sacrés, dépouillant la victime de son enveloppe, se couvraient de sa peau comme d'un vêtement sacerdotal. Ce costume était hiératique dans les bois, se perpétuait dans la vie pastorale, et, quoique aboli plus tard, nous le voyons cependant se maintenir dans plusieurs formes de religions. Ainsi chez les Égyptiens la peau de léopard était le costume du prêtre officiant; dans les religions dionysiaques aussi, les adorateurs et les pontifes du Dieu, hommes et femmes, paraissaient dans des vêtements grossiers, empruntés aux troupeaux ou aux animaux des bois.

De là ces noms d'animaux si souvent donnés aux pontifes dans le Vêda. Ils sont, les uns, Vâdchins ou chevaux; les autres, Richabhas ou taureaux, ou encore Hansas, cygnes, etc., etc. Ainsi les anciens compagnons de Dionysos, adorateurs rustiques du Dieu, étaient bœufs ou boucs, etc., etc. La doctrine de la transmigration des âmes, si elle n'y a pas puisé sa source, car elle est inconnue des hymnes du Vêda, en a du moins profité. Ces *masques* sacrés se sont reproduits dans les plus anciennes formes du culte des races ariennes et bactro-européennes.

On peut expliquer ainsi le phénomène bizarre que nous offre la haute antiquité, en nous montrant des hommes portant les noms dégradants de chiens, figurant sous le masque de chiens, et revêtant ce caractère bizarre dans les plus vieilles formes de la religion des bois.

XVIII.

DES HOMMES-CHIENS, PONTIFES DE L'ORCUS ET VICTIMES DU DIEU.

Le chien tient aux deux formes de l'existence : compagnon du chasseur des bois, il appartient à la vie sauvage ; gardien des troupeaux, il relève de la vie pastorale. C'est encore le gardien de la demeure chez la race agricole, paraissant comme tel dans le Vêda, mais en de rares passages. Dans le Zendavesta, au contraire, le chien, comme symbole religieux et surveillant des champs, joue un rôle que l'Inde lui a plus tard refusé, ainsi que la Grèce et la Germanie ; refus dont la cause est tout entière dans le changement opéré dans le mode de la sépulture ; car tandis que les Bactriens et les Persans mettaient le chien en rapport avec le mourant et le mort, les autres peuples y voyaient une profanation ; sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ils avaient changé de croyance.

Nous avons eu occasion de reconnaître le chien comme gardien de la demeure des dieux Yama et Varouna dans plusieurs hymnes du Vêda, en un temps où cet animal n'était pas encore considéré comme immonde. Loin de là, les hymnes des Angirasides, de race pastorale, honorent en lui un gardien de l'autel, préposé à la surintendance du feu sacré. Il y a plus, le Dieu du feu, la personnification de l'holocauste, Agnis est son fils, le jeune chien nourri par Saramâ ou par celle qui court après son fils.

En effet, dans le mythe du vol des vaches des Angirasides, vaches qui, en tant que nocturnes, symbolisent la lumière des étoiles, et, en tant que diurnes, les rayons de la naissante aurore, Saramâ, à la recherche de son troupeau, finit par retrouver les vaches dans l'Orcus, plongées au sein des ténèbres, où Agnis son petit chien est renfermé.

« Indrasy-Angirasâm tch-echtau vidat Saramâ tanayâya dhâsim (1). »

« Dans la recherche des vaches appartenant aux Angiras, (recherche ordonnée) par Indra, Saramâ trouva la nourriture pour son petit chien. »

(1) Rigvêda, lib. I, adhyâyah V, cp. XI, hymne V, shl. 3, pag. 125 ; *ib.*, cp. XII, hymne 8, shl. 8, pag. 145.

C'est-à-dire le lait des vaches dont on alimente l'autel, pour faire monter l'aurore au sacrifice qui précède le lever du soleil.

Par la suite des temps, ce chien est ignominieusement chassé de la table de l'autel; il est regardé comme impur, voleur des aliments sacrés. Ainsi les frères du roi Dchanamedchayah le frappent et l'insultent, quoique l'antique pouvoir de Saramâ s'aperçoive encore dans la malédiction qu'elle lance sur les sacrificateurs, les menaçant d'un grand effroi.

« Sa tayâ kruddhayâ tatr-okto, ayam me putro na kintchid aparâdhyati n-âv-
» ekchate havinchi n-âvaledhi, kim artham abhivata iti ?

» Na kintchid uktavantas te, sâ tân uvâtcha, yasmâd ayam abhivato anapakârt
» tasmâd *adrichtan tvâm bhayam âgamichyat-fti* (1). »

« Elle dit (aux princes) en sa fureur : « Celui-ci mon petit n'a commis aucun
» crime, il n'a pas porté ses regards sur les offrandes, il ne les a pas léchées ; pour-
» quoi l'avez-vous donc ainsi frappé ? — Ils ne firent aucun mot de réplique, mais
» elle s'écria : Parce que cet innocent, qui n'a commis aucun péché, a été frappé,
» pour cela la terreur saisira vos âmes, au moment où vous vous en douterez le
» moins. »

Elle les menace donc d'un effroi invisible, de la terreur de l'Orcus.

Il est piquant de retrouver la Saramâ de l'Inde dans la Kynosargé ou la chienne blanche de l'Attique; chienne qui avait enlevé la victime d'un holocauste offert à Héraklès. Au lieu où l'animal déposa l'offrande intacte, on érigea un autel à Héraklès et le temple reçut le nom de la chienne. Qui ne voit en ceci un trait mythique, effacé dans une historiette moderne (2) ? Héraklès, le dieu du temple, paraît comme le feu de l'autel, nourri par Saramâ, portant la provision à son enfant.

Les deux chiens de la Saramâ, que nous avons appris à connaître sous le nom des Sârameyau, gardiens de la demeure de Yama et de Varouna, correspondent, comme nous l'avons également vu, à Orthros et Kerberos qui conduisent, l'un le troupeau des vaches à la lumière des cieux, l'autre le même troupeau dans la nuit de l'abîme. Ces troupeaux et leurs gardiens du levant et du couchant sont les symboles vivants des rayons de la lumière, qui éclate dans les étoiles comme dans les feux de

(1) Mahâbhâratam, vol. I, adiparvanî Pauchyâkhyânâ, adhyâyah 3, shl. 1-12, pag. 23, 24.

(2) Pausanias, lib. I, cp. XIX; Suidas, Hesychius s. v.

l'aurore, dans la nuit et le jour comme dans les deux moitiés du mois, l'une obscure et l'autre lumineuse, ou dans les deux moitiés de l'année, l'une hivernale et l'autre printanière. C'est le dualisme de l'existence physique issue de l'Orcus, préluant au dualisme de l'existence morale.

Si l'on veut se faire une idée d'un très vieil état du monde, touchant à la plus grande barbarie de l'état sauvage, et cependant conservé, par superstition, aux jours d'une civilisation sur plusieurs points morale et élevée, on n'a qu'à étudier les Fargards du Vendidad, où il est question des soins religieux que le sectateur d'Ormazd est engagé à donner aux chiens.

Les violences exercées contre ces animaux y sont d'abord au nombre des crimes appelés *tanu-peretha*, crimes qui empêchent l'homme mourant de faire la traversée des mondes, d'aborder à l'autre extrémité de l'existence, crimes mortels à son corps et à son âme (1).

En principe le chien, dans le Vendidad, est le vrai gardien du monde et des hommes, qui périraient si ce compagnon du chasseur et du pasteur ne veillait à leur sûreté. C'est évidemment la même conception que celle des chiens Orthros et Kerberos, gardiens des portes de la lumière et des ténèbres. Ils gardent le monde et l'homme contre le voleur nocturne, le monstre caché dans l'abîme, à la gueule toujours béante.

Avoir soin d'un petit chien, c'est veiller sur le feu du dieu Ahourah (2), qui est l'Asourah du Véda, une modification du dieu Ouranos ou Varounah. Le petit chien est le symbole du feu, son type vivant, le fils de la Saramâ.

Quiconque refuse de nourrir une chienne errante, égarée avec ses petits et la repousse de son domicile, est puni de mort (3); atrocité inouïe chez un peuple moral, si on ne considère pas l'idée surperstitieuse attachée au symbole. Evidemment la chienne égarée est une figure de Saramâ rôdant la nuit à la recherche du petit Agnis son fils; quiconque la repousse s'unit aux ennemis du peuple arien, aux sauvages des bois, hostiles au culte du feu: voilà la clef de cette étrange coutume. Il s'agit, symboliquement parlant, de ramener le jour de la civilisation

(1) Burnouf, Yaçna, 490, 536.

(2) Vendidad, Fargard XV.

(3) Ibid.

en le dégageant de la nuit de la barbarie, prête à ressaisir comme sa proie le peuple sacro-saint des Bactro-Persans, pour le replonger dans les ténèbres.

Pour comprendre ces bizarreries, il ne faut pas seulement en rechercher le sens, il faut encore se rendre compte du génie tout entier de la primitive antiquité. Tandis que nous vivons dans une plus ou moins heureuse inconséquence de nos œuvres et de nos pensées, les vieux peuples poussaient l'esprit de conséquence souvent jusqu'aux dernières limites de l'absurde; aussi n'évitaient-ils jamais l'odieux dans leur chemin. Une fois le chien donné comme figure d'un ordre d'idées sacrées, tout aussitôt devenait sacré dans cet animal. Seuls les Grecs ont pu s'affranchir jusqu'à un certain point de cette tyrannie dans leurs temps religieux mêmes; jamais les Romains, esclaves absolus de leurs rites et du formulaire. Quant aux jours d'impiété, il est vrai, c'était comme dans les temps modernes. Alors les classes éclairées de la société abandonnaient la rigueur superstitieuse des formes du rituel au *populaire*; elles-mêmes s'en affranchissaient tout à leur aise, les Brâhmanes de l'Inde aussi bien que les Augures de Rome, et les philosophes de la cité de Minerve.

Quand les ancêtres des Ariens de l'Inde vivaient encore dans les bois, que leurs Dieux avaient pour types les bêtes fauves, leurs pontifes aussi avaient le chien pour symbole, le chien qui était la victime; or, le chien comme victime, ainsi que nous le verrons tantôt, était consacré à l'Orcus ou aux puissances de l'abîme.

En ce temps-là aussi on exposait les morts dans des lieux solitaires; on les suspendait aux arbres, rattachés par des chaînes, afin qu'ils devinssent la proie des chiens et des vautours, animaux sacrés qui purifiaient la terre et l'atmosphère, en enlevant l'âme du mort vers le Hadès, ou, sous figure d'oiseau, le transportant plus haut, dans les régions de l'éther; genre de sépulture qui fut plus tard en exécution aux peuples de l'Inde, et destiné aux plus grands criminels; mais les fables populaires, qui se cramponnent aux souvenirs, en ont conservé la tradition avec une énergie barbare, comme on peut s'en convaincre par la lecture du Vrihat-Katham (1).

Le Cimetière a retenu dans l'Inde le nom de Pitriivanam,

(1) Katha Sarit Sagara, éd. Brokhaus, Taranga XXV, etc.

Pitri-kānam, la forêt des Pères, parce que les ancêtres de la race indienne vécurent et moururent jadis dans les bois : ce mot est une médaille des vieux âges du monde. Avant la sépulture sacrée et au temps de la sépulture barbare, les morts erraient dans les airs sous deux aspects différents, comme génies bienfaisants ou malfaisants pour les mortels, les uns qui embellissaient et les autres qui remplissaient leurs songes d'épouvante ; à tout prendre, l'état des âmes après la mort était regardé comme un état d'infortune. Le Hadès, représentant la nuit avec ses terreurs, était aussi bien étendu au-dessus qu'au-dessous de la terre ; c'était l'espace vide, l'abîme supérieur et inférieur où s'agitaient et s'étranglaient les fantômes. Alors les morts étaient ce que dans la religion romaine on appelait les Larves et les Lémures, ce qui, dans la religion de l'Inde, caractérise les Prétas et les Bhoûtas, ou encore les Pishâtchas et les Râkchasas, les uns tristes et gémissants, les autres atroces et sanguinaires.

Cet ordre de choses finit, à Rome, par le culte régulier des Manes, et dans l'Inde par l'institution pieuse des Shrâddhas, par suite desquels le fils, chargé des rites funèbres, procurait à ses ancêtres morts un rang parmi les Pitris ou Patriarches, les élevant dans la sphère des Dieux, au ciel de la lune. Nous rencontrons les deux genres de fantômes ou de morts dans les rites funèbres de toutes les nations ariennes et bactro-européennes, tous ayant passé, dans la nuit des âges, par les deux formes et conditions sociales que je viens d'expliquer.

Ainsi, pour ne citer que le Kirkaion ou cimetière d'Aia Colchis, dont nous lisons la description dans le poème des Argonautes, nous y rencontrons un bois planté d'arbres funèbres, d'arbres des morts, comme dans les bois des Pères du Vrihat-Katham.

« Là, dit le poète, aux branches des arbres sont suspendus les cadavres des morts, »
 » que les vents agitent dans leurs chaînes. Encore aujourd'hui, c'est une horreur »
 » aux yeux des Colchiens que de livrer aux flammes les hommes privés de la vie ; il »
 » n'est pas non plus permis de leur assigner une sépulture au sein de la terre, et »
 » d'élever sur leurs corps un monument ; mais on les accroche aux arbres et on les »
 » enveloppe des peaux non tannées des taureaux (1). »

Dans les hymnes du Véda, on voit partout la lutte des morts du vieux temps insurgés contre les adorateurs de l'autel, dont

(1) Apollonios Rhod., Argon., lib. III, str. 202-9.

ils souillent durant la nuit les viandes. Sous ce point de vue, les fables épiques et populaires y trouvent leurs antécédents.

Dans l'Inde les cadâvres des criminels, exposés selon la vieille méthode, sont livrés à une classe d'hommes comparés aux chiens parce qu'ils se nourrissent de la chair de cet animal, qu'ils entretiennent des troupeaux de chiens, vivant misérablement de la chasse; ce sont eux qui portent les habits des morts, s'ornent de leurs dépouilles, et sont réputés les plus infâmes des hommes. On les choisit également pour exécuteurs des hautes œuvres, et ils forment le dernier échelon social de ces vieux débris de populations sauvages qui portent le nom de Tchandâlas dans les livres sacrés, ou d'hommes de la colère; car leur déesse est l'Hécate de la mythologie indienne, Tchandâ la féroce, adorée en des rites nocturnes.

A cause des chiens pour lesquels ils cuisent des aliments et n'ils immolent, on les nomme Shva-patchâh, Shva-pâkâh, vivant comme des chiens, Shva-vantah. Roudra, leur dieu, monté sur un chien, s'appelle Shv-âshvah. Chargés de la punition des criminels, ils leur brûlent sur le front la patte d'un chien, Shva-padam; ils les marquent, pour ainsi dire, de leur propre infamie.

Ces hommes, qui boivent le lait de la chienne, avaient leur prototype dans l'antiquité éthiopienne, où nous trouvons une tribu de Kyn-amolgoi usant de cet aliment (1). On connaît la secte des Cyniques chez les Grecs, vivant à l'instar des chiens, ayant avec l'âme du sage les apparences du corps des hommes de la basse classe; philosophes au regard de chien, copiant la vie sauvage, comme ce Kratès qui donna le titre de noces de chiens à son mariage, contracté en public avec Hipparché (2). Chez les Germains, comme chez les Grecs et les Indiens, nous rencontrons, dans les débris d'un vieux langage mythique travesti en grossière injure, le même mépris du chien (3). Cependant, quelque mépris que les Grecs et les nations parentes affectassent pour ces animaux, ils n'en avaient pas moins été, à une époque reculée, au nombre des bêtes sacrées.

Sans parler d'Aktaïon, le dieu chasseur, déchiré par ses chiens,

(1) Strabo, XVI.

(2) Suidas.

(3) Grimm, *deutsche Mythol.*, pag. 632.

qui sont ses pontifes, dans un mythe défiguré par les poètes, la déesse Hékate elle-même avait figure de chienne, et cette déesse est au nombre des vieilles divinités de la vie barbare.

Dans le rite funèbre du poème des Argonautes par le Pseudo-Orphée, nous voyons le pontife consacrer aux divinités infernales trois petits chiens tout noirs (1), immolés à la triple Hékate, qui est la triplé Erinys, la Lamia ou la triple Furie, résidant dans l'espace, sous terre comme dans l'atmosphère, durant l'absence de la lune, quand le monde semble rentré au sein du néant. Le pontife officie en vêtements noirs, ce qui est le costume orphique; car le pontife orphique est voué en principe au culte des divinités nocturnes. Ces triples Lamies arrivent donc à l'appât des trois chiens qui les représentent et dans lesquels elles se dévorent elles-mêmes. Dans la mythologie de l'Inde Kâli ou Tchandâ a trois formes aussi; car ciel, terre, océan, tout cela fut en principe un effroyable vide; c'est ce triple néant des trois étages de l'espace qu'elle représente en sa personne.

Quand les furies se sont manifestées, Hékate à la triple tête surgit en personne; ces têtes sont celles des trois animaux remplaçant la victime humaine (2). A droite, elle a la tête de la chienne; à gauche, celle de la cavale; au milieu, celle d'une bête féroce (3). Si l'on veut se faire une idée de l'antique majesté de cette déesse, il faut consulter ce qu'Hésiode chante de sa puissance (4).

XIX.

DES DIOSCURES SOUS FORME DE CHIENS.

En Sicile, on connaît le temple d'une vieille Divinité du pays nommée Adranos, dieu qui était servi par des pontifes-chiens; car les chiens sacrés, gardiens de son temple et serviteurs de ses autels, sont des pontifes, portant ce nom et fonctionnant sous ce masque. Ces chiens sont terribles aux malfaiteurs nocturnes, mais bienfaisants pour les amis du dieu qui, le jour, visitent son temple. Les Palikoi sont les fils du dieu de ce temple (5) et

(1) Orphée, Argon. 959.

(2) Ibid., 965-9.

(3) Ibid., 975-980.

(4) Hésiode, Théogon., 404-445.

(5) Ælian., Hist. anim., XI, 20; Diodor., XIV, 38.

Dioscures, probablement sous forme de chiens, correspondants aux Sârameyau du Véda. Ils sont Dioscures, dis-je, car, comme ces dieux cavaliers, ils représentent, seulement sous des formes plus grossières et plus antiques, des idées alternatives analogues de vie et de mort; aussi abolissent-ils les holocaustes humains, et sont-ils favorables aux navigateurs qui abordent ces parages (1). Comme le dieu Adranos est le génie du fleuve de ce nom (2), et que les dieux des fleuves revêtaient, en Sicile, la figure du chien, il est évident que l'holocauste de cet animal remplace ici l'holocauste de l'homme (3).

Ces deux fils du dieu chien Adranos, et qui eux-mêmes probablement figuraient avec des têtes de chiens, rappellent un autre couple dioscurien de l'antique Rome: ce sont les deux frères Lares, fils de la Lara ou de la Mère des Manes; génies Lares, chefs des Manes et évidemment en rapport avec l'abolition du vieux mode d'enterrement, en vertu duquel les morts devenaient des fantômes errants dans les airs, Larves ou Lémures. Les deux frères Lares étaient deux jeunes gens, recouverts de la peau de chien, ayant chacun un chien à leur côté, et jadis certainement symbolisés par cet animal (4). Le chien était, du reste, immolé à la Mana Genita leur mère, qui fut certes, en principe, une Lamie, une Mère des Lémures, revêtant un nouveau génie, par suite de la substitution du chien à la victime humaine (5).

La peau du chien fut aussi un vêtement sacré aux vieux jours de la Grèce; comme la peau de chèvre, formant l'Egide, elle avait, en principe, une vertu toute talismanique, servant de casque pour protéger la tête. De là le nom de *Kynéa* donné à cette partie de l'armure; le mot est resté dans la langue sans exprimer plus tard la même idée.

(1) Servius ad Virg. *Æn.* IX, 585.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, V, 30.

(4) Cicero, *Nat. Deor.*, III, 25.

(5) Ovid., *Fast.* V, 137.

XX.

DU RESPECT DES PERSANS POUR LES CHIENS.

Le roi Thahmouras du Shahnameh y est cité comme père de Dschamshid, lequel est, dans le Zendavesta, Yimâ, fils de Vivangha; le Yama du Vêda, fils de Vivasvat, c'est-à-dire la grande et originelle divinité de l'Orcus et du feu de l'autel, issue de l'Orcus. Cela semblerait indiquer qu'il y eut entre Thahmouras et Vivangha une parenté spirituelle quelconque, puisqu'ils sont les pères du même fils.

Vivangha, ou Vivasvat, appartient à la religion pastorale et agricole de la très haute antiquité. Il est, dans le Vêda, et le soleil et le pontife qui réside dans l'astre du jour; d'une part, il est l'Atharvan de la maison solaire qui y accomplit l'holocauste de la création à l'aurore, et, d'autre part, il est l'homme comme pontife du feu, ainsi que le prouvent plusieurs passages des hymnes du Vêda que j'examinerai ailleurs. Yama sort de l'abîme pour monter aux cieux par la région moyenne de l'atmosphère; il est ainsi fils de Vivasvan dans la sphère suprême, quoiqu'en principe il sorte de la sphère inférieure. Mais comment est-il le fils de Thahmouras dans le Shahnameh? C'est ce que nous devons approfondir.

D'abord Firdoucy n'a rien inventé, et tout ce qu'il nous donne est une tradition populaire écourtée, arrangée avant lui en histoire, mais composée, malgré la forme mahométane et le rejet des mythes originaux, sur les documents indigènes. Il s'agit donc de reconnaître ce que signifie le nom de Thahmouras, plutôt que de reconnaître ce que le Shahnameh dit du personnage; car l'élément antique y est arrangé en histoire des commencements de la civilisation humaine, sous des rois ordonnateurs des inventions parmi les hommes, au nombre desquels Thahmouras brille d'un grand éclat. Or Thahmouras, qu'Anquetil (1) transcrit sous la forme de Taokhma-ouroupis, porte le nom bizarre de la semence du chien, gardien des créatures d'Ormazd, sorte de chien-loup. Cet Ouroupis est le Ouloupis, ou Oulpis, en latin *Vulpes*, comme M. Burnouf l'a savamment démontré (2). Ceci

(1) Zendavesta, vol. II, pag. 168, note I.

(2) Burnouf, Étude sur la langue et sur les textes Zends, Journal asiatique, 1840, tome X, pag. 30, 31.

explique parfaitement comment Dschemshid ou Yimà a pu être appelé le fils du chien ; car dans le Vêda , le feu est le fils de Saramâ , dont les deux petits , Sârameyau , sont les messagers de Yama.

Nous voyons la chienne traitée avec tant de respect dans le Zendavesta , qu'on lui reconnaissait presque la dignité de la femme. N'avait-elle pas nourri et, pour ainsi dire , engendré le chien gardien du monde , tuteur de la société sacrée des adorateurs d'Ormazd ? De cet Ormazd , ou Ahoura , esprit de vie , sortant de l'abîme , et s'agitant au fond de la coupe du Haoma , laquelle représente , dans le Vêda comme dans le Zendavesta , l'amas des eaux , l'immensité de l'Océan fécondé par l'esprit divin et où fut la scène primitive de la création des mondes.

Il est bon toutefois de noter ceci , que si nous parlons d'Ormazd , il faut considérer qu'il est arrivé à ce dieu ce qui est arrivé à tous les dieux de l'antiquité : ils ont vécu de la vie des peuples , et ils se sont développés selon les mouvements de leurs idées , la *genèse* de leur histoire morale et intellectuelle. Le primitif Ahourah , qui a institué le chien gardien du monde , ce dieu , dont le feu est assimilé au petit de la chienne , pour la sainteté , n'est certainement pas le Ahourah de l'époque du réformateur Zoroastre. Ainsi il existait dans le Zeus des Grecs un plus vieux Zeus que l'Olympien , un Zeus qui tenait de Kronos , et derrière ce Zeus Kronos , il y avait un Zeus Ouranos de toute autre nature ; or c'est avec ce primitif Ahoura , avec cet Ormazd comparable à Ouranos , ou à Varounas , exprimant la même phase de la civilisation , que nous avons ici à faire. C'est le dieu à peine sorti des langes de la barbarie , et qui en retient tous les symboles.

Müller , dans un très intéressant travail sur le commencement du Boundehesch , ou de la cosmogonie des Parses , observe avec justesse que l'Espace et le Temps , comme puissances infinies qui ont précédé la création d'Ormazd , avaient dû être adorés dans une antiquité très reculée , c'est-à-dire indépendamment d'Ormazd et de sa création ; car ils constituaient le principe des ténèbres sacrées , sur le fondement desquelles la lumineuse création d'Ormazd , et Ormazd lui-même , se sont postérieurement dessinés (1). Donc il s'agit ici , au fond , des puissances du Chaos

(1) Untersuchungen uber den Anfang des Bundehesch , Abhandlungen der 1^{re} classe der Académie des Wissenschaften , III bd. , III abtheilung , Munic , p. 625.

qui constituent les principes de l'adoration des barbares, à l'époque où le fond de la religion consistait dans la terreur, et où la création d'Ormazd ne s'était pas encore révélée pure et brillante à l'esprit humain, s'élevant, comme dans le Vêda, sur le fondement purificateur du sacrifice.

Revenons à la femme telle que la conçoit le Zendavesta. Assimilée à la chienne, dans le sens de l'honneur et non pas dans le sens de l'injure, elle était la chienne domestique, et portait ce nom sacré parce qu'elle nourrissait le feu domestique, sous le symbole du petit chien, représentant d'Ahourah, comme pontife et gardien de la demeure; elle était donc en quelque sorte la mère du dieu (1).

La fille de la maison, dès l'âge de sept ans, était chargée du soin du petit de la chienne, dans l'âge de la primitive grossièreté pastorale. On connaît la jeunesse de Cyrus qui, de la manière dont elle est racontée chez Hérodote, contient des traits évidemment mythiques sur la primitive enfance de ce fondateur de la monarchie persane. Cyrus y figure absolument dans les mêmes circonstances que le Fêridoun du Shahnameh, le Tritah du Zendavesta. Ce sont les mêmes rapports dans l'histoire de sa primitive enfance, rapports qui le rapprochent des dieux, comme Zeus persécuté par Kronos, ou des héros comme Téléphos, des chefs d'empire comme Romulus, etc., etc., tous exposés dans leur enfance, tous menacés d'un cruel parent ou d'un barbare ancêtre, d'un dieu ou d'un roi qui porte un nom comme Astyage, le serpent qui mord, ou quelque autre nom de ce genre, personnifiant le temps dans son action dévorante, tous allaités et sauyés par la bête féroce destinée à leur nuire. Ainsi c'est Spako, ou la chienne, en langue médique, qui sauve Cyrus et allaite son enfance; chienne représentée par la femme de ce nom, épouse du pasteur qui devait le détruire (2). Tel est le mythe classique dans lequel est coulé, chez les races ariennes et hactro-européennes, l'histoire des origines de tant de leurs héros ou de leurs chefs d'empire.

Le cadavre du mort, avant d'être exposé au lieu où il était visité par les grandes bêtes de proie ou par les oiseaux du ciel, était offert aux regards du chien et du coq, deux animaux qui, dans le système du Zendavesta, chassaient le démon de la corruption (3).

(1) Vendidad, Fargard XV.

(2) Hérodote, lib. I, cp. 110.

(3) Vendidad, Fargard VIII.

Selon Strabon, qui rapporte évidemment le dire des races hostiles au peuple persan, ou dont les croyances se choquaient de leurs rites funèbres, les cadavres des mourants étaient livrés aux chiens chez les Bactriens, et ces animaux en recevaient le nom de *fossoyeurs* (1). Dans l'esprit de la religion barbare, ils purifiaient l'Orcus et l'atmosphère, l'espace vide où était exposé le mort, dont le corps, entrant dans le néant, revêtait la forme de l'espace, où son esprit errait en principe, poussé comme l'atome à tout hasard; mais sur ce point les Bactro-Persans ont complètement amendé la doctrine primitive. Ils ont conservé les rites de la sépulture, mais nullement l'esprit auquel ces formes avaient originellement servi d'expression.

Si les peuples qui avaient conservé le primitif mode de sépulture, comme les Bactriens et les Colchiens, étaient en exécration, pour ces usages, aux peuples de la même souche, mais qui avaient dévié de cette coutume, ceux-ci rendaient haine pour haine, en exécrant la coutume indienne, grecque, latine, commune aux Germains et aux Scandinaves, aux Slaves et aux Lithuaniens, et qui consistait à brûler les morts. Il est évident toutefois que ces haines sont en partie postiches; car, certes, les Bactriens ne croyaient pas déshonorer les morts, en les livrant aux chiens et aux vautours, ce qui était la plus grande infamie aux yeux des Indiens (2); comment pouvaient-ils donc, de bonne foi, considérer le feu comme profané par le contact du cadavre, eux qui y exposaient les animaux sacrés, ennemis des mauvais génies et purificateurs par essence? Il faut donc chercher ailleurs la raison de la perpétuité de la coutume bactro-persane.

XXI.

DU SHOUNA-SHEPAH DU VÉDA.

A Varouna ou Asoura, au primitif Ormazd ou Ahoura s'adressait donc, dans le Véda et dans le Zendavesta, un holocauste postérieurement renié, celui du chien. Dans le principe, ce culte avait trait à un dieu cruel séjournant dans l'abîme et avidé de sang humain; plus tard il se déploya sous la forme con-

(1) Strabo, XI, 11.

(2) Vrihad Aranyakam, Vidagdha Shákalya bráhmanam, § xxv, pag. 53.

sacrée du culte pastoral, où était nécessairement sous-entendu le précédent de l'autre. Le dieu nouveau c'était l'Esprit de Vie, sorti en vainqueur de l'abîme; uni à la flamme du sacrifice comme à la coupe de la libation, il devenait créateur du monde.

La victime humaine réclamée par Varouna, remplacée par le chien et portant le nom du chien, son masque ou sa figure, s'appelle Shounah-shepah, phallus du chien, dans le Vêda; c'est comme son équivalent le grec Kynos-ouros ou Kynos-oura, un nom parfaitement typique.

Shounah-shepah a deux frères d'un nom presque semblable, triples chiens comme la triple Hékate ou la triple Erinys, à laquelle trois chiens sont immolés; c'est le Cerbère aux trois têtes qui se reproduit dans le Garmr de la mythologie scandinave. Shounah-shepah, qui est le frère du milieu, a pour aîné Shounah-poutchah queue de chien, et pour cadet Shounah-lângoùlah, autre phallus de chien (1). L'équivalent grec de Shounah-shepah, du nom de Kynos-ouros, était fils de Hermès, le Psycho-Pompos ou conducteur des âmes vers l'empire du Hadès, où Varouna ou Yama guidaient aussi leur troupeau; filiation qui prouve que le Génie à queue de chien avait rapport aux âmes dans les régions inférieures.

Il y a aussi une Kynos-oura, nymphe de l'Ida et nourrice de Zeus (2), dieu de l'Ida qui rappelle l'Agnis du Vêda et l'Ahoura du Zendavesta, le feu céleste nourri par la chienne, et par conséquent son petit chien. Il y avait dans l'Attique un cap de ce nom, et chacun des habitants du canton s'intitulait Kynos-ouréus, comme chaque femme était une Kynos-ouris; c'était le pays des queues de chien et de chienne (3); cette appellation tenait à quelque vieille cause mythique noyée dans le flot du temps.

Il se peut que de très vieux éléments du culte couchite se mêlent, dans l'Inde, à cette religion où le chien jouait un rôle si important. Avant l'arrivée des Ariens comme envahisseurs de cette région, le culte des Rois et des Dieux-Serpents régnait depuis Kachmir et Taxila jusqu'aux bords de l'Océan indien, et y est demeuré constamment empreint dans les croyances des Autochthones. Il y avait là des idées qui, quant au fond et à la

(1) Rigveda, Aitareya brâhmanam, lib. VII, adhyâyah 3, 15.

(2) Steph. Byz., s. v.

(3) Ibid.

forme, correspondaient étroitement à des portions importantes de croyances établies sur les bords du Nil, depuis l'Éthiopie jusqu'en Égypte, domaines des Rois et des Dieux-Serpents.

Du reste, avant que ces contrées reçussent le nom des sept-fleuves, Saptā-Saindhavah ou du Sindhou-dvīpa, de la région de l'Indus, elles faisaient partie du Koucha-dvīpa des Indiens. L'Inde ne devint arienne que lorsque l'herbe qui couvrait le pays de Koucha et qui porte son nom fut symboliquement rasée, que les serpents en furent expulsés, et que l'autel arien se dressa sur le sol de la région profane.

Le nom de Kousch, malgré cette forme de la prise de possession commune aux races ariennes et bactro-européennes, le nom de Kousch, dis-je, est demeuré à d'antiques races du nord de l'Inde, dont le vieux conflit avec les Ariens envahisseurs est évident, quoique toutes ces races, quand elles étaient puissantes, aient fini par s'absorber et s'identifier au sein de l'Arianisme. Ainsi la race des Kauchikas tire son origine d'un premier Dieu, principe ou créateur, d'un Pradhāpatih auquel elle donne le nom de Kouchah (1), chef des dieux, des rois, des patriarches, des hommes, et qui est complètement isolé dans les rangs des autres Pradhāpatih; car ceux-ci ne laissent leur nom à aucun territoire, tandis que celui de Kouchah reste empreint sur une foule de localités des régions occidentales de l'Inde, qui s'étendent jusqu'aux bords de la Yamounā. Je citerai, entre autres, Koucha-sthāli, l'antique nom de la péninsule du Guzerate.

Maintenant ce qu'il est important de remarquer, c'est que nous trouvons Shounah-shepah en rapport intime avec Kauchikah, le descendant de la race couchite, le chef opposé aux chefs de la race arienne; Shounah-shepah paraît, en cette lutte, comme victime. Cette guerre, célébrée dans plusieurs hymnes du Véda (2), forme le sujet de plusieurs chapitres de l'Aitareya-Brāhmanam du Rigvéda; elle retentit dans la poésie épique, il est vrai, dans un esprit tout différent, esprit de rivalité de castes, de guerre du sacerdoce et de l'empire. Kauchikah adopte Shounah-shepah, et maudit ses fils qui refusent de périr pour le rachat du jeune homme.

(1) Rāmāyanam, ed. Schlegel, vol. I, bālakānde brahmadatta vivāho nāma, 34 sargah, shl. 1; *ib.* Vishvāmitr-opākhyāne Shatānanda vākya nāma 51 sargah; *ib.* Vishvāmitra vansha-kīrtanam nāma 35 sargah.

(2) Roth, zur Litteratur und Geschichte des Véda, Stuttgart, 1846, p. 87-144.

XXII.

DU SYMBOLE DU CHIEN EN ÉGYPTE.

La haute importance du symbole du chien dans la religion égyptienne se rattache à l'étoile à laquelle il a donné son nom, et à la forme de l'année sothienne; mais rien de cela ne se retrouve dans l'Inde, et tout cela est exclusivement propre à la vallée du Nil. Thoth, qui est le génie de cette étoile, rappelle le Kapi-vaktrah ou le sage à la tête de singe, Naradah le Kynoképhale. Ce dernier, dont le rôle est curieux à étudier, paraît spécialement dans le Guzerate; c'est un Dieu entremetteur, qui se mêle d'intrigues. Souvent rappelé dans les mythes de Krichna, ce Cercope indien, totalement étranger à la religion du Véda, a tout l'air d'un vieux Dieu amoindri des Autochthones.

D'ordinaire on trouve dans les monuments sépulcraux de l'Égypte deux divinités subalternes à la tête de chien et au corps de singe. Ces Kynos-képhaloi, comme les Grecs les appellent, seuls ou accompagnés de deux âmes, assis ou debout dans la barque de la traversée des mondes, adorent le dieu Thoth sous figure de la Lune (1). Thoth paraît dans l'Amenti, le lieu du jugement des âmes, correspondant au Hadès des Grecs et au Narakah de l'Inde; il s'y trouve également associé à l'un des deux Kynoképhales, assis alors en haut de la balance du jugement; c'est ce génie à la tête de chien qui reconduit en bateau l'âme condamnée aux lieux de punition, où elle expie ses crimes sous figure de pourceau (2).

Le singe à la tête de chien est le type de l'étoile du chien, mais son rapport avec l'étoile est évidemment postérieure à l'idée qui lui a donné naissance. Chez les Ariens et les Bactro-Européens le ciel étoilé ne joue qu'un faible rôle; ce sont les pontifes de la Chaldée et de l'Égypte qui l'ont organisé en le rattachant aux formes du culte; mais comme l'astronomie, sous quelque face qu'elle se présente, est toujours une science, fût-elle fausse comme l'astrologie, elle est de toute manière nécessairement de beaucoup postérieure à la religion fondée sur des nécessités absolues de la nature humaine. Les rapports de la science et de la

(1) Champollion, Panthéon égyptien, tab. 30, g. 14, b. 14, c.

(2) Wilkinson, a second series of the manners and customs of the ancien Egyptians, vol. II, pag. 128-131; pag. 447.

religion sont le fait d'un sacerdoce scientifique, et non pas d'une croyance primitive.

En principe donc, le chien à la tête de singe se rapporte en Égypte au monde inférieur, assistant au jugement, garde et conducteur de l'homme; mais il a aussi un rapport avec le Soleil et la Lune, où je crois voir une originelle parenté avec les deux Sârameyau de la demeure de Yamah ou Varounah, comme avec les chiens Orthros et Kerberos, représentant l'ordre de vie et l'ordre de mort, qui tour à tour s'élèvent et s'abaissent pour le monde comme pour l'homme. Ils rappellent également les deux Palikoi de la Sicile et les deux Génies Lares du Latium.

Il y avait en Égypte une ville de Kynopolis, consacrée aux chiens, symboles vivants de la Divinité du territoire; les chiens, du reste, étaient si bien vénérés par les Égyptiens qu'on les ensevelissait dans des cercueils (1).

L'Occident s'appelle Ament en égyptien. Là où le soleil se couche est l'Amenti, l'espace vide, le lieu des ténèbres, le monde inférieur où résident le roi et la reine des régions d'en bas; ce roi des régions inférieures étant, comme Yamah ou Narakah, juge des morts.

Le mot Ament, l'Occident, et Amenti, le lieu où les morts attendent leur jugement, dérivent de la racine copte *amen* qui signifie *envelopper*. Ils correspondent ainsi à l'idée de Varounas ou Ouranos qui se rapportent également à l'Occident, lieu des ténèbres, universelle enveloppe des êtres et des choses. On y retrouve la déesse Am, c'est-à-dire celle qui dévore, attirant tout en son enveloppe; elle est Am-n-amenti, car elle dévore l'Amenti même, idée pareille à la conception védique de la déesse Ashanâyâ personnifiant la faim, comme compagne de Mrityou, dieu de la Mort; c'est donc l'*Orcus esuriens*. Cette déesse, dans le livre de mort des Égyptiens, est appelée « la destruction des ennemis par » Amam, dame de l'Occident au pays du Couchant (2). »

L'idiome copte, débris du vieux égyptien, est sans contredit un des plus curieux quoique des plus chétifs fragments des langues de l'antiquité. On lui a trouvé une parenté originelle avec les idiomes sémitiques; ce qui n'est, toutefois, nullement dé-

(1) Hérodote, lib. II, 67.

(2) Schwenk, die Mythologie der Ägypter, pag. 261, 262.

montré; il serait curieux d'approfondir ses analogies avec quelques unes des langues non sémitiques de l'antique Abyssinie éthiopienne, langues qui percent à peine le voile des ténèbres sous lequel elles sommeillaient depuis tant de siècles, et qui pourraient peut-être se rattacher aux restes du vieux idiome Ehhkeli de l'Arabie méridionale. Partout les dialectes sémitiques ont pénétré de leur force ce vieux fond couchite de langages, de sorte qu'il est difficile d'y percer jusqu'à jour; mais de quoi n'a pas insensiblement triomphé la science moderne?

Quoique le copte soit aux antipodes du sanskrit, mille raisons me semblent, toutefois, conspirer pour retrouver dans le bassin de l'Indus le siège de la primitive civilisation, transportée dans la vallée du Nil à une époque de beaucoup antérieure aux jours où l'Asie méridionale fut conquise sur les Kouschites, par les races ariennes et sémitiques. Si nous trouvons dans les cultes populaires de l'Inde, dont l'opposition est si tranchée avec les croyances du Véda, une ressemblance fortement prononcée avec les cultes de l'Égypte, ressemblance frappée au coin d'une particularité très spéciale; faut-il s'étonner de rencontrer dans le copte quelques mots dont l'équivalent se retrouve dans le sanskrit, sans préjudice de leur origine?

Il y a une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue, car la question est double. Il est absurde de dire, quant à ces temps reculés: ceci est originellement indien et ceci est originellement égyptien, car les influences ont suivi le flot historique des migrations des peuples. Ainsi j'admets l'influence de nations ariennes et sémitiques sur les cultes de l'Égypte, tout autant que je crois m'apercevoir, même dans plusieurs portions du Véda, d'une influence parente de celle qui caractérise la religion d'Égypte; la cause en est dans l'extension primitive de la race de Kouch et de Cham au fond des pays qui se sont trouvés dans le voisinage immédiat des nations ariennes.

Cela posé, disons que les formes des mots coptes *am*, *amen*, *ament*, *amenti*, dans leurs rapports avec le culte de l'Orcus où résidait la faim, et où fut postérieurement installé le lieu du jugement, le tribunal des morts, semblent rappeler, d'une manière assez frappante, une autre famille de mots propres aux idiomes grec et sanskrit; je veux parler de la racine *am* dont sont formés les mots *amas*, *âmas*, *amatas*, qui en sanskrit signifient la maladie, la mort; *amas*, *âmas* ayant de

plus, comme le grec *ómos*, le sens de ce qui n'est pas mûr, du cru, de tout ce qui cause dans l'état sauvage, comme aliment et avant la découverte du feu, la maladie et la mort. Amatah, Amatih est le Temps, parce qu'il dévore, et la Lune, parce que le Dieu de cet astre fut le régulateur primitif du Temps. En tous ces mots, l'idée d'appétit, de faim, de ce qui dévore, de ce qui enveloppe, paraît comme la vraie racine des formes que le vocable revêt dans l'ordre de la pensée. Je crois donc que les racines *am* et *amen* correspondent en sanskrit et en copte, et que Amatih, Amatah, le Temps, la Maladie, la Lune, la Mort, n'est pas éloigné, dans l'idée, de l'Amenti et de ses horreurs.

Pour en revenir à Shounah-shepa qui fut notre point de départ, Kauchika, avons-nous dit, le descendant de Koucha, délivre cette innocente victime; car l'homme au phallus de chien, l'homme-chien avait été acheté pour être offert en holocauste à Varounas, la cruelle divinité de l'Orcus, en remplacement de Rohitas (Erythras), le rouge, le sanglant, fils du roi, et que son père diffère toujours d'immoler. Les hymnes védiques nous montrent la victime fléchissant, par ses supplications, le courroux du Dieu; mais elles se taisent sur l'intervention du Kouchite citée dans l'Aitareya-Bráhmaṇam.

Varouna, qui se laisse fléchir, est un Dieu modifié, qui change de nature. Il devient Asoura et Aditya, souffle de Vie et fils de l'Aditi, ou de la Terre enfantant son Dieu, comme Gé enfante Ouranos chez Hésiode, s'unissant à lui comme épouse (1).

« Shounahshepa hy ahvad gribhtas trischv ádityam drupadeschu baddhah ava inam »
 » rádcha Varunah sasridchýád vidvân, adabdho, vimumoktu páshân (2). »

« Car Shounahshepah invoqua le fils d'Aditi, lié, enchaîné à trois piliers de »
 » l'autel. Le roi Varounas le délivra, roi savant, sur lequel personne n'exerce un »
 » empire. Qu'il nous délivre de nos chaînes ! »

XXIII.

TRANSFORMATION DANS L'IDÉE DE L'ORCUS, ET PASSAGE DE L'ÉTAT DE BARBARIE A L'ÉTAT DE CIVILISATION, INDIQUÉ PAR LES MODIFICATIONS DES FORMES DU CULTE DE CE DIEU.

Nous avons appris à connaître deux Dieux parents sous plusieurs rapports, tous les deux engloutis dans l'abîme : Varouna,

(1) Hésiode, Théogon. 126-128.

(2) Rig, lib. I, adhyâyah 2, cp. VI, hymne I, shl. 13, pag. 39.

qui s'y trouve comme le germe de la libation, et Yama comme le germe du feu de l'autel. Tous les deux composent la vie dans son unité de sève et de splendeur; ils sont, toutefois, en principe cachés et obscurcis, ne paraissant que sous la forme de l'Espace creux et vide, et du Temps sans bornes. En mythologie ils ont un symbole commun, le nœud coulant ou le lacet, d'où ils tirent conjointement le nom de Pâshin, Pâsha-bhrit, Pâsha-pânih; car ils tiennent en main cette arme perfide avec laquelle ils serrent l'homme, leur gibier, extrayant son âme du corps pour l'amener au lieu du jugement.

Pâsha a le sens général de lien, chaîne, nœud; l'animal de l'holocauste est le *lié* dans les langues ariennes et bactro-européennes; on l'appelle *Pashou, pecus*, en gothique *faihou*, etc. (1), identifié à l'holocauste; d'où la distinction des bêtes fauves, comme Mrigâh, d'avec les bêtes élevées par l'homme, comme Pashavah, quand celles-ci furent seules jugées propres au sacrifice dans la religion pastorale. Le Pashou tombe alors exclusivement dans les chaînes de Varouna, auquel s'adresse en principe tout holocauste; Yama ou Varouna ont, avant tous les autres dieux, un droit sur la victime; car ils sont antérieurs à ces Dieux, qui sortent d'eux, développant successivement leur unité primitive. Ainsi l'Orcus et le Hadès réclament la victime, mais le ciel la conquiert. De la mort sort l'immortalité, du néant la plénitude.

Telle est l'idée de sacrifice attachée, dans l'hymne du Véda, à l'acte de la création. Du fond des ténèbres sort le Dieu de la lumière sous la forme de la victime. Il est immolé au centre de la création, au nombril de l'atmosphère; les Dieux constituant le Macrocosme sont les membres de son corps, car il est le Microcosme; l'homme est son représentant, son génie incarné; l'union de Yama et de Varouna, sous la forme d'Agnis et de Soma, du feu de l'holocauste et de la coupe de la libation, constitue la forme de son existence. La création est ainsi un vrai *rachat*, le rachat d'un monde anéanti, englouti dans l'Espace, qui est Chaos et vide. Cela suppose nécessairement dans l'esprit indien, quoique ce ne soit dit nulle part, la conception d'un état primitif, antérieur à tout désordre, la chute d'une antique création, et l'éclipse momentanée de la Divinité disparue du sein de l'univers.

(1) Pott, *Etymologische Forschungen*, vol. I, pag. 108.

Ce qui caractérise les Dieux de la vie barbare, Varouna le dieu de l'Orcus, et Roudra qui représente les déchirements de l'âme humaine, ainsi que les convulsions de la nature physique, c'est leur grande férocité. Comprise sous le nom de Manyou et correspondant au grec Mania, elle indique un état de l'âme plein de frénésie, le déchainement des passions sauvages, propre aux plus anciennes formes des religions dionysiaques.

Ainsi donc, quoique Roudra et Varouna, ces prototypes de la vie sauvage et qui en absorbent le contenu primitif, soient essentiellement distincts, ils appartiennent cependant à la même phase du développement de l'esprit humain ; le Manyou, la formidable colère et la passion de l'un, est du même genre que celui de l'autre (1). Il y a cette exception que Roudrah réside constamment dans l'agitation, et quand il en sort, c'est pour tomber dans l'apathie ; tandis que la colère de Varounah n'a qu'une forme, le cri de la Faim qui, comme Orcus, dévore sa proie. Pour le reste il est froid et vide.

Il existe, comme nous l'avons vu, un passage des anciens aux nouveaux Dieux, où les anciens se transforment sans abdiquer complètement leur principe. Dans cette transformation la colère du Dieu cesse d'être aveugle ou fatale, et devient sagace ou libre. Ce n'est plus le cri de la faim, car elle a été apaisée par l'holocauste depuis que le monde est sorti de l'abîme ; c'est la moralité libre, c'est la justice. La colère du Dieu a dorénavant un but sensé, la purification ; la victime en la subissant monte à l'immortalité ; le péché seul est frappé dans le pécheur. Il y a une distinction du bien et du mal qui sommeillait en principe ; il y a dévouement, liberté, martyre ; bien que ce ne soient pas nos notions en fait de moralité, c'en est le germe.

Avant de clore cette première partie de notre travail qui contient les prémisses de la religion d'Ouranos et des Ouranions, nous allons brièvement expliquer cette action de l'Orcus moralisé qui frappe le pécheur, et sert ainsi de principe à la religion postérieure des Enfers.

Il y a dorénavant deux parts dans Varouna, quand l'Orcus se purifie, et que le monstre lâche sa proie ; alors l'immortel se dégage du mortel, le mal du bien, la lumière des ténèbres ; Varouna n'est plus le vide, c'est la Plénitude. Il est le Souffle Créa-

(1) Rigvéda, lib. I, adhyayah 2, cp. VI, hymne I, shl. 6, pag. 37.

leur qui, tout-puissant, respire au sein des ondes; ces ondes comprennent le tout, la masse éthérée non encore distincte, mais où se meut cet Esprit lumineux qui créera l'ordre produisant l'harmonie.

Varouna, se dégageant ainsi des liens qui le retenaient, laisse, pour ainsi dire, derrière lui une partie de ses antécédents, formes de la Mort ou du Néant qui constituaient le péché du monde; péché dont le nom est Vritra dans les mythes du Vêda, le *couvreur*, ou encore Nirriti; c'est sous cette dernière forme exclusivement que nous allons ici le considérer; car Vritra se rapporte spécialement à la *nature physique*, tandis que Nirriti correspond à l'idée de *fatalité*.

Nirritih indique une opposition, soit négation, soit affirmation, niant ce qui est affirmé, affirmant ce qui est nié: c'est la destinée comme principe des choses avec son génie de nécessité; c'est quelque chose d'aveugle, de contraire à la liberté, d'hostile à la lumière, à la volonté. Le monde, en sa création, est un acte de toute-puissance de son créateur, un fait de la plus haute liberté, tout encerclé qu'il soit par la mort, tout enveloppé qu'il soit par la nécessité. Créant le monde, Asoura dans le Vêda, comme Ahoura dans le Zendavesta; transporte la mort par-delà les bornes de la création, en fait, pour ainsi dire, l'enveloppe du monde, la constituant en cercle pour le contenir. Au-delà de cette sphère où la mort est rivée en soi, est tout ce que le monde ignore, l'*amritam* ou l'ambroisie, le nectar, l'immortalité; car l'univers ne renferme que la vie et sa durée, que nous avons appris à connaître comme *Ayouh* en sanskrit, *Aëva* en zend, *Aïôn* en grec, *Ævum* en latin, *Aivs* en gothique, etc.; l'éternité relative à l'existence du monde, et non pas par rapport à l'âme humaine.

Ainsi *Ritih* est le *fatum* ou la destinée dans les deux sens, la bonne et la mauvaise fortune, ce qui n'a rien de commun avec la moralité. *Nir-ritih* nie ce *fatum* qu'il affirme dans les deux sens, niant la bonne fortune en affirmant la mauvaise, niant la mauvaise fortune en affirmant la bonne; car la fatalité, étant en elle-même l'indifférence de toute chose, est contraire à la création comme à l'âme humaine. Mais elle est empêchée de réagir contre l'ordre de la création; c'est comme le serpent qui mord sa queue et ne peut pas se délier, enchaîné lui-même dans le cercle de la fatalité.

Ritih est encore la *route*, la *voie*, la bonne comme la mauvaise, mais sans liberté; Ritih ou Nirritih est ce qui précède le monde comme néant, et ce qui amènera, suivant les doctrines apocalyptiques, sa destruction. Cela contient la destinée fatale de toute âme esclave du vice; sous son empire tombent les hommes déchus de la liberté, les sauvages, les pécheurs, ceux qui retombent dans la bouche de la Faim, ceux qui, étant vides au dedans, deviennent vides au dehors, formes d'un Temps sans règle et d'un Espace sans contenu.

Le Destin règne dans le ciel antique sur Zeus lui-même. Cependant les idées de Aisa et de Moira, chez Homère, comme leur étymologie le prouve et le sens dans lequel elles sont généralement appliquées, n'indiquent nullement une fatalité absolue, un sort aveugle, mais tout au contraire une destinée raisonnée, déterminée par une souveraine intelligence; c'est le *lot* du Dieu, de l'homme, du monde. La pensée de ce lot est évidemment empruntée en principe à l'holocauste, où les Dieux et les hommes reçoivent chacun leur part dans les viandes distribuées comme aliment du sacrifice.

Le destin de Zeus, destin qui parfois semble le dominer, n'a donc nullement le sens de Ritih ou Nirritih, chez lesquels il n'est jamais question d'un lot ou d'un partage, mais qui se rapportent à une souveraine indifférence; Ritih et Nirritih correspondent à ces vieilles puissances du Chaos et de l'Orcus, dont le Hadès et le Narakah sont les primitives modifications. Ce sont bien plutôt les Kères d'Homère qui rappellent l'idée d'une nécessité aveugle, c'est la mort avec son affreux cortège. En tant que la Moira ou l'Aisa se rapportent à la mort; en tant qu'elles pèsent avec le sombre indice d'un détronement futur sur Zeus lui-même, dans ce cas seul leur donnée a un principe pareil à celui de Ritih ou Nirritih.

Toute l'antique civilisation du genre humain est en quelque sorte une protestation énergique contre la Mort et la Fatalité, vieilles puissances du Chaos et du Néant qui dressent, pour ainsi dire, une trappe par où les existences sont menacées de disparaître; toutes cherchent à franchir le cercle d'airain dans lequel le monde est fatalement enveloppé, toutes fuient le Vide. Or, c'est ici le principe de la moralité, en ce sens que ce n'est pas l'effroi, mais la volonté, mais la civilisation, la culture du cœur et de l'esprit qui aident à affranchir l'âme du Néant qui l'opprime.

C'est dans ce sens que les Dieux dans le ciel olympien et les hommes sur la terre réagissent constamment contre la destinée universelle des êtres et des choses ; dans cet esprit tous se couvrent de la puissance d'un Dieu suprême, rendant hommage au gouvernement de ce Dieu qui fut en principe Ouranos ou Varounas, déchu plus tard de la souveraine puissance et remplacé par le Dieu indien Indrah, qui est le Zeus des Grecs, le Jupiter des Latins, le Tious des Germains, le Dievas des Lithuaniens, etc., car tous ces Dieux sont littéralement les mêmes ; Indrah est Divas-patih, Dyou-patih, seigneur et maître du ciel, du jour et de la lumière (1) ; il personnifie Dyaus, le ciel illuminé par le soleil ; mais il n'a évidemment pas le même rang qu'Ouranos, Varounas, Asourah, Ahourah son principe, dont il est à la fois un amoindrissement et une précision ; car il est issu de lui, il lui emprunte des traits de sa majesté, de sa dignité, de sa puissance ; toutefois, ce qui disparaît en lui du Dieu de l'antiquité, c'est tout ce qui précédait la création du monde, et par conséquent tout ce qui lui survivra ; Indrah, Zeus, Jupiter, Tious, Dievas, etc., est tout ce que son nom indique, le Dieu de l'univers, le monarque du monde, quoique la spéculation de quelques Oupanichats du Véda ait voulu l'identifier, comme principe de vie, Prânah, à l'Esprit suprême (2).

L'acte de création, avons-nous dit, est une protestation vivante contre l'autorité de la Mort. Le Dieu par lequel commence le temps de la création, le Dieu qui met une fin au règne du temps sans bornes, le Dieu qui est le temps créateur dans le Véda sous la figure de l'année, crie « *Bhân* » lumière ; et ce cri par lequel il échappe au génie de la Mort, à Mrityou qui l'a enfanté et qui veut le dévorer, comme Kronos veut dévorer Zeus, ce cri devient la parole créatrice du monde.

« ... Tam dchâtam abhivyâdadât ; sa bhân akarot, sâ iva Vâg abhavat (3). »

« A peine fut-il né qu'il voulut le dévorer ; celui-ci dit : « Lumière ! » et cela devint la Parole. »

Parfois la création est conçue dans une fusion évidente des deux principes de l'Esprit de Vie et de l'Esprit de Mort, quand

(1) Grimm, deutsche mythologie, pag. 175-178.

(2) Aitareya Oupanichat du Rîgveda ; Kauchitaki et Vachkalah, deux autres Oupanichats du même Véda.

(3) Vrihad âranyakam, Mrityu brâhmanam, page 4.

elle est présentée comme le produit d'un grand effroi, les Dieux fuyant devant celui qui ordonne les mondes, et les menace de la destruction.

« Yad idam kintcha dchagat sarvam prānah edchati nihsritam mahad bhayam »
 » vadchram udyatam; ya etad vidur amritās te bhavanti; bhayād asy-āgnis tapati;
 » bhayāt tapati sūryah bhayād indrash tcha Vāyush tcha mrityur dhāvati pan-
 » tchama (1). »

« Ce monde entier tremble, le Souffle de Vie l'ayant fait sortir; lui, la grande
 » terreur, la foudre soulevée; ceux qui le connaissent obtiennent l'immortalité.
 » Par crainte de lui brûle le feu, par crainte de lui brûle le soleil, par crainte de
 » lui fuient le Dieu du ciel et le Dieu du vent, et court le Dieu de la mort, lui le
 » cinquième. »

Ce génie suprême c'est ici Kronos, chez lequel l'idée de l'Or-
 cus se mêle à celui de l'Esprit créateur, Kronos issu de Varounas
 ou Ouranos, et terrible, selon Hésiode (2), à son propre père. Il
 dévore jusqu'à la Mort.

« Yasya brahma tcha kchatram tcha ubhe bhavata odanam mrityur yasy-
 » opasetchanam, ka ithā veda yatra sah (3). »

« Lui auquel le pontife et le guerrier servent tous les deux d'aliment, lui auquel
 » la mort sert d'assaisonnement en son repas, qui sait en quel lieu il se trouve? »

Les Dieux et les hommes sentent également ce qu'il y a der-
 rière eux et au-dessus d'eux, ce dont ils sont menacés. Voilà
 pourquoi ils redoutent le péché et arrivent conjointement à la
 table de l'holocauste pour écarter la déesse Até, cette fille du Zeus
 vengeur qui est le Kronos menaçant, elle qui inspire le trouble
 par le péché, fruit de l'attentat et de l'audace dans la religion
 d'Homère. Até, quant à son idée, comme absence de lumière et
 de raison, aveuglement d'esprit, est exactement le sanskrit
mouḍah, *mouṛkhah*, etc., etc., caractérisant, sous le point de
 vue de la folie, de l'aveuglement, de la stupidité, le péché qui est
 ténèbres et ignorance. Les Oupanichats placent ce génie du trou-
 ble dans l'*Avidyā*, qu'ils identifient aux grandes ténèbres (4).

Avidyā est en principe ce qui ne se voit pas, l'absence de la
 lumière, c'est-à-dire du savoir et par là l'ignorance. L'homme
 plongé dans l'Avidyā est cet insensé livré au génie de l'Até, qui
 ne cherche pas le Dieu, et ne le cherchant pas, ne le trouve ni en

(1) Kāthaka, Valli 6, page 110. Ananda Valli, 8.

(2) Hésiode, Théogon., 137-8, 154-181.

(3) Kāthaka Valli, 2, page 105.

(4) Vādhasaneyā-sānhit-opanichat, 9-11, page 116.

soi ni dans le monde ; le mot *Avidyâ* est, littéralement et quant au sens, le grec *Aïdès* pour *Afidès* (1), le Dieu qui réside dans les ténèbres, le génie de l'Orcus.

XXIV.

VAROUNAS PURIFIANT DU PÉCHÉ.

Pour en revenir à *Nirritih*, notre point de départ, il est à la fois uni à *Varounah* et séparé de lui ; uni à *Varounah*, en tant que ce Dieu représente l'Orcus et le génie de l'abîme ; séparé de lui, en tant que *Varounah* est l'Esprit de vie mettant fin au règne de la Mort. Cependant l'idée de leur identité primitive perce encore dans la mythologie postérieure quand *Nirritih* symbolise, comme *Varounah*, l'Occident, la région où la création s'efface avec le soleil couchant. Ils sont spécialement placés au sud-ouest à cause de la mer des Indes ; mais *Varouna*, devenu le grand Dieu qui réside au firmament, assignant leur route aux lumières du jour et de la nuit, est décidément hostile au *Nirritih*.

« *Bâdhasva* dître *Nirritim* parâtchai, *kritam* tchid enah *pramumugdhy* *asmat* (2). »

« Frappe et chasse au loin *Nirrit* en le détournant, écarte de nous le péché accompli ! »

Enas, le péché, est une autre forme de ce *Nirritih* qui veut priver l'homme de sa liberté ; voilà pourquoi on s'adresse à l'antique porteur des chaînes, au *Pâshabhrît*, pour faire tomber la chaîne du péché ; car l'homme est *Enasvî* ou pécheur, par suite de la corruption de sa nature. Est-ce que le nom d'*Enosch*, qui signifie homme dans la *Genèse*, où il paraît comme fils de *Seth*, aurait quelque rapport avec l'idée de l'homme en tant qu'*Enasvî*, pécheur ?

Un autre mot védique pour péché est *agham* ou *âgas*, *anhas*, *anghas* qui est le grec *agos* ou *hagos*, ayant le même sens. *Agos* est le crime contre les Dieux, tout ce qui constitue l'impureté, le péché ; les deux expressions indienne et grecque, se résumant dans la même pensée, appartiennent au même système de religion. *Enas* ou *âgas* était l'état de l'âme quand l'homme, plongé dans la barbarie, aveuglé au dedans, frappé au dehors par les

(1) *Benfey*, *griechisches Wurzellexicon*, vol. II, page 370.

(2) *Rigvéda*, lib. I, *adhyâyah* II, cp. VI, hymne I, shl. 9, page 38.

coups d'un sort terrible, était livré en soi et hors de soi au mal, au trouble, à la maladie, au péché.

Mais le péché ne résidait pas seulement dans la terreur. Il avait également la licence pour racine, la joie effrénée, la débauche, l'outrecuidance, une force qui est néant, parce qu'elle est sans règle, sans frein ; c'est ce que le Vêda exprime parfois sous le nom de Helâ.

Ce nom vient de *hil*, dont le sens est se réjouir, mais dans un esprit charnel, avec une nuance qui indique le mépris pour ceux qui ne prennent aucune part aux éclats de la joie, à cause de leurs infortunes. Le soleil est Heli, parce qu'il joue et qu'il s'amuse, se moquant, pour ainsi dire, par le sourire de ses rayons contempteurs, de la scène de désolation qu'il éclaire.

Quand, dans un passage d'un Pourânâ, dont la citation m'échappe en ce moment, nous voyons Varouna et Vârouni, le Dieu et la Déesse surgissant de l'abîme, arriver à la surface des flots, en un état de complète ivresse, et livrés à la débauche dessens en présence d'un saint indigné, cette volupté, cette impudeur, cette outrecuidance, ce rire et ces joies, tout cela correspond à l'idée de Helâ. Or, quand le génie de Varounah, dégagé des ténèbres primitives, paraît dans l'éclat de sa pureté, on l'invoque pour qu'il écarte la Helâ du cœur humain ainsi que des actions des hommes, aussi bien qu'il en chasse l'*âgas*, lui qui est expert dans tout abîme.

Le latin *hilaris* a modifié le sens originel de la racine *hil*, qui s'est conservé dans le haut german *geil*, indiquant la lasciveté, la licence; ce que les Grecs expriment dans toute son étendue par le mot de *Hybris*, lequel signifie tout ce qui déborde, tout ce qui offense l'ordre et la loi, l'emportement, l'ivresse des sens.

« Ava te *helo* Varuna namobbir ava yadchnebbir imahe havirbhi kchayam »
 » asmabhyam Asura Pratcheta râdschan *endâsi shishrathah kritâmi* ud uttamam
 » Varuna pâsham asmad av — âdhamam vi madhyamam shrathâya atha vayam
 » âditya vrate tav-*ândgaso aditaye syâmi* (1). »

« Que nous puissions écarter ta gaieté méprisante, ô Varouna! par nos actes
 » d'adoration, par nos holocaustes et nos offrandes! Demeurant ici, ô souffle de
 » Vie! ô Dieu intelligent! ô Roi! écarte de nous les péchés accomplis! Éloigne
 » de nous la chaîne supérieure, la chaîne inférieure et la chaîne du milieu! Que
 » nous soyons, ô fils d'Aditi! en ton holocauste libres de péché et sans morcellement! »

(1) Rig., lib. 1, adhyâyah 2, cp. VI, hymne I, shl. 14, 15, pag. 38.

C'est avec une auguste terreur que l'on aborde ce Dieu dans son sanctuaire, parce que s'il est Asourah, Ahourah, le primitif Aur-mazda ou Oro-mazes, souffle de vie, parce que s'il est Pratchetas, éminente intelligence, il n'en avait pas moins dévoré la vie, anéanti l'intelligence. C'est lui qui jadis avait lié l'univers d'une triple chaîne, ces trois régions du monde que Zeus, Poseidon et Aïdès se partagèrent dans la suite des temps, le firmament, l'Océan, l'abîme; il avait lié le ciel, la mer et la terre par de communes ténèbres, y étouffant les germes de vie, en effaçant la respiration et la lumière. Ces chaînes, le péché en charge constamment l'âme humaine; constamment aussi Vritra obscurcit les cieux, enveloppe l'Océan et s'agite dans l'abîme; mais Varouna est là, le Pâshabhrit, lui qui enchaîne celui qui enchaîne, lui qui délivre son favori de la chaîne.

XXV.

L'HOMME CONSIDÉRÉ COMME PÉCHEUR AU POINT DE VUE DE LA LOI
INDIENNE.

L'homme est lié par toutes les parties de son corps, ainsi que par toutes les facultés de son âme. Voilà pourquoi, dans le système du Dharmah ou de la Loi indienne, il est sujet à la juridiction de Yamah, du dompteur, du juge du Hadès, résidant dans le Narakah. Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet quelques passages du code des Brâhmanes, compilés dans un temps, du reste, absolument étranger aux grandes inspirations de la religion du Véda.

« Karmadhâ gatayo nrinâm uttamâ-madhyama-adhyamâh tasy-eha trividhasy-
» âpi try-adhichthânasya dehinah... mane vidyât pravarttakam.

» Mânasam manasa iv-âyam upabhunkte shubh-âshubham vâchâ vâtohâ kri-
» tam karma kâyena iva tcha kâyikam Vâg-dando'atha mano-dandah kâya-dan-
» das tatha iva tcha yasya ite nihitâ baddhau tridand-ti sa utchyate tridandam
» etan nikchippya sarva-bhûteschu mânavah kâma-krodhau tu samyamya tatah
» siddhim niyatchtchatî (1). »

« Les migrations des hommes qui ont lieu dans les régions hautes, moyennes ou
» basses naissent de leurs œuvres. L'âme est, dans ce monde, l'instigatrice de cet
» acte de l'être incorporé qui a trois modes et trois demeures. Il jouit d'un sort bon

(1) Mânavañ dharma-shâstram, shî. 3, 4, 8, 10, 11, lib. XII.

» ou mauvais pour les actes de l'âme dans son âme, de la parole dans sa parole, du
 » corps dans son corps. Celui qui tient le sceptre sur sa parole, celui qui tient le
 » sceptre sur son âme et celui qui tient le sceptre sur son corps, quand ces trois
 » sceptres sont déposés en son entendement, cet homme, on peut l'appeler l'homme
 » au triple sceptre. L'homme qui a déposé ce triple sceptre dans toutes les créatures,
 » et qui a courbé en lui l'amour et la haine, s'élève à la félicité. »

Ces migrations dans les trois mondes, ainsi que les trois conditions de l'existence, sont une réminiscence des antiques chaînes de la victime déterminées selon l'esprit de la loi des castes. L'âme, la parole et le corps sont triplement liés ou affranchis, selon que l'homme exerce ou n'exerce pas sur eux son empire. Yamah est le Dandin portant, comme Hermès Psycho-pompos, le bâton du pasteur et du guide; il frappe et punit comme il régit et gouverne. L'homme qui dompte son corps, son cœur et sa parole s'empare de ce sceptre, commandant à toutes les créatures; il envahit en quelque sorte l'autorité de Yamah sur la nature entière.

En principe, au temps où régnait le système primitif des Dieux du Véda, Yamah ou Varounah seuls pouvaient affranchir de la chaîne; plus tard, non seulement les hommes doutaient de ce pouvoir, mais croyaient tout le contraire; Mrityou leur semblait intéressé à tromper les hommes, à les leurrer en leur promettant le fruit du sacrifice. Il en est ainsi dans le Kâthakopanichat (1), où Yama fait tous les efforts possibles pour empêcher un jeune pontife de scruter le fond des croyances, de reconnaître l'inefficacité des holocaustes et la nécessité d'une philosophie nouvelle. C'est la doctrine du Tridandi à laquelle le jeune sage aspire pour se rendre maître de l'univers, étant devenu maître de soi, après avoir en quelque sorte neutralisé le pouvoir du Dieu, après s'être substitué à sa puissance, en s'affranchissant de la triple chaîne.

Il n'en est pas ainsi dans les hymnes du Véda, où l'homme n'est pas encore hanté par l'orgueil de la philosophie, où il n'a pas encore la prétention de se faire Dieu de vive force, méprisant l'autel comme dans les Oupanichats. Dans ces hymnes, Varounah seul, en venant au secours de l'homme pieux, a le pouvoir de briser la triple chaîne, et d'affranchir la proie qu'on lui avait

(1) Valli 1, pag. 100-103; Valli 2, pag. 103-105.

destinée. Il vient au secours de ce Shounah-shepah, dont il est dit qu'il est

« Trichu drupadechu baddhah (1). »

« Lié aux trois piliers du sacrifice. »

C'est-à-dire enchaîné dans les trois royaumes que se partagent entre eux les trois frères, représentés par Zeus, Poseidon, Aïdès et d'autres Dieux qui y correspondent dans les religions de la même famille.

Varounah, qui avait tout lié avant l'ordonnance des choses de ce monde, et qui lui-même se trouvait lié à la chaîne, étant la personnification du lien, délie maintenant ce qu'il avait lié, écoutant la prière de la victime qu'il délivre de la mort dans les trois mondes.

Alors, *libre du péché*, l'homme est Aditah, sans morcellement; primitivement il fut Ditah, morcelé; c'était au temps de la religion de l'Orcus, de la barbarie antique. Le Dieu, à cette époque, était lui-même pareil à l'homme; il était Dityah, déchiré, Marouta, mortel. L'homme était le fils de la Diti, le Marouta ou le mortel comme Daitya, ou Diti-dcha fils du morcellement, car la femme, comme Diti, l'avait mis au monde dans les déchirements (2); mais quand Varouna change de caractère, qu'il revient à l'unité et à la totalité de l'existence, il est Aditya, fils de l'Aditi, et les hommes de la loi renouvelée sont comme lui les Adityâh; car Aditi, la mère des Dieux, l'aïeule des Ouranions, la mère de Varouna ou d'Ouranos, le Dieu du firmament qui la couvre et l'enveloppe, est alors également la mère des hommes (3).

En un mot, du temps de Diti, sa sœur aînée, les hommes étaient déchus, sauvages, barbares, inconstants comme les mouvements de l'atmosphère; mais le rapport des choses fut tout autre quand le règne d'Aditi arriva, comme celui de Gé dans sa seconde métamorphose, où elle devient l'épouse d'Ouranos, après avoir été la fille du Chaos (4), où elle devient une Gé-themis, une terre de la culture, soumise à la loi, après avoir été une

(1) Rig., lib. I, adhy. 2, cp. IV, hymne II, shl. 0, 3, pag. 39.

(2) Râmâyanam, ed. Schlegel, bâlakânde Diti-garbha-thchedo nâma 46 fargah, pag. 173, 177. Vrihad âranyakam, garbha brâhmanam, § 22. 23.

(3) Rig., lib. I, adhyâyah 3, cp. XII, hymne VIII, shl. 9, pag. 143, 146.

(4) Hésiode, Théogonie, 116-118; 126-128.

terre inculte, un désert. Alors le sol ne trembla plus sous le pied des hommes.

C'est ainsi que Varounah purifie du péché et délivre du lien de la mort au temps de sa seconde puissance, où l'on redoutait encore les puissances cachées de l'Orcus, reconnaissant en lui le dieu qui en était sorti comme vainqueur de l'abîme, le dieu créateur du ciel et de la terre, dont il est dit dans le Vêda :

« C'est Varounah qui pose un frein au méchant qui déchire le cœur (1). »

Invocé soir et matin, au lever comme au coucher du soleil, par le pontife durant ses ablutions matinales, ou, plongé dans la rivière, il nageait contre le courant, saluant le Roi qui avait fait sortir le monde des ténèbres; Varounas tenait verrouillées les portes de l'Orcus, y laissant en dépôt l'amas des chaînes; mais son adorateur s'écriait :

« Salut au roi des ondes! tombées sont les chaînes de Varouna (2)! »

Il va sortir du sein de l'abîme, ce Dieu du jour, avec la sève qui circule la nuit dans la coupe des libations, versée avant l'aurore dans le feu du sacrifice. Oiseau aux ailes d'or, il est dit qu'il naquit du sein de Yamah, du feu caché dans la sève de vie, au fond de l'Orcus dont il ruine la puissance. C'est ainsi que cette flamme humide et généreuse, qui est Lumière et Vie, Verbe ou parole, exprimée par l'hymne ou le Mantrah créateur, monte graduellement dans l'atmosphère en se dégageant des ténèbres de l'abîme, agitant l'immense surface de l'Océan. Là, au centre de la création attendue se trouve le *nombril* du feu, le *Nâbhi* de l'existence; là les Esprits Créateurs accomplissent, dans l'union du Dieu, le sacrifice; quand la coupe de la libation est versée dans la flamme de l'autel, le grand acte s'achève; l'oiseau solaire monte aux cieux, surgissant, comme une âme divine, du corps de la victime. Il brille dans l'astre du jour, dont il est parlé dans ce langage énigmatique de quelques hymnes du Vêda :

« Hiranya-pakcham Varunasya dôtam Yamasya yonau shakunam... (3). »

« Oiseau aux ailes d'or, messenger de Varounas et né dans le sein de Yama. »

(1) Colebrooke, *miscell Essays*, vol. I, on the religions of the Hindoos, pag. 138.

(2) *Ibid.*

(3) *Sâmaveda*, *prapâthaka* XI, I moitié, pag. 160; *prap.* IV, *dashati* III, *shl.* 8, pag. 26.

XXVI.

DE LA PHILOSOPHIE DU VIDE.

Nous avons vu la doctrine des enfers dormir, pour ainsi dire, au sein de cette croyance barbare, où l'Espace et le Temps figurent comme les puissances suprêmes; vaste et triste étouffement du cœur et de la pensée, où se manifeste toutefois une énergie qui veille dans l'âme des ancêtres de la race arienne et bactro-européenne, et leur fait retrouver le dieu perdu par leurs pères, avec ce dieu le monde et la lumière, la parole et l'intelligence.

Qu'il y ait sous ces formes antiques de la pensée tout un redoutable problème de l'esprit humain caché dans les replis de la conscience, mais s'ignorant soi-même, on ne saurait en douter. C'est à la philosophie qui, dans l'Inde et la Grèce, eut des destinées distinctes, mais parfois curieusement parallèles, qu'il a été donné de reprendre ces doctrines, de les relever de leur déchéance, en mettant à nu leur mobile dans les formes de l'entendement, quoique complètement séparé de l'élément historique qui leur avait donné naissance au temps de la barbarie primitive.

Généralement parlant, nous voyons les doctrines de l'antiquité, qui reposent sur les phénomènes de la vie sauvage, reparaître sur la fin morale des peuples; chez les Grecs avec la doctrine de Leucippe et de Démocrite, élaborée et vulgarisée par l'école d'Épicure. Alors disparaît complètement toute idée d'un tout vivant et organique, d'un ordre de choses, fruit d'une liberté créatrice, liberté morale, à cause du principe qui l'enfanta pour triompher de l'universel néant. L'univers redevient en quelque sorte un *caput mortuum*; l'idée de la plénitude disparaît; on nie l'éther comme élément, ou la fluidité de l'espace, son génie lumineux; l'espace redevient un Vide. C'est l'idée grecque du Lieu, *topos*, conçu dans la pure forme sans contenu et sans substance; c'est encore l'idée grecque de *chôra*, de la séparation, division, de la retraite de toute plénitude. Ici reparaît le Chaos en son caractère propre d'un *Hiatus* de l'existence. Un Espace vide et un Temps sans principe reparaissent dans la pensée des hommes, par suite de l'abstraction de l'entendement, de la vieillesse du cœur et de l'esprit, du retrait de toute puissance génératrice,

de toute méditation forte et profonde sur les principes des choses.

Ce Vide de l'Espace une fois reconstitué, aussitôt s'agitent en lui les principes des choses sous figure d'*atomes*, sans vertu propre. Ce qui leur donne la forme, c'est au fond le *hasard*, qui revêt le caractère du Temps sans bornes. L'idée de l'*Anangké* se manifeste de nouveau comme celle de la contrainte, ayant le génie fatal, mais sous la condition affaiblie d'un pur hasard qui la détermine. Le mouvement ainsi donné, tout devient fatal, tout est pressé ensemble, tout se masse. Le poids de la nécessité matérielle, s'il est alors secoué, ne l'est que par le renouvellement d'une sorte de *Hybris*, d'une intempérance de nature anarchique, qui se laisse aller à tous les égarements d'une volonté purement capricieuse. La liberté avait ainsi deux formes : le hasard, quant à la création, et le caprice par rapport aux œuvres de l'homme ; tout le reste était nécessité ou dissolution, agrégation ou dispersion d'atomes.

En y regardant de près, c'était le même phénomène moral et intellectuel qui, à l'issue du dernier siècle, a pris dans les excès de la Révolution française ces proportions colossales qui témoignent de la mort de tous les ressorts moraux de l'ancien régime ; car la Révolution, en tout ce qu'elle a eu de désordonné, retombe sur l'ancien régime de tout le poids du sang, de la débauche et des larmes. Le Vide ne s'improvise pas parmi les hommes, et témoigne, partout et toujours, de l'anéantissement de l'ordre moral qui l'avait précédé dans l'ordre des temps.

Il n'est pas dans mon intention d'approfondir ici les antécédents de la spéculation dans l'Inde. La philosophie du Vêda, telle qu'elle germe dans les vieux Oupanichats, est généralement une métaphysique de l'unité et de la plénitude : comme telle, elle se trouve parfaitement caractérisée par ces courtes paroles d'un Brâhmanam du Vrihad âranyakam :

« Pûrnam adah , pûrnam idam , pûrnât pûrnam udatchyate , pûrnam âdâya pûrnam ev-âvashichyate (1). »

« Ceci est plein , cela est plein ; du plein sort le plein. Le plein enlevé du plein , reste la plénitude. »

C'est l'opposé de la théorie du Shounyam ou du Vide absolu

(1) Vrihad âranyakam, adhyâyah 5, br. I, pag. 75.

qu'admettent dans l'espace les Baudhdhas, qui rejettent l'éther et la plénitude, et suivent en tout point, quant aux premiers principes du monde matériel, les errements de Leucippe et de Démocrite, ainsi que les spéculations d'Épicure.

L'étymologie du mot Shounyam est, en elle-même, chose curieuse; Shounyam ou Shoûnyam signifie, en soi, une meute de chiens; nous voici ramenés à ce que nous avons trouvé mythiquement exprimé dans la donnée de l'Orcus, dont la voix est la faim, toujours creuse et vide, aboyant par la voix du chien, dont les hurlements retentissent lugubrement la nuit dans la solitude. C'est littéralement le grec *Keneôn*, l'espace vide, *Kenos* vide, dans la musique une *pause* (chronos), où il n'y a rien entre le son qui finit et celui qui commence; *Keneo-phrôn* est l'homme à l'esprit vide, *Kenotês*, la vanité, c'est-à-dire le néant, le vide, parent de *kyôn*, au génitif *kynos*, chien. La racine du mot se trouve dans le sanscrit *shvi*, gonfler, qui correspond à un grec *kfi*, devenant, avec perte d'une lettre, *kyô*, gonfler dans le sens d'une femme enceinte (1), dont le corps s'étend pour la réception du germe.

De *shvi* vient Shvayathuh, gonflement, intumescence, Shvayitchih, maladie, dont le principe est le gonflement, le ballonnement du ventre vide. Le chien a reçu le nom qui lui est propre dans les langues ariennes et bactro-européennes, dans une acception mythique, parce qu'il gonfle et représente le vide, la faim, aboyant pour trouver de l'aliment, en quête d'une proie. Shvan ou Shvâ, au pluriel Shounah; mais il est aussi Shounah ou Shounih au singulier, *Kyôn*, *canis*, etc., etc.

Shounyam ou Shoûnyam est le désert ou la solitude, la primitive demeure des bois, où la vie était désolée et triste. C'est encore le *lieu* correspondant au grec *topos*, dans le sens d'un vide; c'est de plus le *chiffre* qui en son principe est *zéro*, rond, l'indifférence de la détermination, la négation de l'unité et de la trinité, l'opposition dualiste à l'unité, improductive par suite de l'opposition et ne se résolvant pas en une unité nouvelle, la ternaire. C'est la Dyas sans la Monas et sans la Trias; mais la Dyas dans l'opposition à la Monas, et qui, niant celle-ci, se nie elle-même; c'est la différence tournée en indifférence, la haine rentrant dans le néant; c'est zéro ou vide.

(1) Benfey griech. Wurzellex, vol. II, pag. 164-5.

En ce Vide, en ce Zéro est le lieu du *Nirvānam* ou de l'étouffement, de la mort; c'est-à-dire le lieu d'où est absent tout souffle, où rien ne respire, car le souffle est dans la plénitude et non pas dans le vide.

Le Vēda, dans un hymne célèbre, nous montre l'Esprit divin avant la création des mondes, avant la naissance même du Chaos et des Ténèbres, avant toute dualité, tel qu'il respire en soi, sans donner de souffle, sans que son haleine touche à un objet du dehors, étant toute respiration interne, vie de l'âme :

« Anīd avatam Svadhāyā Tad ekam tasmād dhānyam, na parah kintchah » n-āsah (1). »

« Cela respirait sans s'exhaler, l'Unique avec Elle (Svadhā, ou nature) qui est » contenue en Lui, parce qu'il la soutient. »

Cette idée est radicalement opposée à toutes les notions des Bouddhistes, qui n'admettent pas de contenu ou de nature typique, de Svadhā dans la Divinité, qui nient le Tad ou le grand *Cela*, ainsi nommé par contraste de l'Idam ou du grand *Ceci*, qui est le monde. Les Bouddhistes ne croient pas à une respiration de l'âme, à l'engendrement du Créateur sous le nom de Kāmas ou Eros, tel qu'il paraît en cet hymne, comme souffle de vie, inné dans le Tad. Au contraire, la perfection de l'homme, comme Bouddha, est pour eux d'entrer dans le Nirvānam, de *périr absolument*, avec extinction radicale du souffle; c'est là ce qui affranchit des liens de la renaissance. Il s'agit pour eux de mourir non pas seulement physiquement, car une telle mort entraîne la renaissance, mais de mourir à tout jamais, d'esprit comme de corps.

Autant que je conçois le Bouddhisme, comme expression d'une pensée métaphysique, indépendamment de sa pensée morale et sociale, il naît d'une doctrine ascétique extrêmement affaiblie, et telle que nous pouvons la reconnaître encore parmi les primitifs sectateurs d'Épicure, en tant qu'ils se proposaient l'imitation d'une vie des sages, sur le type pythagoricien, avec un tempérament des plus doux et des plus bienveillants. Quant au génie ascétique dont les Bouddhistes empruntèrent le langage, il fut propre aux Gymnosophistes des bois, dont l'âpre mode d'existence peut être comparé à la vie des Cyniques chez les

(1) Rig. achtaka 8, adhyāyah 7, varga 17, shl. 2.

Greco. Ces gens-là s'appelaient Dig-ambaráh, ayant pour vêtement l'espace. Ils rentraient dans les bois, brisant avec la vie civilisée, rejetant en même temps l'ordre social fondé sur le régime des castes. Ils étaient, religieusement et socialement parlant, des démagogues, mais d'un grand style, plus puissants encore d'audace que les premiers Cyniques chez les Grecs.

Ces sages nus, qui frappaient d'étonnement les regards des compagnons d'Alexandre, n'avaient qu'un but : celui de renverser, sur les fondements de l'ordre social anéanti, les fondements de l'ordre naturel des choses ; ils voulaient créer, physiquement parlant, une Anangké, une contrainte ou un étouffement, un Nirvânâ, un *Vacuum*, un Vide. Ayant tué la nature, tué la création, tué l'homme, ils devenaient ainsi le principe abstrait des choses, demeurant, comme Sinhas ou Lions, hommes-lions, Nârasinhas, au sommet de l'existence (1). Rien qu'eux et leur esprit absolu, dépouillé de toute nature ; autour d'eux le vide ; eux l'esprit comme une flamme pure, qui a dévoré le monde.

Si l'on demande ensuite la cause de cette gigantesque démente, de cette âpre et insolente outrecuidance, à part l'orgueil humain poussé jusqu'au plus haut point d'un fanatisme anti-social et farouche, appuyé du génie métaphysique de l'Inde, il faut en rechercher le principe dans l'ordre social enfanté par les Brâhmanes, qui avaient détrôné, en leurs personnes, les dieux du Vêda, qui s'étaient faits Brahma, l'absolu, et sous cette forme abusaient de leur force pour absorber tous les avantages du Ciel et de la Terre. Forcés de capituler avec les dieux du peuple, ils les méprisaient et n'estimaient qu'eux-mêmes. Vinrent les Gymnosophistes, se créant Dieu nu à leur tour, dépouillés de toute richesse sociale qu'ils foulaient à leurs pieds dans une stoïque indifférence. Enfin les Bouddhas arrivèrent, apportant leur douceur et leur mesure, rentrant dans le prosaïque, le terre à terre et le rationalisme de bon sens, mais assez vulgaire, de l'existence sociale, doté de lieux communs et d'une prolixité sans bornes. Ils niaient l'absolu, ne croyant pas que l'homme puisse arriver par l'abstraction à l'unité, dont ils rejetaient l'essence. Comme M. Burnouf l'a admirablement prouvé dans son docte et parfait ouvrage sur le Bouddhisme, ils avaient d'abord un

(1) Nrisinhapanichat de l'Âtharvavêda.

but pratique, un but moral, joint à une tendance sociale. Leur primitif Bouddha se faisait également Sinha ou lion, s'établissant, métaphysiquement parlant, au sommet de la colonne de l'existence, emblème de la nature personnifiée comme loi de l'Être, mais intérieurement vide et creuse. Là, sur cette hauteur, Bouddha entrait dans le Nirvânâ ou dans le suprême néant de l'existence.

Il faut le dire en faveur de la raison des Épicuriens, des matérialistes et des idéologues du dernier siècle, que malgré la parenté de leurs principes avec les spéculations du Bouddhisme, jamais ils n'ont poussé leur abnégation jusque là; et tout en ne croyant pas à la perpétuité de l'existence, ils vivaient en ce monde comme s'ils y croyaient, ne s'étant jamais enthousiasmés du néant, comme de la souveraine perfection de l'existence.

Je terminerai par un mot sur les monuments des Bouddhistes, temples souterrains, Tchaityas et Stoupas, sur terre comme sous terre, et qui tous représentent l'Espace comme Vide, contrairement aux représentations du Kosmos dans les temples de l'Occident, comme à Tyr et à Jérusalem. C'est ce vide que Vishvakarman, le dieu architecte emprunté au Vêda, façonne en monde à Ellore, sans changer la réalité de son principe. C'est aussi ce vide dans lequel les statues des Bouddhas, les saints de la secte, nous apparaissent obtenant le Nirvânâ, l'ascension, l'anéantissement dans le silence de la pensée et de la lumière. Les reliques des saints décédés sont placées au centre de l'édifice consacré à l'adoration des Bouddhas, et cet édifice a l'invariable forme d'un Boudboudah, ou d'une *bulle d'eau* à laquelle il est comparé, indiquant par là sa nullité, type de la nullité du monde, ainsi que du néant du saint qui y repose (1).

A qui appartiennent en principe les plus vieux monuments du midi de l'Inde dont puisse se glorifier le Bouddhisme, et les monuments plus ou moins analogues de l'Afghanistan et des régions adjacentes? Y avait-il dans la doctrine du Bouddhisme naissant, ou dans son développement ultérieur, l'énergie suffisante pour arriver à ces constructions massives? Ou les Bouddhistes n'ont-ils fait qu'hériter, pour leur usage, d'une architecture qui leur fut antérieure, et qui certainement est sans nulle connexion avec la religion du Vêda, ainsi qu'avec les lois

(1) The Mahavansi, etc., vol. I, pag. 194.

et coutumes des Brâhmanes, mais qui se rapporte d'autant mieux à quelques doctrines des Gymnosophistes et de leurs sectes parentes? J'effleure cette question à peine du bout des lèvres.

La religion du Véda, dans l'institution des Shrâddhas, ou des actes de foi par lesquels les ancêtres sont défilés par leurs descendants, n'admet pas plus que la religion grecque et latine, dans le culte des Mânes, etc., ces monuments somptueux, ces masses gigantesques, érigés sur les ossements des morts dans tant de contrées de la vieille Asie et de l'antique Europe, sur lesquelles plane encore un si grand mystère. En Europe ces monuments sont, en majeure partie, de construction celtique, ou appartiennent du moins à des races d'hommes qui suivaient, dans leurs doctrines d'un autre monde, des errements essentiellement distincts de ceux dont les cultes des Grecs et des Latins, des Germains, des Slaves et des Lithuaniens, d'accord avec les modes de sépulture et les rites funéraires du Véda et de la loi brâhmanique, nous offrent de célèbres exemples. A considérer les constructions internes de tous ces édifices massifs de la primitive Asie et de la primitive Europe, on croit y voir un esprit du même genre qui fit ériger aux Grecs, sous le nom de Kénotaphion ou de Cénotaphe, des sépultures vides pour les hommes morts au loin et dont les restes n'avaient pu être confiés au sol maternel. Évidemment ces structures ne rappellent en rien une figure du monde, mais pareilles aux formes bouddhistes des constructions monumentales, elles semblent destinées à figurer un espace sans contenu comme l'Orcus ou comme le Hadès, recevant les restes du mort dans le séjour vide et décoloré des ombres.

B" DECKSTEIN.









